

L'Ombre du passé

Quentin Gras

PROLOGUE

N'avez-vous jamais eu l'impression que tout ceci n'est qu'un rêve sans fin ? Ce sentiment que vous passez à côté de la réalité volontairement ?

Sans doute devrions-nous nous réveiller alors et saisir ce monde à deux mains mais nous ne pouvons le faire, retenus par des raisons plus ou moins acceptables. Autrement dit, nous nous voilons la face, faisons l'autruche, nous forçons à oublier ce qui compte vraiment. Je fais partie de ces gens-là.

J'ai longtemps cru n'être qu'un pion dans ces événements, mais le nombre de personne dont j'ai participé à changer existence n'a fait que croître et, aujourd'hui, je ne peux plus l'ignorer.

Mon histoire fait partie de la vôtre et la vôtre a influencé la mienne. Pour autant, ils vous en manquent un certain nombre de clefs et tout au long de mon récit, je vais essayer de vous les donner.

Pour voir le futur alors que je m'étais enfermé dans le présent, je dois tout d'abord repartir de zéro, Elle me l'a conseillé et Elle ne s'est que très rarement trompée.

Table des matières

PERIODE I : Mensonges	3
CHAPITRE 1 : Mes illusions	4
CHAPITRE 2 : Comprendre.....	7
CHAPITRE 3 : Bouleversement.....	10
CHAPITRE 4 : L'Ombre.	12
PERIODE II : Dangereuse mémoire	14
CHAPITRE 5 : Obscur quotidien	15
CHAPITRE 6 : Qu'ai-je perdu ?	20
CHAPITRE 7 : Nouvelle condition	24
CHAPITRE 8 : Asservissement.....	28
CHAPITRE 9 : Meurtrier (Élisa).....	32
CHAPITRE 10 : Retour	35
PERIODE III : Nouvelles perspectives.....	40
CHAPITRE 11 : Voyage	41
CHAPITRE 12 : Le passé tel qu'il n'aurait jamais dû être	44
CHAPITRE 13 : Sanglante retrouvaille.....	48
CHAPITRE 14 : Étrange jugement	52
PERIODE IV : Mes échecs.....	58
CHAPITRE 15 : Nouveaux éléments (Jake).....	59
CHAPITRE 16 : Une autre face	63
CHAPITRE 17 : Brisé (Élisa)	68
CHAPITRE 18 : Culpabilité.....	72
CHAPITRE 19 : A travers mes yeux (Jake)	77
CHAPITRE 20 : En finir.....	79

PERIODE I : Mensonges



CHAPITRE 1 : Mes illusions

Je pense qu'il sera utile de vous expliquer, dans un premier temps, comment nous vivions et ce que nous croyions acquis.

J'ai passé toute ma vie sur le territoire de Parmien, une île loin de tout continent si l'on se fie à nos cartes. Une grande majorité de ces terres est recouverte de forêt et de champ céréalière mais à l'Est une haute chaîne de montagne aux cimes enneigées est visible depuis tout le pays.

A cinquante kilomètres de ces monts, on trouvait une muraille surveillée avec attention. Cette partie était strictement réservée à la noblesse. Sans l'assentiment d'un des membres de l'Assemblée, personne ne pouvait se présenter à l'une des portes sans risquer l'emprisonnement. Ce que nous appelons l'Assemblée se constituait de trente membres qui représentaient la classe dirigeante du pays avec, à sa tête, un chef qu'ils élisaient. Dans cette zone élitiste, on trouvait les différentes branches de leurs familles, les soldats aux meilleurs états de service et nombre de citoyens choisis pour leurs aptitudes qui se chargeaient de tâches plus techniques.

J'avais la chance d'habiter dans une grande ville en dehors de ce territoire : Brolta, la colonne vertébrale du monde paysan en quelque sorte. C'est d'ici que partaient toutes les directives de l'Assemblée concernant ce qu'il y avait en dehors de leur petite bulle. Objectifs de production, recherches de nouveaux soldats ou de talents particuliers. Tant que les quantités importantes des différentes denrées qu'ils fonctionnaient leur suffisaient, ils nous laissaient vivre en autarcie. Leurs Envoyés appliquaient leur propre loi dans leur domaine de juridiction sans abuser de leur pouvoir.

Cela n'empêchait pas la vie d'être rude pour le citoyen moyen même si au final chacun mangeait à sa faim. Il pouvait survivre, mais au prix de longues journées de travail, que ce soit pour le paysan ou l'artisan. Il n'était pas rare d'entendre l'enclume d'un forgeron sonner jusqu'aux lueurs de l'aube ou voir l'étal d'un marchand fermer plusieurs jours celui-ci allant à la recherche de nouveau fournisseur à pied. De ce que je voyais, avoir une famille n'était qu'un moyen de déléguer les tâches et renforcer la cadence avec une main d'œuvre « fraîche ».

A l'image du pays, un contraste important apparaissait au centre de la ville, où résidaient les plus riches, les Envoyés et les enfants des plus favorisés. En effet, en cet endroit se trouvait la seule école supérieure en dehors de la zone interdite. J'en étais l'un des élèves et pourtant je n'avais aucun des statuts précédemment cités.

D'aussi loin que ma mémoire remonte, j'habitais dans un dortoir de domestique et ses occupants s'étaient toujours occupés de moi en dehors de leur service. Durant six ans, la vie me parut excellente : une famille élargie, des amis et un quotidien sans travail de force. Je perdus les deux premières particularités à quatorze ans. On m'assigna une chambre individuelle et mes nouveaux professeurs me mirent à l'écart. Pour eux, j'étais un être inférieur et mes camarades le comprirent bien assez vite. Ceux qui dirigeraient un jour me voyaient comme un parasite quand bien même ils avaient pu être proches de moi. Fini la complicité, fini les travaux de groupe, ils ne allaient pas s'abaisser à fréquenter un insecte insignifiant. Tous ces gens qui me voyaient en bas me donnaient une folle envie de leur montrer que leur sang ne leur offrait pas un plus grand potentiel. Depuis le début de cette phase de rejet, je rongai mon frein en faisant de mon mieux pour être irréprochable et toujours meilleur. Toutefois, la patience me faisait toujours défaut aussi plus d'une fois, je commis de légères incartades : parfois un mot de travers, d'autre fois un travail un peu bâclé. Mes enseignants profitaient de chaque occasion en me menaçant d'expulsion. Il fallut une intervention de mon professeur d'histoire pour qu'ils se rappellent que ma présence ici ne dépendait en aucun cas de leur volonté.

Le seul professeur qui avait protégé ma place m'avait révélé cela juste après son intervention : Mon père s'était distingué sur le champ de bataille et le pays pour montrer sa gratitude avait pris soin de moi depuis tout ce temps. C'était la première fois que quelqu'un évoquait ma famille.

Le jour où il fit cela, je fus pris d'une grande sympathie envers cet homme grâce auquel j'obtenais enfin une bride d'information. Son cours, bien que moins valorisé dans notre enseignement, était le seul où nous apprenions des informations concrètes : superficie de l'île, hiérarchie précise du pays, son histoire. Une histoire qui s'avérait malgré tout suspecte même en ce temps. Selon nos manuels, il y a deux siècles, deux pays des continents qui dominaient clairement tous les autres par leur influence commerciale et idéologique décidèrent de rentrer dans un conflit direct. A cause de leurs alliances, le monde entier fut pris par une frénésie guerrière. Les relations s'étaient dégradées et la paix semblait être une utopie à cette lointaine époque. Las des combats, trente groupes de différents pays se réunirent et fuirent pour former leur propre système loin des continents enflammés par les combats. Une fois installés sur l'île de Parmien, ils offrirent à qui le souhaitaient de les rejoindre. Ainsi l'Assemblée fut formée et la guerre ne put atteindre ceux qui la fuyaient. En remerciement, ils reçurent les privilèges que l'on connaît aujourd'hui. Nos connaissances restaient bloquées à ce stade. Le reste du monde était considéré comme embourbé dans des guerres sans fin et afin d'endiguer toutes menaces nous étions censé posséder une armée dont l'objectif était de créer une barrière impénétrable en mer. C'est lors d'une tentative d'incursion des flottes extérieures que mon père serait mort.

Alors bien sûr, j'aurais dû me demander comment on avait réussi à monter une opération qui amena les 600 000 habitants, au moins la moitié en bêtes et les matériaux nécessaires à l'installation de tout ce beau monde au travers les océans par galions sous l'initiative de traîtres à leur pays. Les informations sur d'autres guerre que celle qui aurait conduit à la création de ce pays étaient toujours traitées superficiellement, ce qui est logique pour moi maintenant : Quand on sait le temps qu'il faut pour former un soldat et rassembler ceux qui doivent participer à de telle campagne, imaginer une guerre qui prend au piège 5 continents aurait été suspect. Pour la même raison, nous n'avions qu'un contact minimal avec l'armée précédemment citée. En fait, on pourrait même dire qu'il n'existait pas. Chaque ville possédait sa petite garnison mais l'obéissance était ancrée en nous. Si chacun pouvait vivre sans craindre de mourir de faim ou manquer de matériel pour travailler, c'était uniquement grâce à une organisation millimétrée gérée par les Envoyés et dont beaucoup de mes camarades étaient destinés à prendre les rênes. Cette même obéissance qui nous poussait à accepter ces histoires sans sourciller.

Les autres matières me laissaient plus perplexes. Si l'étude de la langue et des écrits peut sembler importante pour des jeunes voués à devenir l'élite, on nous assénait en parallèle des cours de science peu utile au vue de nos rôles futures. Pour les enseignants, il s'agissait de s'élever au-dessus de la masse et de préparer l'avenir. Pour moi c'était une perte de temps dans un pays qui était au point mort sur ces domaines. Les mathématiques et la physique étaient les plus importants et s'avéraient liés par de nombreux points mais nous ne comprenions jamais la portée de ces calculs. A quoi bon savoir la trajectoire d'une flèche s'il n'y a aucun moyen de mesurer tous les paramètres utilisés ? De même, il peut être intéressant de connaître les hypothèses sur les liens entre les différents éléments du monde mais à quoi bon, puisqu'on ne peut les manipuler ? Face aux regards arrogants des autres, j'avais arrêté de poser ce genre de question mais plus d'une fois, je surpris une discussion entre des élèves de classes supérieurs. Leurs interrogations étaient très semblable aux miennes : « A quoi bon apprendre ce que l'on ne peut appliquer ? » ; « Comment savent-ils tous cela ? ». Le sujet restait plutôt tabou même entre eux ce n'était que quelques questions lancées dans le vent mais pour moi qui avait été écarté, c'était une promesse de renouveau. Si j'apprenais ce qui m'était caché, alors peut-être que je pourrais m'échapper.

Les choses avaient de nouveau évolué l'année dernière avec mon seizième anniversaire. Mon professeur d'histoire vint me trouver dans ma chambre et me donna un coffret avec la clef pour l'ouvrir. Alors que je m'apprêtais à la faire tourner dans la serrure, il m'expliqua que cela venait de mon père et me promit ne l'avoir jamais ouvert. Après cela, il partit en me laissant pantois et incapable de poursuivre mon geste. Le lendemain, je l'interrogeai après les cours mais il refusa de m'en dire plus. Pas de nom, pas de statut et pas d'exploits. Tout ce que l'on m'avait donné était une vulgaire boîte ! J'ai dû le harceler trois semaines avant qu'il ne réagisse... en me menaçant d'un blâme.

C'est ainsi que je passai un an avec ce présent en ma possession. Jamais je ne fis le dernier pas. La perspective d'en révéler le secret m'effrayait sans que je puisse en comprendre la raison. Comme si en découvrir plus serait synonyme de ma perte. Où était passé cette envie de tout connaître ? Celle de briser l'interdit ? Quel homme serait intimidé par un pressentiment sans fondement ? L'humain a grandi bercé par la curiosité et poussé en avant. Visiblement ce n'était pas mon cas. Je me cachais derrière des excuses comme : « A quoi bon en savoir plus sur un absent » ? ou « Je ne suis pas là pour penser au passé ». Pourtant chaque soir depuis ce jour, je respectais un rituel pathétique. Je la sortais de sous mon lit et la fixais du regard comme si cela suffirait pour

dévoiler son contenu. Le doute, l'envie mais aussi l'obsession que je ressentais se mélangeaient pour m'obliger à la ranger au plus vite avant de craquer. C'en était à un point que son contact me donnait une sensation de brûlure. Les premiers mois, je l'avais assez manipulé pour en connaître la moindre tranche : Le grain étonnamment régulier du bois d'acajou, les dimensions de quarante par vingt-cinq sur une hauteur de douze centimètres, ses tranches bien nettes. Le robuste système de charnière, sans fioriture, était marqué par l'ocre d'une légère oxydation.

Comment était-il arrivé dans les mains d'un professeur ? D'où venait ce poids ? Toujours les même mots qui dansaient devant mes yeux tandis que je me rafraîchissais dans la salle d'eau après mon entraînement quotidien. Si quelqu'un m'avait observé chaque jour, il se serait rendu compte que j'étais totalement pris dans des automatismes d'une précision à toute épreuve calés sur les cloches de la ville. A 7 heures, j'allais courir, à 13 heures je lisais mes prochains cours, à 18 heures je finissais mes révisions et enchaînais avec 2 bonnes heures d'exercices physiques divers enfin une fois lavé, je me retrouvais avec cette boîte. Mais qui s'embarrasserait d'une telle surveillance.

Les cheveux encore trempés et tout mon corps transi, 365 jours après l'avoir reçu, ce fut le soir de trop. Je me décidai enfin à agir. Le cœur sur le point d'exploser, je pris le coffret avec une violence dont je n'avais jamais fait preuve jusqu'alors. Je devais savoir, je devais voir, je voulais comprendre. Comme rien ne se passe jamais comme on le souhaite, je réussis à bloquer la serrure en mettant trop de force dans le mécanisme. Ma rage de savoir se fit plus forte encore et ce coffre pourtant en apparence solide céda quand je le lançai contre le mur de ma chambre. Étonné par mon propre accès de colère, je restais assis sur le lit, haletant avec cette boîte juste devant moi. Fracturée, son secret si accessible... Des pas se firent entendre dans le couloir. Prenant peur, je ramassai le coffret et le dissimulai du mieux que je pus dans le sommier. Ils s'éloignèrent, me laissant soulagé. On m'avait toujours ignoré, même cette fois où j'avais crié à plein poumons alors que j'étais supposé dormir même si à tout autre, cela aurait valu le renvoi du dortoir.

Je récupérai la boîte après avoir réussi à ralentir mon souffle. Elle était ouverte sous moi et je n'osai découvrir son contenu, attendant désespérément un signe me montrant mon erreur. Rien n'arriva, je restai seul face à cette unique option : continuer. Pourquoi ? Je n'avais aucune raison de chercher à connaître un mort et ses actes... pourtant je le pris. Cet objet qui dépassait du trou. Mon unique possession, mes espoirs : un simple bout de métal ? Car c'était ce que je vis au premier abord : un bout de métal courbé, percé à l'une de ses extrémités. Assez massif et visiblement construit avec soin. Pour tout dire, c'était la première fois que je voyais un objet à la fabrication si... Comment la décrire ? En le manipulant je découvris que le côté opposé à l'orifice offrait une prise en main aisée grâce à un sombre plaquage réalisé dans un matériau inconnu. Cette partie épousait agréablement la paume de ma main. Au vue de sa masse, de nombreuses pièces le constituaient. Mais que devait-t-il me faire comprendre ? Je regardais le coffret plus intensément et finis de le briser sous le coup de l'énervement. La seule chose que m'apporta cet acte fut un plancher recouvert d'échardes.

Enfin, la fatigue s'empara de moi. Quel était cet objet ? Pourquoi me le léguer ? Était-ce le découragement ou la fin de ce suspens, je ne le savais pas mais je ne pouvais plus tenir et m'assoupis dans un sommeil sans rêve.

CHAPITRE 2 : Comprendre

Le néant. Je ne ressentais rien. Une douce chaleur m'enveloppait tandis que la lumière de l'aube s'immisçait à travers mes paupières. Cela m'apportait une telle sérénité... Sauf que bien vite les souvenirs de la veille me revinrent. Un coup de fouet mental qui fit naître une bouffée de haine envers l'homme que je n'avais jamais vu. L'intensité de ce ressentiment me coupa la respiration et comme lorsque j'ouvrais le coffret, je fus incapable de la diminuer.

Je sortis sans grande conviction de mon lit et laissai mes habitudes me guider. Après un dernier regard vers les morceaux de bois jonchant mon bureau, je me dirigeai vers la sortie. Je n'arrivai pas à me calmer, chaque muscle de mon corps était tendu et mon regard scrutait un horizon qu'aucun obstacle ne pouvait me cacher. Me croiser à ce moment n'aurait pas été une expérience très agréable. Rarement j'avais couru aussi peu de temps, trop énervé pour continuer cette stupide routine.

Arrivé dans la salle d'algèbre, je me dirigeai vers un pupitre éloigné de tous et laissai le cours me purger de mes vaines réflexions. Ma plume volait sur le papier sans que j'y pense et lors des travaux en autonomie, je me retrouvai trop vite sans échappatoire. Mon esprit était à nouveau occupé par l'objet que j'avais découvert. Dans quel but ? Quelle signification...

— Alors on dort ?

Me retournant, je bombardai notre enseignante du regard. Il ne fallut qu'une seconde pour que je reprenne un air plus respectueux toutefois elle recula immédiatement. Mes yeux l'avaient transpercé et la peur l'habitait durant un instant. Elle reprit contenance et se reconcentra sur son travail.

— Il y avait de quoi vous occuper encore au moins une bonne heure vous savez ? Il me paraîtrait bien étonnant que vous ayez déjà fini jeune homme.

Pour toute réponse, je lui tendis une feuille à peine entamée ce qui la fit glousser. Je remis deux autres feuilles dans ses mains. Elle cligna plusieurs fois des yeux avant de déclarer que tout était bon. Après une brève hésitation, elle écrivit sur ma feuille.

— Résolvez donc ceci.

Me retenant de lâcher un soupir, je lu son énoncé et me prit au jeu. Lorsque pour la troisième fois alors que tous les regards étaient fixés sur nous, je répondis juste à l'un de ses exercices, elle me posa une dernière question.

— Êtes-vous si paresseux pour ne pas m'avoir dit que vous pouviez passer au cours supérieur ?

Comprenant mon erreur, je grimaçai. Bien sûr avec tous le temps libre que j'avais en absence de sortie et d'activité familiale, j'avais pu m'avancer dans le programme et au final, j'avais aujourd'hui près d'un an d'avance sur le cursus classique. J'avais toujours eu pour objectif de viser l'excellence tant que cela m'était accessible et là, face à la logique et le côté méthodique du travail, cela ne me posait aucun problème. Malgré cela, j'évitais toujours de révéler mes connaissances espérant pouvoir profiter plus longtemps de ce système. Suite à cet événement, elle s'éloigna et ne me parla plus de tout le cours.

Il n'y eut heureusement pas d'autre incident et le soir venu, je me dirigeai en dehors des dortoirs. Ce soir, j'allais revoir mon professeur d'histoire. Il était le seul qui puisse avoir les clefs pour me répondre sans que je n'éveille trop de curiosité. De toute façon, il devait prendre ses responsabilités pour toute ma confusion.

Le jour où il m'avait amené ce coffret, il m'avait dit de venir le voir au moindre problème avec ou si je souhaitais lui rendre. Cela peut paraître ridicule, mais sa proposition m'avait réellement tenté en cet instant. Je n'avais pas envie de m'embarquer sur un chemin inconnu.

— Pourquoi prendre le risque ?

Une question que j'avais murmurée et à laquelle il avait pourtant répondu.

— Tu ne regardes pas assez loin, essaye de comprendre ce qui t'attend.

Voilà pourquoi j'avais ouvert la boîte, la raison qui m'avait poussé à la garder et l'explication de mon obsession. Dès qu'il avait prononcé ses mots, j'avais compris. Ou du moins accepter ce que je savais déjà : Je n'avais aucun futur ici ! On m'offrait toutes sortes de services mais sans nom je n'étais rien. Une fois les études classiques finies, on ne me laisserait pas les continuer sur les territoires de l'élite. Je ne pourrais trouver aucun travail avec ma formation purement théorique. Mon existence ne se résumait qu'à des dossiers scolaires où seul mon prénom apparaissait. Sloan, sans nom. Qui acceptera un privilégié dont le sang est celui d'un simple soldat ?

Je me trouvais dans le quartier des enseignants, un dortoir très semblable au mien. Je fus surpris en voyant cela : c'est ici que vivent ceux qui me méprisent ? Ils étaient finalement dans une situation très semblable à la mienne. Il faut dire que l'on ne cherchait pas la fioriture en Parmiens. Tout était réalisé dans ce bois légèrement rougeâtre que l'on disait pris sur les vaisseaux qui nous avaient amené ici et devenu inutile. Éloignant ces pensées, je me mis à courir dans les couloirs après avoir obtenu le numéro de sa chambre à l'accueil. Respirant profondément sur le pas de sa porte, j'entendis soudain une voix derrière moi.

— Sloan ? Que faites-vous ici ?

Je me retournai vivement pour lui faire face et un sourire triomphant releva les lèvres de celui que je cherchais.

— Tu l'as fait n'est-ce pas ! Je m'en doutais que tu allais bientôt craquer !

— Quoi ? Comment... Dites le moi ! Vous savez non ?

Je n'arrivai même pas à aligner une phrase, perdu dans mes sentiments radicaux. Je voulais, je devais... non j'avais peur de tout comprendre. Mes yeux allaient du professeur à l'escalier. Je n'arrivais plus à analyser mes désirs. Voyant cela, il intervint en me prenant par l'épaule.

— Hé hé, du calme. On va voir ça tous les deux, tu veux bien ? Tu dois te calmer et bien réfléchir d'accord ?

Je ne savais pas par où commencer. Que réponses voulais-je ? Laquelle était la plus logique, la plus importantes à mes yeux. Incapable de laisser des mots former une phrase, je fis un geste. C'est parfois le seul moyen de s'en sortir lorsque notre volonté flanche. Je sortis l'objet de ma sacoche. Ce fardeau qui m'avait accompagné toute la journée. A peine fis-je cela que mon enseignant me poussa dans sa chambre. En fait, il m'y fit surtout tomber tout en crachant ces mots à mon oreille :

— Range ça tout de suite !

Sa respiration était saccadée et son regard plus vif que jamais. Il verrouilla sa porte en murmurant.

— Pauvre fou, souhaites-tu notre perte ?

Un homme qui ne pouvait s'empêcher de s'amuser dans les situations les plus sérieuses, qui prenait à la légère les tâches qu'on lui donnait était à ce moment en train de trembler devant un morceau de métal. Sa peur était communicative et balbutiant, je lui demandai ce que c'était.

— Comprends-le, tu ne pourras plus reculer.

En m'annonçant cela, il se calma et attendit ma réaction. Celle-ci ne se fit pas attendre. Une colère incompréhensible s'empara de moi, je l'attrapai par le cou et le plaquai contre le mur le plus proche en hurlant.

— Mais vous allez vous taire ! C'est de votre faute si je suis là, c'est à cause de vous que je sais que mon destin n'existe pas. Je suis ici pour vous arracher des réponses, pas pour me faire intimider !

Son regard devint sombre et il se libéra de ma poigne d'une bourrade. Après avoir réajusté ses vêtements, il me prit la pièce métallique des mains et me fit signe de le suivre. Nous sortîmes de la résidence, la nuit s'était installée sournoisement durant notre discussion. Nous nous éloignions de plus en plus du centre de Brolta. La cité était plongée dans un étrange silence. A plusieurs reprises, je voulus demander à mon guide où il me menait mais son

pas décidé m'en dissuader. Nous quittions la ville et je commençais à prendre peur alors que ma colère reflétait. Enfin nous nous arrêtrâmes. Nous étions dans les ruines d'une grange devenue inutile depuis la construction de plus grandes installations en périphérie de la ville. Sans même se retourner, il se mit à me parler.

— Comprends que si je réponds à tes questions, je place ma vie entre tes mains. Ce genre de secret ne se révèle pas à la légère et sûrement pas à quelqu'un comme toi. Sauf que tu n'es pas n'importe qui. Ce que ton père t'a laissé est son arme. Ça paraît moins menaçant qu'une épée hein ? Pourtant je peux te dire que les hommes qui se battent avec font bien plus de dégât que le plus habile escrimeur.

A ces mots, il pointa l'extrémité creuse vers une des rares fenêtres intactes et un bruit sec surgit, accompagné de celui du verre brisé. J'eus l'impression que le tonnerre s'était déchaîné dans la pièce mais ce n'était pas vraiment ça. Je pouvais sentir mes tympans vibrer au rythme de mon cœur d'un battement précipité. Ce son ne s'apparentait à rien de connu et la fenêtre gisait en morceaux ...

Pendant un instant, mon héritage avait paru s'illuminer. Visant quelques centimètres à côtés, il fit surgir une nouvelle gerbe de feu de cet engin. Un fin morceau de bois heurta mon pantalon. Le mur présentait maintenant un impact de faible diamètre. Mes pieds me guidèrent devant et je pus constater que le trou débouchait sur l'extérieur.

La balle l'avait traversée.

A la seconde où cette pensée traversa mon esprit, je compris que quelque chose n'allait pas. Pourquoi une « Balle » ?

— C'est un revolver. Dis-toi que sa puissance est infime par rapport à ce que l'Homme est capable de produire. C'est avec ce genre d'arme que les soldats combattent et peuvent prendre des vies à une vitesse inimaginable. Toutefois celle-là est plutôt ancienne, on n'en trouve pas tous les jours même sur les champs de bataille.

Il finit de l'examiner avant de me le remettre. Pour commencer, je n'osai y toucher mais ma curiosité exacerbée pris le dessus.

— Retourne chez toi et cache-le. Tu vas attendre mon signal demain et après je pourrais t'en dire plus. Certaines informations sont trop dangereuses et elles concernent presque toutes ton père. J'aurais espéré que tu n'en aies pas besoin toutefois...

Ce qu'il rajouta à la fin me parut d'une importance capitale et malgré tous mes efforts, je ne réussis pas à décrypter son message.

CHAPITRE 3 : Bouleversement

Telle une marionnette, j'accédai à sa requête et c'est d'un pas saccadé que je m'approchai de la ville. Le revolver toujours dans la main, je refusais de croire ce que je venais de voir or mon inconscient ne cessait de me souffler que c'était la vérité. Pourquoi cette arme m'était inconnue et si familière à la fois ? Comment son existence avait-elle été cachée si des soldats les manipulent ? Une partie de moi encore fidèle à ce pays pensa : « L'Assemblée a raison, qui accepterait de se battre s'il savait que la mort peut le prendre en un éclair ? Des armes comme celle-ci pourraient mener le peuple à la violence, ce serait inutile. Remets cette arme à l'un des Envoyés, il comprendra que cela n'est pas de ta faute mais celle d'un homme déjà mort. »

Une autre partie se demanda comment cela fonctionnait. Cherchant un mécanisme qui permette de lancer un projectile si vite que l'œil ne puisse le suivre. Chose remarquable pour cette sous-entité curieuse, elle ne remettait pas en cause ma déduction sans preuve d'une pièce métallique propulsée à grande vitesse sur le même principe que les canons. Mais comment le savais-je ? Je secouai la tête, découragé par mes vaines réflexions. « Suis-je assez stupide pour croire qu'on me laissera vivre avec un tel secret ? » Les gens qui disparaissent pour avoir posés trop de questions sont assez nombreux pour ne pas ignorer le risque.

— De toute façon comment puis-je avoir une pensée aussi couarde ? Je veux savoir, rendre l'arme serait un abandon pur et simple. Quel con tu fais...

Parler tout seul était assez fréquent chez moi mais ce n'était pas tout à fait le bon moment. Une fois proche des habitations, je commençai par la glisser sous mon gilet. Il était interdit de rentrer à cette heure pourtant on ne me dit rien lorsque je passai le seuil du dortoir. Le veilleur m'ignora ou dormait, cela m'importait peu : il me laissait pénétrer dans le bâtiment. Ce n'était qu'une fois allongé que je me rendis compte de la douleur sous mes pieds : mes chaussures étaient percées des échardes de la veille et en regardant mes mains, je constatai qu'elles-mêmes étaient fortement abîmées. La journée avait été si étrange que la souffrance n'avait jamais pointé son perfide museau. Après m'être prestement soigné, je débarrassai le plancher des restes du coffre. Cette tâche accomplie, je cherchai une cachette valable et mis finalement l'arme derrière une planche du plafond. Ses fixations pouvaient s'enlever facilement une fois le coup de main pris. Il n'y avait qu'en le connaissant que l'on pouvait se douter que cet endroit aménagé par mes soins existait.

La journée du lendemain fut remplie de la tension causée par l'attente. Le cours d'histoire arriva bien trop lentement à mes yeux et une fois dans la salle, malgré toutes mes tentatives, pas une fois l'enseignant me porta attention. J'attendis à la fin mais de son ton le plus froid, il me signifia que je n'avais rien à faire ici et que mon prochain cours m'attendait. De retour dans le dortoir j'étais perdu. Que faire ? Brusquement j'entendis un fracas. Je m'arrêtai. Le bruit recommença, il provenait de ma chambre ! La porte était arrachée de ses gonds. Je passai la tête et le vis : un homme de forte carrure à la ceinture duquel pendait une arme semblable à la mienne. Il était en train de détruire le plafond ! Puis il suspendit ses mouvements et vivement il se retourna. Sans attendre, il porta sa main à son pistolet et alors...

Je voyais trouble, mon souffle semblait ralenti. En un éclair je me rappelai ce moment où mon professeur tirait. Sortant de ma sacoche cette arme que j'avais récupérée le matin même, je me sentis mettre un genou à terre, ma main gauche se posa en-dessous et la droite se contracta doucement. Je perçus un cri dont je ne sais pas s'il venait de moi ou de l'homme et il tomba. Il ne bougeait plus. Son corps était raide. Il était mort.

Une seule personne savait, lui seul l'avait vu, lui seul avait ma confiance... avant ! J'avais été trahi et le coupable était tout désigné. Il devait mourir ! Pour la deuxième fois, je me retrouvais devant sa porte. De nouveau, j'étais en nage. Encore une fois, j'étais déterminé. Mais maintenant tout était différent. Comme dans un rêve, mon corps se mouvait sans que je le ressentie. Deux coups de pied et la serrure fut brisée. Mon professeur était en position de combat. Pourtant à ma vue il arrêta tout geste offensif et ouvrit grand les yeux. Je me moquais de son étonnement. Je le pris à la gorge et resserrai mes doigts. Mon corps agissait avant même que je lui dicte ses ordres. La pression de mes doigts s'accroissait jusqu'à bloquer entièrement sa trachée comme s'ils connaissaient mon sombre désir : la mort de cet homme. J'avais l'impression de n'être qu'un spectateur de mes propres actes. Finalement ce fut avec un effort titanesque que je réussis à ouvrir les lèvres.

— Pourquoi avez-vous fait cela ? Pourquoi me trahir ?

A ces mots, seul un regard d'incompréhension me répondit. Sa surprise était réelle. Je relâchai mes efforts et mes sens revinrent peu à peu. Ma vue se clarifia et le pouls de mon enseignant fut enfin perceptible sous mes doigts. Une nouvelle fois, mon instinct avait pris le pas sur mes décisions. Il repoussa doucement ma main et me tint le bras.

— Te trahir ? Toi ? Le fils d'un ami ? Ils ont tenté de t'assassiner, je me trompe ? Non, ce n'est pas moi qui ai prévenu les autorités. Que tu le penses, je le comprends mais c'est faux.

— Qui alors ? Il n'y a que vous qui êtes au courant.

Secoué et pantelant, je l'interrogeai mais ma question eut le droit à une réponse indirecte. Ou plutôt ce n'est pas lui qui y répondit. La porte déjà fragilisé explosa dans un fracas et la voix de ma professeur d'algèbre se fit entendre derrière.

— Ils sont là ! Saisissez-les !

A l'entrée, deux gardes nous bouchaient le passage. Le temps qu'ils entrent, deux coups résonnèrent simultanément. Nous venions de tirer. Sans nous concerter, nous avons sorti nos armes. Mon compagnon d'infortune reprit ses esprits en premier et m'agrippa.

— On se barre !

Nous nous précipitâmes tous deux hors de la pièce en sautant par-dessus les cadavres. J'eus tout juste le temps d'apercevoir la taupe nous lancer un regard haineux alors que la porte voisine se fermait. Je commençai à me retourner mais il me retint.

— Hier à ton arrivée, elle était là. Quand je l'ai découvert j'espérais juste qu'elle ne serait pas crue tout de suite. Elle n'en vaut pas la peine. Le temps nous est compté maintenant donc cours !

Nous étions sortis de la ville quand les cloches sonnèrent : l'alarme avait été donnée. Nous en étions la cause et bientôt toute la garnison se lancerait à nos trousses. J'étais désespéré mais lui au contraire souriait. Il me posa cette question dans sa course :

— Es-tu prêt à prendre ta liberté ?

Je le regardai, visiblement heureux comme libéré d'un fardeau. Alors j'acquiesçai.

— Il était temps que tu te réveilles jeune imbécile, nous allons...

Sa tête fut soudain propulsée sur la gauche. Son sang se répandit dans les airs sous mes yeux horrifiés. L'écho de la détonation se répercuta de manière sinistre parmi les collines. Il gisait là à mes côtés, un sourire éternel sur ses lèvres qui n'était plus la partie la plus écarlate de son visage.

CHAPITRE 4 : L'Ombre.

J'étais seul. C'était l'unique réalité à laquelle je pouvais me raccrocher en cet instant. Après que l'enseignant ait chu, je m'arrêtai à ses côtés et contemplai la sanglante blessure qui l'avait terrassé. Il n'y avait aucun doute : la mort l'avait pris immédiatement sans souffrance : le cerveau avait été touché. Un nouveau coup retentit, je me décalai vers la droite avec une célérité dont je m'ignorais être capable. Bien m'en pris car je sentis ma nuque me brûler. La balle ne m'avait heureusement pas réellement touché mais un sillon suffisamment profond traversait le bord de mon cou. Mon sang coulait mais cela m'importait peu pour le moment. Analysant le plus rapidement la situation, je dus me rendre à l'évidence. La fuite était la seule solution. Malgré une observation attentive, je ne voyais personne aux environs, uniquement le paysage vallonné et l'obscurité. Cette dernière ne me permettait d'être sûr de rien. Un troisième coup. Cette fois-ci la balle ne me toucha pas et pourtant un cri se fit entendre plus loin. Mes poursuivants n'étaient qu'à une centaine de mètres et c'était l'un d'eux qui avait crié. Un à un, ils furent abattus. Qu'est-ce que cela signifiait ?

Je m'en moquais : je devais fuir. Je courus jusqu'au matin sans même ralentir le rythme. La peur au ventre, je ne pouvais imaginer ce qui arriverait si on me rattrapait. Je l'avais compris, deux groupes au moins étaient à ma poursuite. Ceux qui m'avaient tiré dessus, invisibles, et les survivants de la troupe décimée. Ces derniers ne pouvaient être que la garnison mais les tireurs... ? Je n'arrivais à comprendre ni l'origine ni les motivations de ces gens, essayant de me tuer puis tirant sur les gardes.

Une fois l'aube bien installée, je tentai de ralentir pour reprendre mon souffle mais je ne pus le faire. Immédiatement les balles filèrent autour de moi ce qui me dissuada de recommencer. La seconde fois, puisant dans des ressources insoupçonnées, j'avais repris ma fuite sans changer de rythme. Mon corps tenait et c'est tout ce que je lui demandais. Douleurs, tension, chocs et essoufflement ne m'atteignaient plus.

Ce fut la soif qui me trahit. Je ne pouvais continuer à cette allure indéfiniment sans sustenter à mes besoins. La proximité d'une rivière me rassura et aveuglé par mon désir de boire, je m'y précipitai. Une partie de moi me retint de continuer à découvert. Sans vraiment comprendre mon geste, je me jetai derrière un rocher et attendis. Aux aguets, je cherchais le moindre bruit suspect, persuadé que le coup de feu allait bientôt être tiré. Il n'en fut rien. Doucement je me relevai, laissant d'abord dépasser ma tête puis mon buste. Seul le sifflement du vent perturbait la scène. Je les avais semés !

Hors de question de relâcher ma vigilance mais les alentours étaient suffisamment dégagés pour que je surprenne mon poursuivant s'il avait réussi à garder le contact. A mesure que mon souffle se calmait, pour la première fois depuis la tentative de meurtre, je ressentis la fatigue s'emparer de moi. Le liquide azur me renvoyait un reflet de toute ma peur. Mes courts cheveux de la couleur des blés étaient désordonnés et luisaient de ma sueur. Mes yeux normalement gris avaient rougi indiquant que j'avais dû pleurer et pourtant je ne l'avais pas senti. J'osai enlever ma chemise espérant pouvoir me baigner. Tout mon corps me semblait brûlant, je devais le refroidir ! En réalité seule ma tête l'était mais ce jour-là, mes sens jouaient de moi. Voir mon buste nu se refléter dans l'eau me rasséréna quelque peu. Depuis tout jeune, j'étais obsédé par ma force. Pris d'une envie inexplicable, j'avais eu un besoin maladif de ressentir cette puissance dans mes bras et mes jambes. Ainsi je m'étais renforcé dès que je le pouvais. Tout d'un coup cette peur d'être inférieur, de ne pouvoir répondre à mes propres attentes m'intrigua. Passé, présent, inquiétude et fatigue se mêlaient ne laissant aucune place à la prudence. Mon cerveau fourmillait comme jamais d'idées, de réflexions sur ma façon d'agir.

Avant de plonger, je préférai me désaltérer. A la première gorgée, je compris que quelque chose n'allait pas. Rien ne bougeait mais j'en étais persuadé, on m'observait. Cherchant la source de ce malaise, je pivotai brusquement et je la vis. Le soleil me la cachait mais il n'était pas nécessaire d'en savoir plus. Cette Ombre sur les rochers qui me visait avec un long manche en voulait à ma vie. Malgré ma confiance récemment retrouvée, je traversais la rivière en hâte pour atteindre les bois juste devant moi. Poussé par la peur, je ne pus m'empêcher de courir. Dans l'espoir de me réfugier au plus vite dans ces bosquets, je pris un virage soudain. L'arbre face auquel je me retrouvais fut percé d'un trou profond et son écorce totalement fracassée au point d'impact. Ces paroles me revinrent immédiatement à l'esprit : « **Dis-toi que sa puissance est infime par rapport à ce que l'Homme est capable de produire.** »

Je devais continuer coûte que coûte. Ma rage de vivre guidait mes pas à travers les ombres et je ne pouvais m'empêcher de voir celle de mon agresseur parmi elles. Malgré cela je persévérais : on m'avait offert une vie et j'allais la conserver. Je possédais encore mon arme et n'hésiterais pas à m'en servir. On m'avait déjà forcé à prendre une vie et je recommencerais s'il le fallait. C'est ainsi que je pensais ne sachant où cela me mènerait.

C'était la fin. Comment cela pourrait-il en être autrement ? J'avais passé la journée et une bonne partie de la soirée à déambuler dans cette forêt. Dès lors que je n'eus plus la force de courir, je me cachais attendant juste que mes jambes s'arrêtent de trembler. N'importe quel arbre semblait à la fois m'offrir sécurité et promesse de repos mais je ne céda pas. L'immobilisme me conduirait à la mort, j'en étais certain. C'est ainsi que je me décidai enfin à réfléchir alors que la lumière de la lune apparaissait et traversait la cime de ces géants de bois. Agir était l'unique solution pouvant m'apporter le salut. Alors au détour d'un épais buisson, je m'allongeai et avec un effort conséquent pour ne pas me laisser bercer par la fatigue, j'observai. Une heure passa sans qu'un mouvement ne se fasse entendre. Avais-je échappé à l'ennemi ? Je refusais d'y croire. Un quart d'heure s'écoula encore avant que je ne l'aperçoive. Ça y est ! Deux points brillants se détachaient dans la pénombre.

Je projetai le plus discrètement possible une pierre là où Elle ne regardait pas. C'était à peine si son mouvement fut visible, l'Ombre s'était allongée mais je savais exactement où Elle était. J'aurais pu viser calmement dans cette position mais le feu de l'action me poussa à tirer le plus vite possible. Cinq fois le bruit sourd retentit, cinq fois les balles se perdirent dans les fourrées, cinq fois j'avais activé tout le mécanisme sans m'attarder sur mon ignorance supposée. Stupéfait, j'eus beau appuyer à de nombreuses autres reprises sur la gâchette plus rien ne sortit du canon. Il y eut une sixième détonation. Mon bras gauche me lança et s'engourdit. Une douleur sourde envahissait mon épaule. Mon sang coulait une nouvelle fois mais le projectile était resté dans ma chair.

Elle s'élança vers moi un couteau à la main et c'est de justesse que je réussis à éviter les trois premiers coups. Le suivant traça une profonde entaille dans mon bras droit puis ce fut le chaos. Quelqu'un derrière moi me frappa à la nuque et en m'effondrant tout ce que je pus contempler était Son visage. Visiblement jeune, les cheveux étaient sombres et courts, son visage bien que fin n'exprimait que la tension de l'effort et enfin ces yeux... deux billes d'un bleu si profond mais si froid. Sans ce détail, je lui aurais donné une quinzaine d'années mais cela ne se pouvait : une fille de cet âge ne pouvait avoir un tel regard.

A mon réveil, encore étourdi, je perçus ces paroles d'un homme que je ne pouvais voir.

— Pour une fois vous avez pu retenir votre main à ce que je vois. Peut-être seriez-vous plus qu'une machine à tuer après tout.

— Je fais ce que l'on me demande monsieur mais je vous remercie de votre compliment.

Une autre voix masculine s'éleva.

— Tout ce qui compte, c'est qu'on l'a récupéré. Je ne pensais pas prendre autant de temps pour un gamin. Maintenant, il suffit de voir ce qu'on va pouvoir en faire sortir d'autre.

— Il est réveillé !

Une piqûre se fit sentir sur mon flanc et une douleur innommable se répandit dans mon corps. Le trio de voix disparut et mon esprit, comme pour me sauver, lâcha prise. Je m'écroulai dans le néant qui m'avait tant de fois appelé ces dernières heures.

PERIODE II : Dangereuse mémoire

Cher lecteur, comme tu l'as sûrement remarqué dans cette première étape, mon histoire est fortement confuse. Je ne m'étais pas rendu compte à l'époque mais peu de chose avait du sens dans cet amalgame de pensée. Après ma capture, j'ai commencé à écrire des journaux que vous allez retrouver ici. Je n'ai ni la volonté ni la force de me replonger dans cette époque noire et pourtant c'est la seule manière de l'abandonner. Je dois la revivre en vous transcrivant cette part de ma vie. Je me suis permis de rajouter certains éléments ¹ quelques mois plus tard car mes écrits peuvent être très perturbants et ne pas refléter mon véritable état d'esprit. Une autre partie, bien que relatant mon histoire, n'est pas de ma main ² mais ça vous le découvrirez par vous-même.

Vous pourrez ainsi voir par où je suis passé, ce qui m'a détruit, ce que je fus, et découvrir celle grâce à qui j'en suis ici



¹: En italique dans le texte.

²: Signalé en début de chapitre.

CHAPITRE 5 : Obscur quotidien

Jour 1

Note 1

Lorsque je me suis réveillé, il faisait noir. On m’a capturé hier... mais était-ce bien hier ? Mon cou me fait encore mal alors cela doit être assez récent tout de même. Je n’arrive pas trouver quoique ce soit, mes poches sont vides et les murs tous très longs. Seuls mes pieds raclant le sol viennent casser l’atmosphère de cette pièce gigantesque.

Les lumières sont allumées depuis seulement deux minutes alors que j’écris sur un tas de feuille que j’ai débusqué sous l’une des faibles raies qui contrastent avec l’obscurité. Sous un autre de ces halos, je viens de trouver un simple bol de soupe. Elle est froide mais me rassasie convenablement. J’entends des pas, les ampoules s’éteignent une par une depuis le fond de ce qui semble être un hangar. Mais comment connais-je le nom de cette source de lumière surnaturelle ?

Note 2

Mon corps me fait souffrir. Je n’ai jamais ressenti autant de douleur de toute ma vie. Je me demande si certains de mes os sont brisés. Je me suis traîné ici pour recommencer à écrire mais je ne sais pas à quoi cela sert. Je ne sais rien !

Une fois toutes les lumières éteintes, les bruits de pas m’ont entouré alors que de mon côté, je tentais de retenir ma respiration. Celle-ci me fut coupée par le premier coup. Je ne sais pas combien de temps cela a duré mais pendant l’éternité que j’ai perçu, mon corps n’a cessé d’en être criblé. De toutes parts, de toutes sortes, visant des endroits toujours différents. J’étais incapable de me défendre et si je tombais, on me relevait pour recommencer à me frapper. Ils étaient comme invisibles. Je préfère mourir plutôt que de subir cela une nouvelle fois. Ce sentiment.

Jour 2

C’est encore arrivé. Le matin (On va dire que ça l’était vu que je ne vois pas le soleil) je n’avais presque plus mal et un nouveau bol était devant moi. Malgré ce que j’ai écrit hier, je l’ai bu. Visiblement cette boisson insipide suffit car je n’ai pas ressenti la faim durant mon sommeil. C’est étrange d’être aussi bien portant malgré les récents événements.

Au moment où le noir se répandit, j’ai pris peur. Mes craintes se concrétisèrent. Tout allait plus vite, tout était plus fort. Je ne supportais pas cette sensation d’impuissance, j’avais envie de pleurer. On me laissa comme un déchet par terre. Aucun commentaire, aucun rire. Juste des corps qui craquent et des pas qui s’éloignent.

Jour 3

Pourquoi ai-je encore mangé ! Pourquoi ressens-je aucune douleur ! Pourquoi m’enferme-t-on ? Qui me bat ? Dans quel but ?

Jour 5

Ca a été le coup de trop, j'ai été envoyé au tapis, incapable de me relever. Ma tête sonne encore et encore. Le seul soulagement, c'est que la séance s'est arrêtée plus tôt.

Jour 8

Tenter de simuler l'inconscience était une erreur monumentale. Si, sur le coup, ils n'ont plus esquissé un geste, ils ont repris juste après. Malheureusement j'ai laissé échapper un râle. Cette ruse ne pourra jamais servir. Une liberté de plus me glisse entre les doigts.

Jour 12

Je suis de moins en moins déboussolé lors des combats. Ceux-ci restent à sens unique mais je suis capable de conserver mon équilibre malgré les enchaînements. Dois-je en être fier ? Je ne sais pas.

A côté, eux sont mieux coordonnés. Une mécanique bien huilée, qui consiste à me frapper le plus sans que je puisse tomber dans les vapes.

Ils sont bel et bien plusieurs à se relayer lors des coups. En fait je n'en reçois jamais plus de deux de la même personne si je ne me trompe pas. Pourquoi est-ce que je cherche à le savoir ? Je ne sais pas.

Jour 16

Ce petit manège commence vraiment à me rendre fou. Ils me prennent pour leur sac de sable ? Je veux leur montrer. Ce rythme incessant de douleur et de sommeil sans rêve dure depuis beaucoup trop longtemps. Si je pouvais trouver un moyen de le fuir au moins une fois, je ferais tout pour que cela arrive.

Jour 20

J'ai réussi ! Peut-être n'est-ce que le hasard mais aujourd'hui j'ai pu en toucher un.

Alors qu'il tournoyait autour de moi, j'ai réussi à entendre le bruit de la chaussure qui ripait sur le sol et après avoir reçu un coup de poing en plein dans le thorax, je lui ai attrapé le bras. La seconde attaque, un coup de pied, m'a fauché mais je sais que je peux faire quelque chose. Je dois juste encaisser encore jusqu'à ce que je trouve comment souffrir moins.

Jour 24

Ca marche ! Heureusement pour moi, ils respectent un certain ordre dans leur geste donc j'arrive à en dévier certain. Ce n'est pas grand-chose mais je peux m'améliorer.

Jour 29

J'avais abandonné l'idée mais peut-être que... Si je peux amortir, il sera plus facile encore de les laisser passer !

Jour 30

J'ai eu l'occasion que je voulais. Deux fois, l'un d'eux s'est trop approché et j'ai pu contrôler la fin de son coup. Avec un bon timing, je pourrais placer un contre.

Jour 31

Je n'ai rien fait. Ils étaient trop sur la défensive pour que ce qui est arrivé hier ne les ai pas perturbés. J'ai donc feint de tenter de les attraper tout en écoutant le moindre son et en laissant l'air qu'ils déplacent me donner des informations sur leur mouvement.

A la fin de cette journée, je peux en conclure qu'ils sont au moins six. Trois qui me frappent le plus fort et trois qui crée cette impression de frappe constante. Toutefois j'ai parfois beaucoup de mal à suivre, c'est comme si l'un deux disparaissait puis se mêlait à un autre. Je dois encore observer si je veux leur faire payer.

Jour 33

J'ai recommencé à faire mes habituelles pompes matinales afin de vérifier que durant ce mois et avec le rude traitement que je subis, je n'ai pas trop perdu. Ce n'est pas aussi catastrophique que je l'imaginais. Pour la première fois depuis bien longtemps, j'ai souri.

Même quand on me frappait, je souriais tant bien que mal. J'ai compris le schéma d'au moins deux d'entre eux.

Jour 36

J'ai pu appliquer et confirmer, j'arrive à gérer la plupart des coups puissants. Il m'arrive encore de me tromper mais j'ai pu en amortir la majorité. Il reste les transitions avec ceux des trois plus rapides dont je ne peux estimer ma connaissance à plus de 50%.

Jour 38

Je sais que je peux le faire ! Je sais que ça va marcher ! Demain j'agis. Ils vont voir ! Leur traitement va se terminer bien assez vite.

Jour 39

Je les ai frappés ! Ils se sont pris mes poings vengeurs ! Dommage que je ne puisse voir leur visage déconfit. Dès que mon premier coup a fait effet, je me suis laissé porter par leur rythme. Profitant de leur élan pour augmenter mes impacts, dégommant les membres qui s'approchaient trop près de moi ou comme au dernier instant où j'ai plaqué l'un d'eux au sol. Les quelques gémissements de souffrance qu'ils ont lâché m'ont satisfait au plus haut

point. Il reste les trois agiles qui ne sont pas tombés une seule fois sous mes pattes et qui réussissent toujours à soutenir leurs complices en difficulté.

Le défi était lancé.

Jour 40

Personne aujourd'hui, ces nuls doivent avoir peur. Ils sont beaux à essayer de me détruire alors qu'un peu d'opposition suffit à les perturber. Ça va être un massacre. Quand je pourrais à nouveau les avoir sous mes poings.

Jour 41

Le choc. Comment appeler autrement cette sensation de ne plus rien contrôler, d'avoir son corps secoué violemment sans comprendre pourquoi. Un contact froid puis une brûlure et enfin les muscles qui se contractent puis se relâchent puis se re-contractionnent. Mon cœur battait à la chamade et bouger le moindre petit doigt sans que ce soit une autre articulation qui se convulse s'avérerait impossible. Ce sentiment de faiblesse est effrayant.

Ils se sont arrêtés plus vite mais ces chocs se répétaient trop souvent. Je tremble encore en écrivant. Cela ne devra plus arriver. A quoi bon rêver encore de revanche.

Jour 43

Tous se mélangeaient dans ma tête lorsque la nuit s'est faite : peur, colère, haine.

Je ne voulais sûrement pas reprendre ces chocs, j'avais envie de les frapper. Leur faire payer. C'est ainsi que plus déterminé que jamais, je les attendais de pied ferme.

Cette fois j'attrapais le premier bras qui se dirigeait vers moi et frappait à trois reprises en direction de la tête. Et... je ne veux pas m'en souvenir. Comme trois flammes qui se collaient à mon corps et ne voulaient plus le quitter. Il a fallu une éternité avant que ce contact cesse. Mon corps est agité de spasme et mon rythme cardiaque est encore erratique quand j'écris. Peut-être vais-je mourir. Douce délivrance.

Jour 46

Non, ils ne me tueront pas. Ils me laissent dans un état à la limite de cette chimère sans aucun remord.

Jour 49

Cela fait trois jours qu'ils ne sont pas venus et je recommence à espérer une pitié quelconque.

Jour 50

Dès que les lumières se sont entièrement éteints, j'ai craqué. Cela ne continuerait pas, j'allais les pousser à bout. Avant la première attaque, je sautais sur la source de bruit la plus proche et lui envoyais mon poing en pleine figure.

Ceci fait, j'interposais le corps entre moi et le prochain coup que j'estimai. Il échappa de mes mains après avoir été pris par le choc. Je le ressentis aussi même si c'était bien moins puissant que les autres fois. J'enchainai deux coups de pied, un premier vers celui qui avait amorti le choc pour qu'il chute, un second vers le bras de celui qui l'administré. Un objet vola dans l'air bourdonnant, je l'attrapai. Pourquoi ? Comment savais-je qu'en le frappant avec ma chaussure, je n'allais pas être électrocuté. Le mot apparut dans mon esprit et instantanément, je compris quoi faire. Un bras vola vers moi et je le tirai de toutes mes forces avant de lui coller l'origine de mes trop longues souffrances sur le ventre. Je ne pus tenir que 6 secondes, moi-même électrocuté par ma prise sur lui.

Alors les coups plurent. Cette fois, ils atteignirent une force bien supérieure à ce que j'avais vécu auparavant. Le taser vola sans possibilité de le récupérer. Arrivant de tous les côtés, ils me surprenaient tous et je n'arrivais pas à contre-attaquer. Étonnement, ils semblaient toujours aussi bien coordonnés mais ils échangeaient moins leur place. Je me pris au moins une dizaine d'impacts avant que leur direction ne change. J'étais totalement incapable de faire autre chose que de les esquiver ou les amortir. Je ne pouvais plus fermer les poings, je devais garder les mains ouvertes pour pouvoir dévier les directs ou tenter de déséquilibrer mon adversaire.

Un coup rentra plus loin dans ma garde, je le laissai glisser sur ma paume ouverte pour qu'il ne me touche pas. Je ne réussis pas à le faire passer dans le vide donc il heurta mon épaule avec violence. Malgré cela, je pus l'attraper sous l'aisselle et le balayer de la jambe. Je lui tombais dessus, glissant dans ma hâte.

Rien, il ne se passait plus rien si ce n'est que j'entendais nos halètements. Pourquoi ne frappaient-ils pas ? Je le sentis s'arc-bouter sous moi et je perdis la prise sur ses mains. Elles claquèrent mes tempes et me firent voir des étoiles.

Mes oreilles sifflaient douloureusement et ce fut un uppercut qui me remit d'aplomb. Mon ventre se contracta sous la souffrance que lui causaient les bottes des deux autres. La lumière réapparut.

CHAPITRE 6 : Qu'ai-je perdu ?

Ébloui par la soudaine lueur, je ne pus qu'entendre les nombreux tirs et les corps tombés autour de moi. Dix secondes plus tard, il n'y avait plus que les ordres criés ci et là qui résonnaient dans ce hangar. On s'approcha de moi mais ma vision était encore bien floue. Surmontant la douleur, je reculais, moitié rampant, moitié trébuchant. On toucha mon dos.

— Vous allez bien jeune homme ?

Une voix grave et assurée. Lorsque je me retournai, je vis l'homme d'une cinquantaine d'année qui me scrutait derrière ses deux petits morceaux de verre. Il fit signe à une personne lourdement habillée qui s'approcha et sortit d'une de ses poches un petit tube. L'autre le secoua vers sa paume et me tendit trois pilules qui en étaient tombées.

— Ça vous soulagera un peu. Je suis vraiment désolé de ne pas avoir agi plus tôt mais nous n'avions pas fini la reconnaissance.

— Bâtiment sécurisé monsieur.

L'un des soldats équipé d'une arme plus long que mon bras lui délivra cette information puis se mit au garde à vous. Me quittant des yeux quelques secondes, celui qui semblait être le chef acquiesça et déclara.

— Vous lui mettez un garde et les autres vous me suivez.

Une dizaine de d'entre eux lui emboîtèrent le pas et un garçon à peine plus vieux que moi s'assit à ma gauche et enleva son casque. Me jaugeant du regard, il détourna finalement les yeux et bailla. Ne sachant que dire et faire, j'avalais les pilules d'une seule traite. Ma gorge sèche protesta mais inconsciemment, j'étais persuadé que je devais les prendre. M'allongeant, je sentis ma fatigue se dissiper et la souffrance refluer. Très vite, trop vite même et pourtant je n'arrivais pas à m'en étonner. Fermant les yeux, je savourai la sensation de quiétude que je ressentis spontanément.

Trois souffles. Un de trop. Tous les sens en alerte, je me relevai précipitamment attirant l'attention de mon guetteur. L'un des cadavres derrière lui en profita pour le délester de son arme et l'en assommer d'un coup de crosse. Tenant ses cotes, il claudiqua vers la sortie sans me prêter attention. « Tu crois pouvoir t'en sortir ainsi ? » Je le rattrapai juste avant et le frappai en plein dos. Je le retins par le col pour qu'il ne tombe pas. Trois fois mon poing s'abattit sur son visage. Après lui avoir fait voir de très près le mur le plus proche, je le laissai choir. Cette fois, il ne se remettrait pas sur pied.

— Que s'est-il passé ?

Une jeune femme venait d'entrer et de me poser cette question en voyant le soldat à terre et moi son arme à la main. Malgré la situation, Elle ne parut pas pour autant choquée, tout au plus intriguée. A sa vue, je tremblai et des images se succédèrent dans la brume de mes pensées. **Elle, sauvage, une furie, un couteau dans la main.** L'horreur m'emplit, la peur m'habita. Ce visage si doux cerclé par de sombres mais brillants cheveux m'inspirait une crainte que je ne pus réprimer. Sans vraiment attendre une réponse de ma part, la fille alla examiner l'homme que j'avais laissé dans une position peu confortable. Enfin il n'en avait plus grand-chose à faire...

— Vous étiez obligé de le mettre dans cet état ?

Elle me prit de court en me demandant cela. N'était pas celle qui avait été décrit comme une « machine à tuer » ?

— Vous aviez tué les autres alors je ne vois pas pourquoi j'aurais dû me retenir.

Cette fois, son regard me fixa avec dédain et Elle s'approcha de moi. Elle me prit par le menton brutalement et se mit nez à nez avec moi. J'avais l'impression d'avoir mon âme scrutée par une quelconque divinité. Ceci fait, Elle me repoussa d'une bourrade.

— Tu sais, tu as le droit de le dire que tu en avais envie. On ne frappe pas un homme à mort juste comme ça.

Me sentais-je coupable ?

— Il n'en manquerait pas trois ?

En plus du tortionnaire que j'avais mis hors d'état de nuire, il n'y avait que deux cadavres aux sols.

— Pourquoi y en aurait-il plus ? Voulez-vous vraiment voir plus de morts ?

Je n'avais pas envie qu'elle continue. Ce n'était pas tant de l'embarras ni de la honte. Sa proximité suffisait à me pétrifier. Tentant de ne rien laisser transparaître, je me repositionnai et lançai un nouveau sujet, le seul qui comptait vraiment.

— Pourquoi je vous retrouve maintenant ?

— Vous en mettez du temps à poser les bonnes questions.

Le chef des soldats qui avaient investis l'endroit dévoila sa présence alors que j'interrogeais la Femme qui m'avait pourchassé toute une journée. Prenant un air penaud, il commença à me raconter les événements qui avaient suivis ma capture.

— Vous avez face à vous mon superbe agent double. Il est préjudiciable que je grille sa couverture aujourd'hui mais nous ne pouvions vous laisser subir ces griefs plus longtemps par notre faute. Si nous n'étions pas entrés en contact avec votre enseignant, jamais ils ne vous auraient utilisé comme moyen pour nous faire sortir de notre cachette.

Je m'excuse pour ce délai important, mais nous avons eu un mal de chien à faire passer notre armement et trouver un moment où nous pourrions supprimer tous les gars de ce fortin sans éveiller de soupçon. La nécessité d'évacuer mon agent a aussi amené un regrettable contretemps.

— Un regrettable contretemps ? Vous vous rendez compte de ce que j'ai subi pendant cette dizaine de jours ? Pourquoi m'en voulaient-ils en plus ?

— Ne savez-vous vraiment pas pourquoi on voudrait vous faire disparaître ?

Il marquait un point. Je savais très bien que j'étais en possession d'informations sensibles même si elles étaient en faible quantité. Il dut voir sur mon visage que j'avais fait mes conclusions car il réagit.

— Voyez-vous, je cherche ce genre de personne : Ceux qui connaissent les injustices de ce système, qui les ont subies et qui sont prêt à se battre pour faire changer cela. Vous avez pu voir les deux côtés de la pièce maintenant il ne reste plus qu'à savoir si vous voudriez nous rejoindre.

— Comment ça les deux côtés ?

— Et bien l'empire technologique de la capitale et les campagnes arriérées qui composent la majorité de notre pays.

C'est avec un ton légèrement condescendant qu'il m'expliqua ces paroles. Le taser, les lampes, les pistolets, ses lunettes. Ces quatre objets s'imposèrent dans mon esprit. Au plus profond de moi, des images surgirent : une charrette filant à toute vitesse sans attelage, des habitations côtoyant le ciel ou encore des images s'affichant sur une fenêtre de verre. Qu'est-ce que cela signifiait ?

— Même si vous étiez jeune à ce moment, je pense qu'aujourd'hui vous comprenez que les puissants se vautrent dans leur confort en vous laissant dans un monde hors de son époque.

Oui je comprenais. Mais pourquoi ne m'en étais-je pas souvenu plus tôt ? Bien sûr. Electricité, arme, véhicule et autres commodités de la vie moderne faisaient partis de mon univers. J'avais passé toute mon enfance plongé dedans. Pour quelle raison cela m'était sorti de la tête ! Alors que je réfléchissais, il continuait à se révolter contre cette situation.

— ... alors j'espère que l'on peut compter sur vous ?

Je n'avais pas tout écouté, pour ne pas dire rien, mais je posais une question à mon tour.

— Pourquoi ne vous contentez vous pas de montrer tout cela ? Une fois que cela sera découvert, les foules se rassembleront.

Il me regarda et lâcha un soupir en jetant un œil à sa collègue. Depuis tout à l'heure, elle n'avait pas eu une seule réaction. Son comportement étrange ne refit pas surface alors qu'elle débitait ces paroles qui lui tenaient visiblement à cœur.

— Et ça c'est un étudiant ? Tu crois vraiment qu'il suffit de lancer une révolution massive pour que les choses se passent bien ? Les foules sont irrationnelles et impulsives. Tout ce qu'on récoltera en faisant cela, c'est la destruction du pays et l'avènement du chaos. Non, il faut plutôt faire comprendre au pouvoir en place son erreur. Chercher des collaborateurs, effrayer nos opposants, réunir ceux qui ne supportent plus cette situation. C'est la raison qui nous a poussés à te sauver. C'est la raison qui nous a poussés à nous jeter dans la gueule du loup, risquer nos vies. L'espoir.

« Sauver », c'est bien le mot. C'est grâce à eux qu'on m'a maintenu vivant pour servir d'appât et que je peux être libre aujourd'hui. Ils avaient l'air si sûr d'eux. Je ne pouvais pas organiser mes pensées et planifier quoique ce soit. Le plus simple était de...

— D'accord. Je veux vous aider.

Je le voulais vraiment même si je ne comprenais pas.

Jours 51 et 52

Je ne pus rien faire le lendemain. On me mit dans un lit en m'ordonnant de me reposer le temps de la purge. Pour la première fois, je ne reçus pas le traitement antidouleur et énergisant que j'avais ingéré sans le savoir. Et visiblement, mon corps eut du mal à le supporter : douleur, fièvre et vomissement. Les deux derniers venaient du sevrage mais la douleur avait avant tout pour origine le nombre incalculable d'hématomes qui couvrait ma peau. Les ecchymoses qui me constituaient m'arrachèrent des râles au moindre mouvement. Ma seule occupation fut une introspection profonde.

Où était cachée ma mémoire complète ? Comment avais-je oublié mon ancien quotidien ? Ces questions me frustraient par leur absence de réponse. C'était comme si on m'avait volé mon passé. Tout le reste était incertain : Qui et pourquoi ? J'eus beau chercher, aucun élément ne m'avança. Sans doute trop vite, j'abandonnais à chaque fois pour me laisser sombrer dans des sommeils sans rêve. Pourtant une voix surgissait parfois en moi :

— *Je vais le détruire !*

Cela aurait pu être destiné aux trois bourreaux manquants mais pourquoi du singulier dans ce cas ?

CHAPITRE 7 : Nouvelle condition

Jour 53

A mon réveil, j'étais serein. Enfin mes sens semblaient avoir repris leur droit. Goûtant le contact de draps sur mon corps et le chant des oiseaux, je laissais mon esprit vierge de toute préoccupation. C'était si agréable.

Cette harmonie disparut d'un seul coup. Un léger courant d'air venait de se frotter à ma joue. J'ouvris les yeux pour découvrir mon visiteur. C'était Elle. La jeune demoiselle de ces derniers jours. Celle qui s'était penchée pour me regarder croyant que je dormais. Cette fois, je n'avais pas tremblé car si Son visage n'affichait aucune émotion, ses yeux étaient juste curieux. Il ne ressemblait pas au glacier auquel j'avais fait face ce jour fatidique.

— Lève-toi.

Rien d'autre. Elle me dévisagea et attendit que j'entreprenne le moindre mouvement. Ne sachant que faire d'autre, je m'exécutai. Moi-même, j'avais été piqué au vif alors. Qui était cette femme ? Nous étions toujours dans ce grand bâtiment, comme s'il appartenait désormais à ceux qui l'avaient envahi. Ce choix me dérangeait car les souvenirs qu'il me suscitait étaient plutôt... brutaux. Cette partie, aménagée pour recueillir un nombre important de personnes s'avéra être un dédale dont les couloirs étaient sur-éclairés par les néons. Encore un mot qui m'était apparu logique pour décrire ces tubes luminescents. Nous quittâmes du bâtiment sans que le soleil ne m'éblouisse, sans doute grâce à la luminosité intérieure. Alors qu'elle continuait sa route, j'observai les environs pour découvrir les lieux. Une plaine et ce qui semble être un lieu de stockage abandonné. Lorsque je me tournai vers ma guide, cette friche disparut de mon champ de vision et... **c'est la nuit et je regarde au loin sans que mes yeux ne rencontrent autre chose que des collines verdoyantes.** Sans trop savoir pourquoi, je suis persuadé que c'est elle que j'avais cherché cette nuit-là. Je me positionnai à sa hauteur pour commencer la conversation.

— Où sommes-nous ?

— Là où l'on ne nous trouvera pas.

J'aimerais en savoir plus mais elle interrompit les paroles qui allaient sortir de ma bouche.

— Tais-toi. Moins tu parleras mieux ça vaudra pour toi. Tu es ici pour obéir. Rien d'autre ne doit exister que les ordres. Aujourd'hui tu es sous les miens.

Je tombai des nues et une colère sourde naquit en moi. Pensait-elle que j'allais être un gentil toutou ? Je ne suivrai que mes intérêts et ne serai la marionnette de personne ! Pour l'instant je suis doux comme un agneau et me soumet mais cela ne sera pas éternel...

Je pensais ainsi. J'avais tort...

J'étais incapable de dire depuis quand nous marchions. Cela faisait certainement un bout de temps car le soleil avait poursuivi sa course dans le ciel et dépassé le zénith. Le cadre serait presque reposant si Elle ne respectait pas un silence religieux qui me mettait mal à l'aise. Elle faisait de grandes foulées sans porter attention à ce qui l'entourait. Du moins c'est ce que je crus. Lorsque de la forêt que nous longions, un craquement brisa l'harmonie des lieux, je me baissai instantanément. Prêt à me battre, prêt à bondir, prêt à fuir.

— Renard.

Pointant du doigt le fourré, la marcheuse s'arrêta pour me regarder. La petite touffe rousse qui dépassait derrière les racines d'un arbre me demanda un certain temps avant que je ne la repère. Jusqu'où cette femme pouvait-elle être douée ? Combat, observation, self-control, poursuite... J'étais sûr de pouvoir découvrir d'autres cordes à son arc. Mal à l'aise je me retournai pour la voir, la tête légèrement penchée, songeuse.

— Qui a-t-il ?

— Un renard, ça pourrait bien aller. Hargneux lorsqu'on l'attaque mais plutôt en retrait le reste du temps.

— Dans ce cas vous pourriez être une chouette.

Je l'avais dit sur le ton de la blague, pensant à leur façon d'incliner la tête en observant un point précis. Elle se renfrognait et me prévint qu'à partir de maintenant, je n'avais pas intérêt à me laisser distancer. Sur ce fait, ma jeune coach partit au pas de course et je me précipitai pour la rattraper. Était-elle susceptible ?

Le paysage filait doucement sous nos yeux et à aucun moment, elle ne baissa le rythme. L'effort accaparait peu à peu mon esprit et mes pensées me quittèrent lentement. Je devenais mes jambes et mes pieds qui écrasaient l'herbe. Mon souffle se régula sur mes foulées et je pus la suivre sans forcer. Je pouvais continuer suffisamment longtemps à cette vitesse pour pouvoir rejoindre le hangar avant l'épuisement. Notre course se poursuivit et je me mis à l'observer avec une attention renouvelée. Rien ne transparaît, elle était proche et pourtant elle semblait évoluer dans un autre univers. Un univers vide où rien ne l'entourerait. Plus grande que moi, elle arbore une coiffure courte et stricte à l'image de celle des militaires. Le survêtement qu'elle portait moulait légèrement son corps laissant apparaître des formes peu prononcées et une carrure peu commune pour une femme. Elle restait fine, conséquence d'un travail sur l'agilité et la vitesse mais on pouvait voir ses muscles se dessiner à chaque mouvement. L'impression de puissance dégagée par son aura m'empêchait de juger sa beauté. J'avais l'impression de faire face à quelque chose de nouveau, d'inconnu. Une mer effrayante dans laquelle, on aurait tout de même envie de se plonger.

Elle était comme une épée : tant que cette dernière tranche ses ennemies, il est impossible de l'admirer autrement que par son efficacité.

Il n'y avait que ses yeux qui paraissaient contredire le fait qu'elle était plus jeune que moi. Durant toute mon observation, je n'avais toutefois pas encore remarqué une chose. Un détail qui me frappa : J'étais extrêmement bruyant. Ma démarche n'était pas lourde et mes respirations ne s'accroissaient que légèrement mais elle se déplaçait comme si le sol était fait de tissu... ou comme le ferait un fantôme. Combien de temps d'entraînement cela avait-il dû lui demander ? Je regardai ses jambes aller et venir inlassablement, fasciné par la douceur avec laquelle elles frappaient le sol. Je tentai de calquer les mouvements des miennes sur les siennes et manquai de trébucher à plusieurs reprises lorsque le miracle se produisit. Je réussis à diminuer drastiquement le bruit de mes pas. Mes pieds décollaient moins haut et j'étais plus méthodique au moment de toucher le sol. Cela demandait un plus grand effort que ce soit physique ou mentale, cependant je retirais une certaine fierté à approcher sa perfection.

Subitement je chutai. Elle s'était portée à ma hauteur et en avait profité pour me frapper à la rotule. Ma jambe s'était immédiatement pliée et je me retrouvai sur le dos après une tentative de récupération échouée. Elle m'annonça sans faire preuve d'une quelconque malveillance :

— Tu t'améliores rapidement et comprends vite, c'est bien. Ce n'est toutefois pas une raison pour oublier qu'à tout moment ta course peut-être interrompue. Ta concentration doit se porter sur tout ce qui t'entoure sans oblitérer tes réflexions. Tu cours mais tu penses aux embuscades qui pourraient t'être tendues, tu penses à cela mais tu cherches un itinéraire plus sûr, tu le cherches mais tu estimes ton endurance restante. Tout cela se fait ensemble... Ah et tu n'as pas pris un bon rythme : tu reprends encore ton souffle en ce moment alors que cela se sera suspect pour ceux qui t'entourent et risque de révéler ta position si tu te caches. On va s'occuper de ce dernier point : Assieds-toi ici, ferme les yeux et ne bouge surtout pas

Je la regardais avec animosité mais agis comme on me l'avait demandé. Je hais cette façon qu'elle a de me prendre comme un enfant fautif. Je suis là pour apprendre et non pour subir un entraînement dont le seul but est de me montrer la faiblesse de mes capacités actuelles. Une fois en position, je patientai dix secondes. Une déflagration soudaine me surprit violemment. J'ouvris les yeux pour remarquer que mon entraîneuse avait les siens clos et que dans sa main droite se tenait un pistolet. Une explication calme suivit ce premier tir.

— Dès que je te sentirais, je tirerais vers un point proche de toi. Recommence !

Elle se moque de moi ? Est-elle folle ? La balle a atterri à moins d'un centimètre de mes jambes. Apeuré, le cœur battant à la chamade, je pris une respiration plus profonde et... sursautai au son de la seconde balle.

— Arrête de trembler et contrôle ta respiration ! Plus tu feras de bruit, moins je serais sûr de ta position et plus tu risqueras d'être blessé.

Je dois tenter. Je n'ai pas d'autre choix que d'annihiler le moindre frémissement. J'imaginai ses yeux me transperçant et me perdis dans mon souvenir de leur bleu profond. Le calme investit tout mon être. Aucune balle ne fila.

J'effectuais mes premiers pas.

Avant même qu'elle ne me touche l'épaule, j'ouvris les yeux me permettant de surprendre un air étonné. Il disparut assez vite pour sembler n'avoir été qu'un mirage. Sans que je ne voie le temps filer, la nuit était tombée. Décidément l'hiver semblait déjà bien installé. De retour à la base, elle me raccompagna à ma chambre et je me rendis alors compte que je n'étais plus aussi terrorisé ou en colère qu'au début. On ne prenait pas ce genre de personne à la légère mais je me sentais coupable de mes pensées du jour. Il y avait surtout une chose qui n'allait pas.

— Quel est ton nom ?

— Pourquoi devrais-je te le donner ?

Avant même que je ne puisse lui répondre, elle sortit de la pièce. Son ton était catégorique mais je me hâtai à la porte, insistant.

— Comment dois-je t'appeler alors ?

— Tu veux le savoir pour quelle raison ?

Et toi, quelles sont les raisons qui te poussent à me refuser cette simple information. Je savais qu'elle s'en irait si j'avais le malheur de dire cela donc je sortis l'excuse la plus basique qui me passait par la tête.

— Eh bien, c'est plus simple pour te parler lors des entraînements, te demander conseil...

— Je m'appelle Élisabeth... Mais je ne te permets pas de le prononcer pas plus toi qu'un autre. Dans ce cas, utilise ce qu'il te plaît. Ce n'est pas comme si cela avait une quelconque importance.

Elle s'en alla. Qu'étais-je censé comprendre ? Pourquoi me le délivrer au final.

— **Peut-être seriez-vous plus qu'une machine à tuer après tout.**

Ce qu'il avait dit cette nuit-là... Se pourrait-il que son identité ne se résume qu'à ça en ce lieu ? A quel âge a-t-elle commencé à tuer pour qu'elle se considère ainsi ? Je ne me suis pas posé la question une seule fois, mais je le sais : la personne que j'ai fréquentée toute la journée est un assassin.

Pas une seule fois, je ne remis en doute cette phrase volée aux frontières de la conscience. On reconnaît toujours ce que l'on connaît.

Jour 59

La journée commença par un son violent. Rauque et vibrant. Le temps que je sorte, il s'était déjà éloigné et à l'entrée planait un mince nuage de poussière qui allait en s'épaississant sur la route. Je regardai par terre pour y voir les traces de roue laissées par d'imposants engins. Peut-être trois ou quatre camions. Dos au mur, mon entraîneuse était en train de me regarder. Assez vite lassée par cette immobilité, elle retourna à l'intérieur en me faisant signe de la suivre.

— Dépêche-toi, je pars les rejoindre dans cinq heures et d'ici là je dois t'avoir montré tous les exercices que tu devras effectuer durant mon absence. Maintenant qu'ils sont tous partis, on va pouvoir utiliser les stands.

Cet endroit avait toujours abrité une trentaine d'homme depuis que leur groupe avait pris l'endroit mais mes contacts avec eux étaient inexistantes. Nous partions plus tôt et rentrions plus tard ce qui me faisait des nuits courtes et rendait impossible toute rencontre avec ces soldats.

— Il ne reste que nous deux ?

— Non, le patr... chef partira en même temps que moi.

Ainsi on avait encore des choses à me cacher... La grimace qui avait suivi son lapsus avait valeur d'aveu. J'aurais aimé profiter de cet instant d'inattention cependant je me retins. Être en mauvais terme avec elle avant son départ n'était sûrement pas une bonne idée. Quand elle me croisa, je la retins par le bras. Dur. Elle se raidit dès qu'elle sentit mes doigts toucher ses vêtements. Restée sur place, immobile, la jeune femme semblait prête à l'action. Afin de désamorcer cette bombe, je la relâchai et reculai précipitamment. Ses yeux étaient toujours tournés vers l'intérieur. Les secondes passèrent et elle se décida enfin à se tourner vers moi comme si rien n'était arrivé.

— Un associé viendra s'assurer de ton entraînement au cours de ce mois, c'est à lui que tu auras des comptes à rendre alors soit respectueux.

Sous-entendait-elle que je ne l'étais pas ? Pour une raison que je ne comprenais pas, cela me mis mal à l'aise. Son opinion comptait-il pour moi ? Mais si ce n'était pas le cas, qu'est-ce qui m'aurait poussé à y réfléchir toute la soirée hier ? Qu'est-ce qui expliquerait ma déception à ne pouvoir trouver mieux. Tant de doutes qui me donnèrent envie d'en avoir leur cœur net. Mais trop de temps était passé, je ne pouvais continuer de cette façon.

— Je sais comment t'appeler. Ne sachant rien de toi, dans toutes mes réflexions, je me contentais de penser « celle-là », « mon entraîneuse » ou plus simplement « Elle ». Je ne peux décemment pas continuer à te désigner ainsi par un simple pronom mais je m'y suis habitué ces derniers jours. Pour moi, tu seras donc El'.

Ses épaules s'abaissèrent subtilement, signe qu'elle était encore tendue et Élisabeth répondit à mes paroles par un regard perplexe. Le reste de son visage était indéchiffrable. Ni insensible, ni démonstratif. Ses traits si stricts s'étaient adoucis promptement. Cela ne pourrait être qu'une nouvelle illusion mais je voulais y croire. Sa voix n'est que murmure une seconde après.

— Tu peux utiliser le diminutif. Pas plus. Je n'ai pas envie de reprendre une autre identité.

El' me prévint que la discussion était terminée. Une fois que je finis quelques exercices avec les différentes armes à feu dont nous disposions, nous repartîmes courir comme la veille. Pas une fois elle me fit chuter ni ne tira.

CHAPITRE 8 : Asservissement

Jour 60

Il n'y avait rien à faire, je ne pouvais pas dormir. Aurait-il mieux valu que je plonge dans les bras de Morphée ou que je sois maintenant dans ce bureau lugubre ? Je ne saurais le dire.

Il y a ce genre de phrase qui ne vous choque pas sur l'immédiat mais dont vous ne pouvez plus vous débarrasser après y avoir repensé une seule fois. Élisabeth venait de finir ses explications, quelques démonstrations sur le maniement des armes et m'avait demandé d'essayer tour à tour une mitrailleuse, un fusil de précision et enfin un pistolet. Cette première prise en main a été difficile : Je n'arrivais pas à centrer mes salves et les cibles pour le sniper étaient si petites que le moindre tressaillement m'empêchait de les toucher. Toutefois quand elle me mit le pistolet en main, je compris que ce ne serait pas la même affaire. Il se logeait sans problème dans ma paume et la position me parut plus naturelle. J'avais tout simplement l'impression d'être en terrain connu. Mes tirs ne furent pas excellents mais toutes les balles atteignirent les silhouettes disposées à vingt-cinq mètres. Trois heures passèrent comme un traînée de poudre, mes tirs étaient de plus en plus précis et finalement, je sus regrouper un chargeur complet sur une zone d'une dizaine de centimètre de diamètre. El' ne me tendit pas de chargeur donc je pensai que la séance était terminée et remis l'arme dans sa mallette.

— Je l'aime bien celui-là.

Si je souriais, Élisabeth semblait mécontente. J'eus la chair de poule en l'entendant me déclarer :

— J'espère que tu sauras enlever cet air idiot de ton visage lorsque ta cible sera vivante.

Elle pointait l'un des points auxquels je voulais le moins réfléchir. Pour les aider, je devrais devenir un soldat or ils sont contre tous. Tuer. J'y serais forcément poussé un de ces jours.

— Il suffira que j'évite d'être dans une situation où enlever une vie est la dernière solution.

Une réponse bien ingénue de ma part mais après tout neutraliser peut suffire parfois.

— Tu verras que tu n'auras jamais le choix.

C'est à ça que je ne cessais de penser. Leur chef m'avait prévenu qu'ils tuaient les politiques les plus radicaux mais que leurs actions passent avant tout par du sabotage et un soutien armée à ceux qui pensent comme eux. Pourquoi ce « jamais » ?

L'obscurité s'était installée depuis un certain moment déjà mais j'étais toujours éveillé. Élisabeth allait partir dans moins d'une heure et je ne savais toujours pas ce qu'elle avait voulu me dire. Pendant que je ruminais, tous mes sens m'envoyèrent un signal d'alarme. Ils étaient à l'affût, ils cherchaient ce qui m'avait dérangé. Au plus profond des fibres de mon être, je le sentais : il y avait un détail de trop. Mettant à profit mon entraînement, je me faufilai en dehors de la pièce et avançai dans les couloirs guidés par une ligne imaginaire. Un son discret et inconstant fut perçu par mon oreille. C'en était presque un miracle que les frottements de mes vêtements n'aient pas suffi à l'oblitérer. Cette partie ne me disait rien, j'espérai ne pas être perdu.

— Qu'en est-il de votre apprenti ma petite. Vous ne nous avez pas communiqué suffisamment d'informations à mon goût. Vous devriez pourtant savoir qu'en acceptant de vous le laisser nous souhaitons un suivi précis et des résultats.

Une première voix grave. Cet homme parlait un peu trop fort, j'assumai qu'il était la source de mon dérangement.

— Je ne peux évaluer le potentiel d'un homme en 6 jours d'entraînement complet même s'il montrait des capacités encourageantes auparavant. La précipitation et la négligence pourrait causer notre perte.

Cette fois c'était Élisabeth et je fus sûr d'être le sujet de leur conversation. Je fus enfin capable de les voir. Un homme bien plus trapu l'accompagnait. Il s'indigna face à cette remontrance qu'elle lui faisait.

— Comment osez-vous...

— Voyons mon ami, calmez-vous. L'assassin a raison.

Un rire d'hyène. Une douleur dans les côtes. La tête qui tourne. La même voix ! Ce moment d'absence ne dura pas mais mon sang se figea. Au moment où le chef d'Élisabeth parla, je me sentis étrangement mal. On aurait dit que mon énergie m'était drainée. Dès que mon entraîneuse prit la parole, cette sensation s'éloigna.

— Je vous remercie.

La voix traînante refit surface sapant toute volonté en moi.

— Nous devons éviter toute malencontreuse erreur pour notre dessein. Toutefois vous avancez ne pouvoir évaluer son niveau aussi vite mais au moins pourrez-vous nous dire si nos espoirs sont fondés. Je n'ai pas sacrifié trois futurs soldats pour me voir priver d'un élément plus puissant.

— J'ai plutôt peur d'un échec. Il se voile la face... Il fait comme s'il ne s'était rien passé... Je ne sais comment l'expliquer mais pour le moment il accepte tout car cela lui demande peu mais je ne sais pas s'il pourra remplir sa première mission sans éprouver du ressentiment ou de la peur. Il pourrait très bien s'arrêter au moment d'appuyer sur la gâchette. J'ai du mal à croire qu'on puisse faire de lui un meurtrier.

Les mots étaient sortis, je n'avais plus le droit de les ignorer. J'eus envie de m'insurger. Sortir de ma cachette et hurler que je ne tuerais pas bêtement pour eux. Je réussis à me retenir à temps sans que cela ne suffise. J'avais fait un pas. El' l'entendit. El' se retourna. Il y avait une certaine tristesse dans son regard. C'était ma dernière chance de fuir. Je m'élançai le plus rapidement possible. Mes chaussures dérapèrent, manquant de m'envoyer à terre, cependant j'arrivai à me rattraper avec un bras. La mort m'attendait de trop près. Je devais aller plus vite.

Élisabeth était devant moi. Je n'avais pas eu le temps de sortir. Mes poings filèrent mais tel un serpent, elle se glissa entre eux. Une douleur vive jaillit de mon genou qu'elle venait de me briser. Alors qu'elle s'apprêtait à me porter un dernier coup, la bête au fond de moi rugit. Vivement, je plongeai sur les jambes de mon adversaire pour tirer dessus. Elle s'étala de tout son long et je passai par-dessus son corps pour bloquer sa gorge de mon bras gauche. Le poing droit sur le point de la frapper, je m'arrêtai. Terrassé par une nouvelle suite d'images. **La même position. Un homme sous moi... Le noir... Des mains couvertes de sang. Mes mains. Son sang.** Avant qu'elles ne disparaissent, ma tête heurta le sol. La brûlure qui l'habitait s'effaça en même temps que ma conscience. Je ne peux plus agir. Je vais mourir.

D'une certaine façon, j'avais raison.

Maintenant j'attends. Mes journaux étaient dans ce bureau où l'on m'a enfermé donc pour tuer le temps, je finis de les remplir. Mon cou me fait mal mais j'ai déjà connu bien pire. La porte vient de s'ouvrir. Celui qu'elle feint d'appeler chef est là. Son sourire est malveillant. Il est heureux. Comme un prédateur devant sa proie, il se délecte de ma crainte et de ma haine. Je dois le suivre. Mais avant il me pose une question de sa voix détestable.

— L'as-tu bien relu ? Cela pourrait être utile pour la suite.

Il l'a dit avec un ton si sournois... Mais je n'ai plus peur, je suis résolu à aller de l'avant. Je triompherai de ceux qui se mettent en travers de mon chemin.

(Écrit dans la hâte et peu lisible par endroit à cause de gouttelette d'eau.)

Je sais. Je me souviens. J'ai tué. Trop de fois. Il me donne les moyens. Il a raison.

Fin du journal

(Une nouvelle écriture, plus ample)

Je le vois dans la salle d'interrogatoires, en attente de l'avenir qu'on lui réserve. Il reste digne cet imbécile... Fidèle à lui-même, comme si le monde n'avait aucune prise sur sa façon d'être. En réalité quelle que soit la situation, il tente de maîtriser ses émotions et ses actes. Une façon comme une autre d'être malhonnête. Sauf qu'il y en a un qui sait très bien s'occuper de ce genre d'homme. Une personne qui m'utilise depuis si longtemps maintenant. Sans doute puis-je dire qu'il est mon patron. Il a fait rapatrier trois soldats pour garder l'apprenti mais cela lui sera inutile.

Lorsque entre dans la pièce son geôlier, le jeune homme le dévisage avec arrogance. Ne comprend-t-il pas que cela l'amuse encore plus ? Une étincelle éclate dans ses yeux lorsqu'il voit ce qu'on lui tend. Une arme. La flamme ravivée vacilla une fois la crosse dans sa main.

— Ça te plairait de me rajouter à ta liste n'est-ce pas ? Il est toujours chargé d'ailleurs. Par contre, je serais étonné que tu puisses le faire avant qu'ils ne t'aient descendu.

Maintenant, dis-moi un peu, combien de personne as-tu tué ces trois dernières semaines ?

Il ne peut lâcher du regard le corps du revolver qu'il tient dans ses mains.

— Tu pourrais au moins me répondre... Tu as le droit d'être insolent si tu veux, je ne compte pas te punir.

Je peux très bien l'imaginer en train de réfléchir à toutes les réparties qu'il pourrait utiliser mais rien ne sort d'entre ses lèvres. D'autres choses l'accaparent à cause des propos qu'enchaîne celui dont on ne voit jamais les yeux.

— Allez ne me dis pas que tu ne t'en souviens pas. Je te donne même l'arme avec laquelle tu en as tué une majorité. Trois personnes. Trois fois, tu as écourté une vie. C'est facile et rapide n'est-ce pas ? Quand on fuit, ça l'est encore plus. On a peur donc on ne prend même pas le temps pour y penser. Mais quand bien même tu l'avais ce temps comme aujourd'hui, que se passerait-il ? T'es-tu une seule fois remémoré tes actes ? Penses-tu vraiment qu'un humain puisse tuer sans aucune conséquence ?

Ses yeux vont de droite à gauche mais il s'en rend bien compte : il n'y a pas de sortie de secours pour lui. Il ne peut échapper à la culpabilité qu'on le pousse à ressentir.

— Ton dernier mort était juste sublime. Sans aucun remord, juste parce que tu le haïssais, tu l'as fait. Tu rêvais d'en faire de même pour les autres je suis sûr.

Bien entendu, ce personnage perfide a raison. Comment pourrait-il en être autrement en sachant que le pauvre avait été poussé à bout.

— En fait, c'était à l'image de la première fois où...

Le garçon s'est levé, prenant par surprise le locuteur. Son corps entièrement crispé tient la chaise. Les mitrailleuses sont pointées sur lui mais d'un mouvement de la main, mon patron les retient. Un cri guttural monte de la gorge du prisonnier et il projette le meuble contre un mur. Un détail m'échappait toutefois le sourire qu'affiche le plus vieux indique que la bataille est déjà gagnée.

— Tu vois, tu n'arrives même plus à te contrôler. Tu pensais « je ne serais pas un meurtrier » avant de t'enfuir ? N'as-tu pas compris que c'est déjà trop tard. Tu as été capable d'en devenir un sans sourciller.

Si tu commences à te poser des questions à partir de ce jour, tu deviendras fou. Ta volonté appartient déjà à la bête que tu as fait naître.

Réfléchir est le pire danger pour nous autres. Il est en train de l'apprendre. Les barrières qui le séparaient de la réalité tombent une à une tandis qu'il s'effondre.

— Ce genre d'acte vaut la mort or tu es vivant. Penses-tu que l'on gâcherait tes aptitudes ? C'est pour tuer que tu es encore debout.

Si tu as peur de ce que tu ressens sache qu'il est très facile de s'en débarrasser au fur et à mesure des vies que l'on prend. A la fin cela ne devient plus qu'un travail. En plus, il te suffit de penser que tes cibles seront ceux qui ont rendu la vie de nos concitoyens si inconfortable. Au final ce n'est pas une grosse affaire. Devient le bras armé des autres !

On vulgarise et c'est emballé. Il est en perdition alors la moindre logique devient acceptable pour lui. La ferveur avec laquelle il fixe à ce moment l'homme qui le détruit est ridicule.

— Je veux éviter le néant... Guidez-moi !

Il reste humain. Peureux, rempli de désespoir et donc manipulable à souhait. C'est à mon tour de continuer ce qu'il a fait. Il m'avait redonné l'étincelle alors je vais essayer de donner une suite à son histoire.

J'avais été faible, je ne supportais pas l'idée d'avoir pris des vies et j'étais prêt à le refaire pour ne plus avoir à ressentir de la culpabilité. D'un autre côté, les parts les plus sombres de mon cœur s'étaient réveillées à l'idée d'une vengeance.

CHAPITRE 9 : Meurtrier (Élisa)

Cela faisait déjà quarante-trois jours que j'étais en mission quand un ordre inhabituel me fut transmis : Je devais servir de soutien. On ne m'avait jamais assigné à cette tâche étant donné que je suis actuellement le meilleur assassin du groupe mais je n'avais aucune raison de discuter les ordres. Les conspirations et autres techniques pour diviser et déstabiliser étaient parfois si obscures que plus rien ne m'étonnait aujourd'hui. Cela restait tout de même troublant vu que la cible était un membre de l'Assemblée, le genre de personne qu'on essaye d'éliminer le plus proprement possible surtout lorsqu'on est une organisation secrète.

Vulton, la capitale de Parmien, reste à tous les coups l'une des villes les plus impressionnantes qu'il m'ait été donné de voir. Tout y est technologie de pointe, la quantité d'appareil électronique qui constitue cette ville est hallucinante. C'est un contraste plutôt rude quand on pense au mode de vie de la majorité des habitants de cette île mais selon la noblesse tout pouvoir mène à la révolution. Ils peuvent bien croire ce qu'ils veulent, je m'en moque. Ce n'est pas tout cet attirail qui m'a empêché de prendre la vie de nombre d'entre eux. Nous avons les bonnes relations pour obtenir de quoi détourner la totalité des systèmes de sécurité publique et aucune patrouille ne pourrait trouver un seul indice de ma mission tandis que je traversais la ville sans me cacher. Même alors que je pénétrai dans un quartier résidentiel privé, tous mes papiers étaient en règle. Cet endroit où seuls vivent les familles des dirigeants n'a rien d'un gruyère seulement tout a été préparé pour ma venue. Ce fut au dernier étage d'un des terminaux de cette banlieue que je mis la main sur mon ordre de mission et mon arme. On m'avait équipé d'un fusil de précision assez classique mais il ne faisait aucun doute que je n'allai pas tirer ce soir. Trop d'angle pour pouvoir viser confortablement en contrebas, une cible à deux-cent mètres minimum alors qu'on aurait pu me placer plus loin dans ces conditions. L'ordre, une fois décodé, me le confirma : on n'attendait de moi qu'une observation. La raison de la présence de lunettes de vision nocturne, inutile si ce n'est pour offrir une analyse plus large du futur lieu de combat.

Minuit dix. Il y avait du retard. J'eus juste le temps de penser cela que le premier mouvement attira l'attention des garde sur le côté. Deux d'entre eux se concentrèrent un point caché par les murs d'enceintes de la propriété. Deux grands fracas provoqués par une mitrailleuse retentirent au même moment et les projetèrent à terre avant qu'ils ne tirent. L'individu venait déjà de se faire repérer. La silhouette que je vis surgir courait ventre à terre vers l'entrée alors que les patrouilles se réunissaient déjà devant la porte et pointaient de leur mire l'assaillant.

L'ordre d'exécution ne fut jamais donné à cause de l'explosion survenu juste à leur pied. Ces parterres de fleurs de part et d'autres représentaient une cachette parfaite quand on a graissé la patte d'un jardinier. La charge souffla les battants au passage et visiblement une bonne partie du vestibule. Aucune subtilité et encore moins de discrétion mais à ce moment, cela portait ces fruits. Disparue dans le nuage de fumée, l'ombre de l'homme se dessinait alors qu'il ouvrit le feu dans une longue salve. C'était d'un ridicule... ce gâchis de munition et le nombre de blessés qu'il laissait dans son dos.

Le désordre qui régnait dans ce manoir indiquait clairement le massacre suivant son entrée. Les fenêtres me laissaient voir l'intensité des coups de feu pourtant une à une, les vitres ne filtrèrent plus un seul éclair. Un homme seul n'aurait jamais suffi pour faire tomber toute la sécurité. Encore une fois, il existait toujours quelques personnes prêtes à trahir leur camarade si on menaçait leur famille. Le meilleur moyen de mettre à mal tout ordre chez des soldats chevronnés réside dans la confiance qu'ils se portent mutuellement.

Un groupe sortit silencieusement du rez-de-chaussée et plaça en son centre le maître de l'économie dans ce pays : Manuel Tacht. Le nombre de soldat dans la propriété prit enfin un sens sauf que mon absence sur place rendit la situation plus étrange. Nous nous frottions à l'un des plus puissants et on en avait lancé contre lui un meurtrier violent. Devrais-je tirer ? Dix soldats l'entouraient lorsqu'une fenêtre fut fracassée au premier étage suivi du retour du chaos. Le bruit de l'arme avait changé et il ne fallut que cinq tirs pour que la moitié de l'escorte soit foudroyée sur place. Ceux qui restaient dirigèrent leurs armes vers sa position et arrosèrent les restes du panneau de verre. Pourtant ce ne fut pas les balles mais un corps qui finit de le détruire. Mon souffle devient difficile à la vue du visage déchaîné de celui que j'avais partiellement éduqué à cet art. Une telle inconscience me parut inimaginable de sa part. Il devrait faire preuve de plus de retenu, il aurait dû agir méthodiquement.

Pourquoi foncer quand on peut tendre des pièges pour éviter des effusions de sang ? Surtout quand ledit tueur a tenté de fuir son devoir.

Elle allait en voir bien plus.

Il se réceptionna d'une roulade et, encore à terre, il décocha trois salves en direction des appuis de l'adversaire. Cette fois, il y avait une vraie tactique de sa part : Ces hommes étaient suffisamment entraînés pour faire face au tir qu'on leur oppose sans broncher. Se relever à la réception lui aurait valu une mort immédiate. En visant les jambes, il leur fit craindre la chute et donc l'échec de leur mission. D'où leur déconcentration, un instant plus que suffisant pour qu'il se relève et reprenne la main. Il dégaina un lourd pistolet, l'un des plus gros que comptait notre armurerie et abattit deux de ses ennemies. Avec une autre arme, il aurait sûrement pu finir toute l'escorte mais le recul important ne lui permit pas de le faire avant que la seconde partie ne réagisse. Les trois restants avaient beau être dans la pire position, derrière celui qu'ils doivent escorter, leur professionnalisme prit le dessus... sans succès : utilisant leur objectif comme une protection, il se mit à une distance déraisonnable du plus proche. Leurs corps se touchèrent. L'un des deux s'affaissa sur l'autre sans vraiment perdre pied. Le pistolet était par terre et un court sabre maintenait en place le corps du garde.

« A-t-il sorti cette lame pour m'impressionner ? »

Cette pensée me prit au dépourvu. Il faisait de l'esbroufe mais il n'y avait aucun moyen qu'il sache que je l'observais.

Sa vélocité est effarante. Anticipant leurs actions, il interposa le cadavre entre eux tandis qu'ils vidaient leur chargeur sans qu'une seule balle ne l'atteigne. Ils firent l'erreur de s'acharner. Le flux de balle se tarit et l'occasion qu'attendait le garçon se présenta à lui. Le soldat à droite eu la jugulaire tailladée puis il fit face au dernier. Un plus petit calibre était dans les mains de celui-ci lorsqu'il tira presque à bout portant. L'épaule, à défaut du cœur, fut touchée ce qui fit pivoter brutalement le garçon. Pourtant, du bras gauche, il se retint au bras armé du survivant, le tira vers lui et retourna la lame d'un mouvement de poignet. Pointée vers le torse, elle s'y enfonça bien assez vite. Il n'est pas fluide ni surpuissant mais ses gestes vont à l'essentiel à partir du moment où les combats sont rapprochés.

— Dois-je encore faire face à un fou ? Tu n'as la moindre idée de ce que tu fais imbécile ! Tu finiras comme ceux que tu viens de descendre. Les hommes tels que toi ne savent rien faire d'autre sinon creuser leur propre tombe.

Ce court discours fut écouté avec une attention religieuse avant que des tremblements n'apparaissent. Partant de son ventre et remontant tout le long de sa nuque, le rire que j'entendis n'avait rien de naturel. J'arrivai à discerner son sourire narquois depuis mon perchoir avant que l'ultime cri du noble ne déchire la nuit. Plus que jamais, il lui ressemblait et ma seul lueur d'espoir fut son regard incertain jeté sur le membre de l'Assemblée. Jamais il ne devait devenir comme cet homme ou je ne pourrais le supporter. La peur irréprouvable que fait monter cette idée en moi est nouvelle.

— Arrête donc d'être si fier quand tu as échoué, merde.

Le haut-parleur rapporta ces mots comme il l'avait fait pour ceux de Tacht. Quelqu'un voulait me monter qu'il avait parfaitement réussi.

Tu le savais et pourtant tu as essayé... Jamais je ne pourrais te rendre ceci.

Suite à cet événement, j'ai commencé à visionner divers enregistrements pris au cours du moins dernier. Ce n'était pas dans ma nature de chercher ainsi et pourtant j'avais besoin de réponses. La première vidéo m'avait montré la façon dont on l'avait retourné mais c'était trop peu pour qu'il devienne cette bête que j'avais perçu la veille. Malgré son absence de volonté, il était résistant quand bien même il feignait la docilité le temps que je l'avais côtoyé. Il y avait aussi la question de ses capacités physiques. Il les avait élevés à un tout autre niveau... à moins qu'il nous les cachait. Ce fut en tombant sur ses journaux jetés négligemment dans une poubelle que je

compris à quel point il avait été conscient et attentif alors qu'il aurait dû être complètement déboussolé lorsque je l'entraînais. Sa soumission actuelle me parut encore plus suspecte.

Je pus mettre la main sur les bandes vidéo qui m'intéressaient. La première ne montrait aucun signe de vie dans notre base contrairement aux suivantes. A son retour, il était affublé de multiples bandages, il s'aidait d'une béquille et de notre chargé de mission qui le soutenait. Je pus mettre la main sur le rapport de l'ancien soldat qui dénonçait un comportement suicidaire suite à une subite perte de calme ce qui avait causé l'abandon de leur objectif. Sa période de convalescence fut suivie d'une simulation de fusillade sur hologramme. Les logiciels l'évaluèrent à C-. Tout un tas de capteur nous permette d'enregistrer la précision, le rythme cardiaque mais aussi son temps d'exposition. Le niveau C- correspond à une probabilité de survie de 35% face à 10 intelligences artificielles. Si elles sont plus rapides et non soumises à l'effrayamment, elles restent une bonne référence pour estimer les capacités dans les affrontements classiques. Malgré ce niveau satisfaisant, on l'obligea à recommencer. Les grilles de calcul du système montraient toujours une perte de prudence quand il restait peu d'ennemi.

Les journées passées sur le simulateur à éliminer ces amas de lumière le rendirent plus précis encore et toujours plus vif mais il lui manquait cet instinct de conservation que des batailles virtuelles n'avaient aucune chance de lui donner. Jamais il ne put atteindre B+, ce que l'on attendait d'un assassin comme moi. On l'envoya tout de même sur le terrain mais les critiques à son encontre demeuraient nombreuses : Tête brûlée prévisible ou cause de mort de ces camarades. Ceux qui l'assistaient avaient des mots bien plus crus lors des réunions. Il ressortait toujours que le moyen le plus efficace restait de l'envoyer au contact où il délivrait son plein potentiel... et évitait de perdre des soldats qui passeraient trop près de sa ligne de mire.

Une semaine avant le meurtre que j'avais eu l'occasion de regarder, une scène sortit du lot. Le récent tueur entra dans sa chambre et en claqua la porte avant de s'affaïsser sur une chaise. Son geste fut gêné par un fourreau d'une quarantaine de centimètres. Je pus voir ses yeux s'écarter en même temps que son corps se figeait. L'instant d'après, il tentait de se débarrasser de ce fardeau en tirant la garde ce qui bien entendu lui permit uniquement de dégainer. La lame fut plantée dans le matelas avec une puissance rare et une auréole rouge devint visible sur le drap. Des hauts de cœur agitèrent mon apprenti mais le liquide qui le brûlait ne sortit pas suite à l'intrusion d'un autre protagoniste. Le chef de l'organisation ne feignait même plus d'être un soldat comme les autres en revêtant cette fois un ensemble costume-cravate.

— C'est plaisant de vous voir indemne pour une fois. Tous vos camarades sont revenus aussi. Il suffisait de vous impliquer un peu plus pour vous faire comprendre ce que veut vraiment dire tuer et être en face de la mort.

Il se dirigea vers le court sabre et le retira du de sa prison textile avec une douceur infini.

— Cela vous convient vraiment mieux mais il faudra l'entretenir. Une épée est dure mais flexible, pour tuer il faut la tenir aiguiser car si on n'y prend pas garde, elle se brisera au premier coup.

Un document dans un autre format se mêlait au reste de la base de données. L'ouvrant, je pus constater qu'il s'agissait d'une vidéo prise avec un mobile. L'image se stabilisa sur le sujet de mes recherches. Il se tenait debout devant un corps dans lequel la lame était toujours fichée. Ses épaules s'agitèrent et il se tint le ventre... au moment d'éclater en sanglot. Un sanglot dépourvu de la satisfaction et du dédain que j'avais pu observer.

J'allais jusqu'au bout de mes actes et tout devenait plus proche de moi. Si je ne les tuai pas, je mourrai.

CHAPITRE 10 : Retour

— Je te dérange on dirait.

Je ne l'avais pas entendu arriver, absorbée par ces images ignobles. Je ne suis pas une amatrice pour ce qui est de ressentir mon environnement or l'erreur que j'avais fait était grotesque. A quel point peux-tu avoir de l'importance alors que je n'avais personne depuis le début de ma tâche. Il y avait ce sourire... aucune sympathie, juste l'assurance de celui qui pourrait se sortir de toutes situations. Afin de regarder ce que je visionnais, il s'appuya nonchalamment sur le dossier de ma chaise et son visage se troubla. Son double numérique nous dévisageait à travers l'écran après quoi l'appareil de capture fut jeté à terre.

— Ce que tu as vu te convient ? Mon niveau est-il satisfaisant ?

Il se reprit plus vite que ce que je m'attendais cependant la vision de cette scène lui avait fait perdre une partie de sa superbe.

— Ce n'est pas si mal, j'ai la certitude que tu pourrais m'occuper un certain moment.

Son rire se déclencha progressivement, ma répartie l'amusait et ce fut sur un ton de moquerie qu'il me remercia. J'aurais pu mal le prendre mais il y avait cette chaleur qui me poussa à attaquer. Un tison qui remuait dans mon estomac et brisait ma retenue. Cette dérision ne pouvait enlever ce que j'avais vu. Une personnalité exécrationnelle qui me remplissait de haine mais qui était installé depuis bien peu de temps.

— Vous vous remettez promptement on dirait. Vous voir perpétuez la mort est-il si anodin ?

C'était comme si une sombre aura l'avait enveloppé tout à coup. Ces yeux devinrent deux billes et ses dents s'étaient resserrées. Son souffle devint court à mesure que ses muscles se sculptaient dans un élan de violence. J'attendais le moindre de ses mouvements, l'analysant du coin de l'œil et perdais ma confiance dans cette tension. L'échec ne serait pas permis si la maîtrise de l'atmosphère qui régnait dans la pièce venait à m'échapper. Sa main débuta une rapide descente alors que tes tendons dessinaient une position bien précise. Trois doigts qui se referment et l'un d'eux qui se tend. Avec empressement, j'attrapai le pistolet posé sur le bureau et le levai vers lui d'une torsion de mon bras. Je compris toute mon erreur dans cette posture inconfortable. Une étincelle éclata dans tes yeux au moment où ta main passa entre tes cheveux clairs. Tu l'avais fait exprès. Tu sentais ma crainte.

— Laisse-moi juste te demander quelque chose : Qui de nous deux a le plus tué à ton avis ? Moi à qui tu devais apprendre cet art ou toi qui pointe une arme sur moi avant même que je n'ai un geste offensif ? Cela fait à peine trois semaines qu'on me demande de prendre des vies alors que tu...

— Sept ans. Cela fait sept ans que je suis une meurtrière.

Ces mots te déstabilisèrent mais je m'en moquai. Je préfèrai t'interrompre tout de suite. Il n'y avait pas un seul effort de ton côté pour chercher plus loin que mes mots. Tu m'avais provoquée volontairement. Sous le coup de mes paroles qui t'affaiblissaient de plus en plus, tu refusais de comprendre.

— Continue donc à te montrer plus bête que jamais. A esquiver ce que tu as fait et ce que tu es ou même ce que tu sais. Moi cela m'est égal car je sais que tout peut être abandonné mais toi tu le fais déjà pour trop de chose alors je ne t'en crois plus capable.

L'expression dubitative de ton visage me suffit. Je n'en avais plus rien à faire de garder le contrôle. Si je devais continuer alors les conséquences ne m'importaient plus. Il était temps de lâcher prise. Ton regard s'était concentré sur le mien et tu agrippas mon bras armé. « Cela tombe plutôt bien, je ne compte pas aller aussi vite. »

Mon poing percuta ton menton avec toute la puissance dont je disposai. Le pistolet me fut arraché mais ce n'était pas grave, il ne servirait pas. Le temps que tu secoues la tête, j'étais déjà rentré dans mon rythme. Le ballet destructeur de mes enchaînements ne te permettait aucune réplique. Aucune partie de ton corps ne fut épargnée par mes coups libérés de toute contrainte. A cet instant, je pouvais t'abîmer. Personne n'entravait ma progression et je souhaitai te la faire ressentir : cette même douleur. Tu manquas de perdre pied à plusieurs reprises mais je ne te permettais aucun répit. Droite. Gauche. Jambe. Je répétais mes attaques indéfiniment, variant ma position ou l'angle de mes coups.

Tes mains s'étendirent. C'était mon signal. A partir de ce moment, tout pouvait basculer alors que tu commençais à amortir certains de mes mouvements. Les parades se formèrent, tes paumes repoussaient mes bras d'un simple glissement. La contre-attaque arriva peu après lorsque je lançai mon pied de façon trop prévisible. Un bras s'appuya sur ma jambe encaissant le choc alors que tu te laissais traîner vers mon dernier appui. Ta main libre se retint à mon col au moment où nos chaussures se rencontrèrent brutalement. D'une vrille, je me retrouvais sous toi comme je l'avais prévu. Toutefois, il y avait un élément en trop : une masse sur ma poitrine. Celle qui n'allait pas me servir... mais dont tu étais parfaitement capable de te l'approprier. Je ne pus fermer les yeux qui louchaient sur le haut du canon.

— **Il est plus fort.**

« Tant pis »

La balle ne partit pas. Ton doigt s'était paralysé sur la queue de détente que tu relâchas petit à petit. Tes yeux exorbités ne clignaient plus. Il était temps pour toi de faire face. Je m'arc-boutais et attrapai ta tête de ma main libre pour lui faire heurter le sol doucement. Le contact du béton froid ne sembla pas t'apaiser. Ce fut même le contraire au vu du râle qui s'échappa de ta bouche. Une fois, deux fois, trois fois. Dans cette position inconfortable, j'avais croisé les bras dans ton dos. Ni cette étreinte ni la douleur causée par tes coups de tête sur le sol ne parut pas t'apporter une once d'apaisement.

Je me rendais enfin compte de mes erreurs.

— J'aurais vraiment pu commettre l'irréparable. Tu es inconsciente de te battre exactement comme le dernier jour.

Enfin, tu l'avais accepté.

— Tu es si têtu... Je ne voyais pas d'autre solution.

— Tu travailles pour qui au final ?

— Pour l'état.

— Moi aussi donc...

La vérité était simple et tu aurais pu t'en rendre compte bien avant. Pourtant j'étais enfin soulagée. Je n'avais jamais voulu te détester mais tu ne m'en avais pas vraiment laissé le choix en te soumettant de cette manière. Cela n'avait pas atteint ce que j'avais pu ressentir pour lui mais ta transformation m'avait dégouté. Pour la première fois depuis bien des années, j'avais eu envie de prendre une vie.

— **Il te dépassera toujours.**

— Ça rimait à quoi ces journées passées à me faire tabasser ?

— C'est ainsi que l'on fonctionne, les criminels voués à la mort sont enfermés comme toi et brisés. Ceux qui sont capables de survivre et de rendre au moins un coup sont gardés et servent de soldats à Midnight.

Ce rite d'initiation existait déjà lors de mon entrée en fonction, ma première mission fut de participer à ces séances de tortures psychologiques sans les lunettes de vision nocturne des autres bourreaux. Il m'avait fallu plusieurs mois pour me synchroniser avec eux et une grande partie de notre personnel militaire était passée sous mes mains. En échange de leurs services, les prisonniers qui avaient gardé la volonté de se battre pouvaient continuer à vivre.

— Midnight hein... « A Minuit, le jugement sera rendu à ceux qui se croient plus fort ». J'ai tué des opposants au régime... mais pourquoi une organisation aussi obscure s'est intéressée à moi ?

Maintenant que tu le voulais bien, tout allait plus vite. Il y avait eu un nombre important d'indices qui aurait dû te pousser à te poser des questions plus tôt. Je ne pus m'empêcher de soupirer quand tu posas la plus importante.

— Je n'en sais rien.

C'est aussi la seule dont je n'avais pas la réponse. Ton air désabusé fit naître une pointe de culpabilité en moi à cause de ma sécheresse.

— Je suis désolé, on m'a juste dit un jour de capturer un jeune homme qui allait fuir Brotha et de tuer tous témoins. Quand j'ai demandé s'il s'agissait encore d'un autre malfrat, mon patron m'a uniquement répondu « Ce gamin est spécial, je l'ai laissé mûrir et aujourd'hui je vais décrocher ce fruit. »

Des larmes apparurent au coin de tes yeux et tu te laissas tomber. Tes pleurs prenaient de l'ampleur. Je t'avais libéré ainsi que tu l'avais fait pour moi mais à quel prix. La vérité devait-elle être dite si c'était pour te mettre dans un tel état ? Un murmure suppliant réussit à franchir la barrière de tes spasmes.

— Que penses-tu de nos actes passés ?

— Ils n'ont aucune incidence sur notre vie si on le choisit. Après tout, le monde ne fait que bouger.

Tu te calmais mais tout ce qu'il restait était ton corps vide. Un visage inexpressif qui chute, que je rattrape et plaque dans mon cou.

C'en était trop pour moi, je me laissais sombrer dans l'inconscient.

Apparemment personne ne s'attendait à ce genre de tournure car nul garde ne surveillait les véhicules. Bien sûr ils pourraient voir que nous nous sommes enfuis, mais pour autant nous aurions déjà parcouru une grande distance. Je pris un tout-terrain : utiliser les chemins balisés serait une erreur monumentale. Toutefois je ne savais où partir. Comme il fallait bien prendre une décision, je me dirigeai vers la frontière entre les villes modernes et celles du peuple. Il existe différentes failles aménagées dans la barrière sauf que toutes sont surveillées. Je craignais qu'il ne faille passer en force. Je me retournai mais mon apprenti s'était endormi. Je n'avais pas d'inquiétude à avoir, les munitions et les armes étaient nombreuses. J'aurais très bien pu ne pas avoir besoin de toi. Je préférerais en fait. Mentalement tu restais faible et si je devais te perdre ce serait notre fin.... J'avais besoin de toi pour continuer à trahir ma façon de vivre. Un est la continuité, deux est une promesse d'avenir.

Nous nous approchions des zones à risques donc j'arrêtai le véhicule pour m'équiper. Les réserves étaient larges et je sélectionnai un armement conséquent : cinq grenades, un fusil, deux pistolets mitrailleurs et une ceinture de munition pour ces différents calibres. Le terrain est toujours dégagé au niveau des points de passages ainsi j'aurais fort à faire pour éliminer tous les gardes. Une fois le tout chargé et vérifié, je refermai le coffre et m'apprêtai à remonter dans le véhicule. Le siège passager était vide. A côté de sa portière tu te tenais, prostré, une lame pointée vers ta gorge.

« Tu n'as pas le droit... Enfoiré quand as-tu agi ! »

— **Ce garçon ne se soumet à aucune limite, lui.**

C'était l'acier qui lui avait servi à prendre de nombreuse vie et je ne l'avais pas apporté tandis que tu n'étais pas en état pour récupérer cet objet. L'image du cinquantenaire dans son costume s'imposa à moi. Je lui avais volé son jouet alors il allait tout faire pour le reprendre. Je n'aurais pas pensé qu'il l'aurait fait ainsi mais c'est la seule solution. Traversant la voiture, j'ouvris la portière la plus proche de toi et me projetai sur ton corps. La lame perfide s'échappa de tes mains et alors que tu semblais toujours dans ton sommeil, tu me repoussas d'une bourrade. Les yeux encore fermés, tu atteignis l'arme blanche et l'appuyas à nouveau sur ta carotide. Dans un cri désespéré, je tentais ma dernière chance.

— Ouvre les yeux ! Regardes-moi au moins une dernière fois !

Tu le fis et quand tu croisas mon regard, tu fus vaincu. Je ne savais pas si c'était dû à mon habilité à jouer ou à mes véritables sentiments mais ma tristesse apparente t'arracha cette volonté de mourir. Bien que je pu lancer la lame au loin, je ne remis pas la sécurité d'un des pistolets mitrailleurs à mon flanc. Si jamais tu retentais quelque chose, je serais prête. Je préférais te blesser plutôt que de te voir abandonner aussi facilement.

— Je savais que te regarder causerais ma perte... Je n'ai pas réellement envie de mourir tant que tu es près de moi. Je suis désolé, mon cœur avait beau me crier ceci, revoir cette chose m'a tout rappelé. Les souvenirs qui revenaient à la charge étaient trop violents. Heureusement que tes yeux sont capables de miracle sur moi.

Qui n'a jamais tué ne peut comprendre l'impact subi par la première vie prise. Notre esprit est arraché et offre peu de solution face à une telle action. Il est impossible d'imaginer les dégâts que cause l'adoption d'un style de vie consacré au meurtre.

Pourtant son sourire éclata, plus vrai que tous les autres que j'avais vus. Ces paroles et son visage me mirent mal à l'aise, je devais changer de sujet.

— Même ici, on ne peut fuir son influence on dirait...

Ma rage explosa à ce constat. Le fait de penser à son acte me retourna. Des bras m'entourèrent et tu vins poser ton front contre le mien. Nous restâmes un certain temps comme ça, l'un soutenant l'autre. Je n'arrivais pas à l'écarter. Je n'en avais pas la volonté. J'avais peur en réalité. Peur d'être reprise. Peur de ne pas savoir vivre. Ce moment de tendresse prit fin avec tes paroles remplies d'une assurance nouvelle.

— Au contraire, il a perdu son influence. Si je meurs quel serait son intérêt ? Il croit que comme toi je pourrai voir que le passé n'a pas tant de valeur et serai capable de me libérer.

J'éclatais dans un petit rire étranglé tout en rétablissant la vérité

— Ça serait bien si on pouvait s'en débarrasser aussi facilement n'est-ce pas ? On ne peut oublier nos souvenirs, une époque même révolue reste ancrée en nous, c'est ce qui nous définit. C'est ce qui nous perd.

« D'autant plus lorsque l'on vient de te rappeler un cauchemar... »

Tu réfléchis longuement et quand je perdis espoir dans une réponse, tu énonças un avis qui allait me marquer malgré sa relative stupidité.

— Qui parle d'oublier ? Ce n'est pas le but de ton précepte. Il s'agirait plutôt du contraire : se rappeler pour ne pas sombrer dans une recherche trop profonde. Savoir ce que l'on a vécu et l'utiliser pour assurer nos pas sur le chemin de la vie. De plus comment peux-tu parler d'une époque révolue alors que nous nous dirigeons vers le futur ? Si tu le souhaites, je t'aiderais à vivre tes rêves.

La foi naquit en moi, tu avais certainement raison. J'avais trouvé un allié mais il me restait une chose à faire avant de croire en lui entièrement.

— Avant cela, n'aimerais-tu pas savoir pourquoi on t'a pris ta vie ?

A mon tour de te faire parler, je ne pourrais oublier ce regard amer que tu eus quand je te le demandais.

— Si tu continues à douter de toi, tu seras incapable d'accomplir le moindre de mes souhaits alors nous allons chercher ensemble les causes de cette situation.

Tu acquiesças, comprenant que je savais que cela te troublait.

— Cela ne te dérange vraiment pas Élisabeth ?

« Ce n'est pas tant une histoire de déranger... »

Mon nom. L'entendre après tant de temps me prit de court. Je ne m'attendais pas à ce qu'un seul mot me procure une telle chaleur. A la fois douce et sèche.

— Tout à mal commencé entre nous alors je pense que je peux au moins te le permettre maintenant. D'ailleurs on ferait bien de tout reprendre correctement : Je suis Élisabeth, enchanté de faire ta connaissance.

Ce petit jeu pourrait peut-être le rendre moins suspicieux.

— Ah Hum je suis SI... ah non. Ce nom ne veut plus rien dire.

Tes yeux dérivent au loin et ta mâchoire se resserra avant que tu ne finisses.

— Jake, cela te convient comme nom ?

As-tu assez confiance en moi pour cela ? Si je t'offre un prénom, en voudras-tu ?

— Oui Élisabeth, c'est parfait. Enchanté de faire ta connaissance, je suis Jake. Merci de m'offrir un lendemain.

« Pourquoi ce nom ? »

— **Jake sera toujours le plus fort de vous deux.**

Dans la précipitation, il était sorti tout seul. Pour une raison inconnue, je ne le regrettais pas malgré tout ce qu'il réveillait. Enfin, je pouvais briser le maléfice de mes souvenirs.

PERIODE III : Nouvelles perspectives

A présent vous savez presque tout de ce qui m'est arrivé. Vous pouvez ainsi voir ce qui m'a motivé mais aussi retenu. Toutefois il me reste encore quelques événements à vous conter et je vais donc reprendre la plume pour en finir avec le passé. Comme vous l'avez lu, j'ai adopté grâce à Élisabeth une vision assez spécifique de ma vie. Je tiens à mon passé mais juste à titre d'information, non comme une base de ma vie.



CHAPITRE 11 : Voyage

Se déplacer ainsi était tout simplement magnifique. La vitesse effarante à laquelle Élisabeth et moi traversions les zones les plus désertes de cette île m'impressionnait. Les premières minutes après notre discussion et ma reprise de conscience, j'étais tétanisé face aux risques que prenait ma pilote : le tout-terrain tressautait de tout côté au gré des bosses et des crevasses. Ce ne fut qu'après avoir constaté qu'elle maîtrisait avec flegme le moindre cahot que je pus me calmer.

« Quel traitement tu me fais subir alors que je viens tout juste de me remettre sur pieds... »

Au moins ce fut efficace, je n'avais pas la possibilité de m'inquiéter pour ce qui allait bientôt arriver et était même capable d'oublier certaines questions trop insistantes. Ce répit ne dura pas. Moins de vingt minutes plus tard, un long et haut grillage apparut dans notre champ de vision. Aucun membre du peuple n'avait jamais pu s'approcher de cette frontière de métal et de ciment. Si une personne n'ayant pas accès à la technologie de l'Elite s'en était approchée, elle aurait pu comprendre qu'on leur cachait beaucoup. En effet, la base cimentée de plus de 2 mètres de haut et les imposants poteaux métalliques qui maintenaient le grillage demandaient des techniques industrielles hors de leur portée, surtout pour de telle distance. On put l'atteindre sans encombre et cela me rendit encore plus sceptique sur la situation de ce pays. Rien n'empêchait de découvrir une partie de la vérité donc il devait y avoir d'autres raisons.

Elle, sortie de notre véhicule, s'empara d'une clé à pipe dans la caisse à outil et s'approcha du grand mur. Elle fit décrire une parabole à l'outil pour lui faire toucher la grille. A l'instant du contact, un arc de lumière se forma, accompagné d'un claquement sec. Le bruit fut trop soudain pour que je ne puisse arrêter d'anciens réflexes. La moue de dépit d'Élisabeth face à cette réaction me convainquit de rengainer. Je n'avais même pas pris le temps de réfléchir quand ma main s'était abattue sur mon pistolet. Elle souffla doucement et commenta le précédent événement.

— Cette portion ne devrait pas être alimentée... On nous a découvert assez vite.

Une sueur froide coula le long de mon dos à cette annonce. C'était trop tôt.

— Comment cela découvert ?

— L'électricité n'est laissée que sur les secteurs les plus stratégiques. Le courant perdu et la maintenance seraient trop contraignants si tout était branché en permanence. Le peuple ne peut détruire la base et cela m'étonnerait qu'il y existe un type assez fou pour escalader ça avec tous ces barbelés.

— Autrement dit si les défenses sont rétablies, c'est que quelqu'un de haut placé craint une tentative de passage. Notre passage donc...

Son silence confirma mes pensées. Elle ouvrit le coffre et en retira les armes préparées avant ma tentative de suicide.

— Te sens-tu capable de tuer à nouveau ?

La question surgit sans surprise mais elle me frappa douloureusement.

« Je ne sais pas. »

J'aurais préféré lui dire cela sauf que cela aurait été un mensonge. Je m'en savais encore capable. A partir du moment où j'avais choisi de continuer, j'avais aussi accepté cette éventualité.

— Que l'on soit bien clair, ce monde ne peut nous pardonner pour ces actes.

Pas seul mot ne sortit dans l'immédiat. Nous regardions tous deux vers cette frontière sachant parfaitement que nos souvenirs ne resteraient pas de ce côté. Elle fut la première à se retourner et finalement elle haussa les épaules.

— De toute façon, il y en aurait bien trop auprès qui s'excuser.

Je pus ouvrir le feu avec une facilité déconcertante. Élixa nous avait dirigés près d'une des ouvertures non officielles, le genre d'endroit que des gens comme nous empruntaient pour différentes affaires compromettantes. Il y avait déjà une dizaine d'hommes prêts à en découdre mais tous y restèrent. Notre premier assaut n'en avait laissé que deux debout et les éliminer ne fut l'histoire que de trente secondes. La pression de mon doigt sur la queue de détente ne m'avait demandé aucun effort particulier comme si c'était une habitude ancrée au plus profond de moi. J'eus beau chercher, mon incapacité à me souvenir quand j'avais réussi à me détacher autant resta. Maintenant sur les terres du peuple, nous roulions vers Brolta afin de visiter les planques de Midnight dans la ville. Élixa m'offrait l'occasion de découvrir comment tout cela avait commencé, alors j'allais la saisir. Retourner vers mon ancienne vie...

Les plus hauts bâtiments de Brolta se dessinaient au loin tandis que nous nous arrêtàmes à l'orée d'une forêt. Ça aurait pu être n'importe laquelle pourtant elle avait réveillé une certaine appréhension en moi. Ici, El' m'avait poursuivi quand je tentais de me réfugier. Se rendre à la cité nous avait ramenés irrémédiablement vers cet endroit maudit. Je ne savais pas si c'était intentionnel mais mon cœur se serra. **Fermer les paupières pour calmer un souffle brûlant et haletant. Des jambes qui ne peuvent plus me porter.** Je n'avais fait que cligner des yeux mais ces douleurs passées m'étaient revenues insidieusement. Nous abandonnâmes le 4x4 au plus profond de la lisière des bois avant de commencer à marcher. La ville était assez proche, cette nuit-là j'avais été incapable de raisonner et avait dû faire détours dans un instant d'inattention. Une plaine verdoyante nous ouvrait ses bras. Les lieux me repoussaient pourtant je continuais à mettre un pied devant l'autre. Ces mêmes pieds restèrent sur place à l'endroit où mon monde s'était effondré. Celui où le premier homme en qui j'avais eu confiance avait succombé. Élixa comprit qu'il fallait me laisser seul et s'éloigna. **Le son des balles et un sourire.** Quel était son vrai but derrière cette fuite ? Pourquoi l'avais-je suivi ?

La réalité me rattrapa lorsque je contemplais l'espace autour de moi pour tomber sur une vision enchantée : Élixa est là, assise dans l'herbe, les genoux serrés contre sa poitrine avec un regard perdu dans l'infinité verte qui se déroulait devant nous. Cet instant magique m'appartenait, jamais je n'avais eu accès à cette beauté auparavant. Imaginez cet instant où un homme pourra toucher une étoile, aussi intense la brûlure sera, il le fera. J'aurais aimé le faire. Je fus le premier choqué tandis que tout ceci disparut.

— Étais-tu placée sur cette colline ? Vu la cadence de tir, tu avais un guetteur qui te secondait pour neutraliser mes poursuivants n'est-ce pas ?

Une curiosité malade m'avait poussé à lui demander cela. J'obtins comme réponse un sec acquiescement de sa part. Les paroles qui avaient anéanti cette scène n'auraient pu être qu'une simple réminiscence du passé mais elle en doutait tout autant que moi. Une partie de moi appartenait encore au tueur que l'on m'avait fait devenir. L'erreur avait été commise et je ne pouvais plus la rattraper.

Ce fut dans un silence de mort que notre trajet se termina et que nous faisons nos derniers pas vers la ville. Sans aucun souci posé par les gardes à l'entrée, nous pénétrâmes dans la cacophonie qui avait bercée mon enfance. Chacun des détails dont je pouvais me souvenir se trouvait ici mais d'autres vinrent me frapper avec force. Plus que jamais, je remarquais la maigreur des mendiants et le regard rempli de crainte que les domestiques posaient sur leur maître. C'était une vision complètement en contradiction par rapport à celle que je portais sur cet endroit. Auparavant, je voyais cette ville comme avancée, prospère. Un endroit où régnait une concentration d'hommes heureux. Aujourd'hui, j'y portais un regard nouveau, mûri par mes expériences. La ville était

magnifique et beaucoup moins froide que la capitale. On ne pouvait en douter mais famine, pauvreté et autres inégalités y avaient aussi leur place.

— Où devons-nous aller en premier ? C'est ici que tu as vécu, tu veux sûrement faire quelque chose avant que l'on commence à causer des problèmes.

Toute personne ne la connaissant pas ne pourrait pas remarquer que le flot de ses mots est haché et encore moins la raideur de sa démarche ou son attention qui, subtilement, passait d'un point à un autre. Tout cela, El' le dissimulait de son mieux. Je ne l'avais compris que grâce à une longue observation alors que l'on marchait côte à côte. Craignait-elle que nous soyons démasqués ou cela venait-il de tout à l'heure ? Je l'ignorais mais je me devais d'agir avant qu'elle ne relâche son contrôle et devienne trop suspecte. Me rapprochant d'elle, je passais un bras derrière son dos et la serrai délicatement contre moi. Ce simple geste de camaraderie fit monter en moi une chaleur inattendue. Un léger tremblement en était né de mais la jeune femme le contint et tourna sa tête vers moi. Je rêvais de croiser son regard mais je me retins. Une pulsion du plus profond de mon corps me poussait à l'étreindre mais quand mon bras inoccupé se leva, il montra uniquement la direction du quartier des enseignants. Ma chambre ne pouvait rien renfermer d'intéressant alors que lui... il avait dû en savoir plus. Il était le seul qui avait pu avoir plus de connaissance sur mon passé. Mes pensées furent interrompues par cette question susurrée à mon oreille.

— Si tu le pouvais, reprendrais-tu ton ancienne vie ? En commencerais-tu une nouvelle ?

Je n'avais plus apprécié être dans ce lieu depuis bien longtemps donc cela aurait dû être simple de dire la vérité sauf qu'un détail voulait la compléter. Un détail qui ouvrait de nouvelle perspective.

— Peu m'importe tant que je reste avec toi.

J'avais pu le dire. Enfin elle regarda en avant et ses doutes laissèrent place à une détermination nouvelle. J'avais mis tout ce que j'avais dans ces paroles. Ma première promesse. Une promesse qui m'apporta de nouvelles questions.

« Pourquoi l'ai-je pardonné ? Quand est-elle devenue si importante ? »

Pourquoi ci, pourquoi ça. Je commençais à apercevoir la raison de toutes ces interrogations. Je réalisais que je ne me connaissais pas moi-même. Toujours incapable de me comprendre.

CHAPITRE 12 : Le passé tel qu'il n'aurait jamais dû être

J'étais de nouveau devant la porte où tout avait débuté et rien ne semblait avoir réellement changé. En fait c'était exactement le cas. L'impact des bottes était toujours visible et le battant tenait tout juste dans ses gonds. Avec appréhension, je poussai délicatement ce dernier pour tomber sur une chambre dans un état chaotique. Elle n'avait plus rien à voir avec la pièce où je l'avais retrouvé, menacé et cru. Du sang sec maculait le plancher et le bureau si bien rangé était en miettes sur le sol. Les piles de pages déchirées dans divers coin étaient les dernières traces des multiples ouvrages qui juchaient ses étagères. Rien n'avait été laissé au hasard, du plancher arraché par endroit aux cloisons éventrées méthodiquement. S'il y avait eu le moindre indice ici, il avait été trouvé. Toutefois j'eus un doute au vue de l'état de la pièce plus de deux mois après notre fuite. Cela pouvait être un piège, mais cela pouvait aussi signifier que quelque chose leur avait échappé.

Avec cet espoir, je me lançais dans une fouille des moindres recoins. Je scrutais chaque feuille mais elles étaient frappées en caractère d'imprimerie. En raison du coût des livres dans cette ville, ils ne pouvaient être écrits de sa main. Aucune note rajoutée, pas une seule page étrangère. Même ses notes de cours n'étaient plus présentes. La déception m'envahit pourtant je ne perdis pas courage. Mon départ avait causé un trop grand remue-ménage pour qu'ils laissent passer la moindre chance si facilement. Tout était arrivé trop rapidement, les forces parmiennes étaient déjà sur le pied de guerre lors de notre rencontre. Il avait été surveillé de très près.

Je regardais Élisabeth posée sur le lit pour lui faire un signe négatif de la tête. Elle ne me répondit pas. Ses sourcils s'étaient froncés subitement et quand je tendis l'oreille, j'en perçus la raison. Un craquement doux. Mus par une même crainte, nous nous tournâmes vers l'origine du bruit qui dévoila mon ancienne enseignante d'algèbre une mitraillette légère à la main. Elle la serait trop fort mais à cette distance cela ne changeait rien. Totalement crispée et les yeux écarquillés, elle braqua le canon sur moi.

— Impardonnable... Par votre faute, j'ai perdu toute la confiance que me portait l'Assemblée ! Sous le simple prétexte que vous aviez rencontré le suspect une unique et ridicule fois !

Son doigt finit d'écraser la gâchette alors que je fermais les yeux. Le son de la détonation ne dura que quelques secondes. Je sentis de la poussière tomber sur mon crâne. Mes paupières se rouvrirent lentement pour constater que j'avais une nouvelle fois évité la mort. Élisabeth et moi regardions l'homme qui tenait un couteau sous la gorge de notre assaillante et avais relevé l'arme vers le haut. Il la propulsa devant moi d'un coup de pied et pointa le court morceau d'acier dans son dos.

— Qu'avons-nous là ? Une petite espionne de l'intérieur ? Comme d'habitude le général ne s'est pas trompé, bien que je ne m'attendais pas à faire une si belle prise dans un lieu abandonné.

Sans plus de cérémonie, l'homme habillé comme un civil l'assomma avec la garde de son arme puis nous regarda. Nous n'avions pas touché à nos pistolet et lui avait la mitraillette posée à côté de sa prisonnière.

— Vous ne bougez pas ! Je ne suis pas un adepte de la coïncidence donc cela m'étonnerais qu'elle pointait une arme sur vous pour rien.

— Alerte, la mission peut être compromise, Deux Midnight répé...

— La cible a été appréhendée et est aux mains de l'ennemi. Déplacez toutes les forces disponibles sur le secteur 4 et libérez ce canal.

Les deux voix parurent venir de nulle part. La première crachotant et la deuxième plus puissante couvrit les interférences précédentes. L'intrus farfouilla dans sa poche mais n'en sortit rien.

— Merde ici ? Cela doit vraiment arriver maintenant ?

Cette information venait contrarier notre homme au plus haut point si l'on en croyait les murmures peu contenus et respectueux qu'il laissait échapper en ligotant la professeur. Dans un étrange monologue, nous comprîmes qu'il ne savait pas si les suspects devaient passer avant un ordre prioritaire. Son inspection le conforta dans son choix de nous garder vu qu'elle révéla les pistolets et les dagues que nous portions. Cela ne lui arracha qu'un haussement de sourcil amusé. Je crains le pire quand il mit la main sur mes journaux dans mon sac mais il me le rendit après avoir tourné quelques pages et n'y porta pas plus d'intérêt.

— Il serait toutefois bien que je sache ce que deux jeunes gens si bien armés font dans cette pièce qui intéresse cette charmante dame.

Il rajouta cela après avoir frappé deux coups sur la tête de l'espionne pour vérifier qu'elle était bien inconsciente. Nous avions prévu de nous tirer de cette situation le plus rapidement possible mais Élisabeth avait refusé que l'on use de nos armes tout de suite pour faire le moins de bruit possible. Tandis qu'elle raconterait notre fausse histoire, je devais tenter de trouver le moment parfait pour éliminer le gêneur et en même temps cette balance après avoir tenté de lui soutirer quelques informations.

— Nous sommes des étudiants de la capitale, nous avons appris que le locataire de ces lieux était un professionnel de l'histoire de ces dernières années. Étant donné que l'on nous en apprend plus sur les sciences que sur le passé, nous avons décidé ensemble de partir à sa recherche pour obtenir la vraie version. Ce n'est que de la curiosité intellectuelle, je vous assure. C'est juste que...

L'instant idéal ! Il avait détourné les yeux. Le coutelas dans ma manche quitta son emplacement et vint se loger dans ma main. Je n'avais plus qu'à frapper. À peine avais-je agi qu'il pointa son arme directement vers ma tête ce qui interrompit mon geste et le récit d'El'.

— Vous savez, il n'y a pas qu'une seule personne qui connaît la vérité. Même moi j'en sais plus que vous.

— Alors quelle est-elle ?

Je ne cherchais même plus à jouer un rôle. Je voulais le savoir. Une histoire que je savais incorrecte et dont je m'étais contenté jusqu'à ce jour. L'avidité dans ma voix le surprit et il pouffa de rire après s'être repris.

— Barf, même si je vous la dis ça ne change rien non ? Vous devez juste savoir une chose, je ne suis clairement pas un professionnel sur le sujet et je ne compte pas faire plus qu'un résumé. J'ai pas trop envie de risquer de me faire trouer la peau comme vous aviez prévu de le faire. Ah et ne me demandez pas de nom de pays, on les cache volontairement pour éviter de perpétuer une chaîne de haine.

Il y a un peu plus d'un siècle, le monde ne tenait plus en place. Toute coopération internationale était rendu impossible par les intérêts de chacun et les conflits internes. La totalité du globe faisait face à des révoltes, des mouvements séparatistes ou des mesures irrationnelles. La goutte de trop provint d'un pays qui utilisa une arme de destruction massive contre un de ses voisins. En moins d'une heure, 1.500.000 vies avaient été effacées. Cela a été une tôle générale et après avoir découvert qu'ils étaient soutenus par l'une des plus grandes puissances mondiales, tous les pays se sont lancés dans la guerre. Chacun y voyait une occasion de grandir ou de protéger ses idées. D'autres armes lourdes aux effets toujours plus dévastateurs furent utilisées et la population fut sévèrement touchée. Le conflit s'envenimait avec l'augmentation du nombre de mort. Certains soldats se soulevèrent et un groupe réussit finalement à se faire entendre. Celui de votre premier président Éric Vulton qui prit le contrôle de cette île artificielle avec les centaines de milliers de déserteurs originaires des diverses armées. Ce fut un coup d'éclat qui résonna parmi tous les peuples. On avait réussi à fuir les combats ! Les quartiers généraux furent envahis par les civils au même moment partout sur la planète. Tout acte hostile fut paralysé, l'opinion publique gagna. Les gouvernements furent discrédités et reformés. Pour éviter une nouvelle escalade à la violence, le pacte des deux cents nations fut signé en mettant en place deux organisations supranationales. L'Ouest et l'Est se séparent pour atteindre un objectif commun : Remettre le monde sur pied. Un monde fracturé et dont les ressources avaient été gaspillées dans la guerre. L'occident n'avait que très peu de terre non contaminée par les armes chimiques et l'orient

faisait face à un déficit de population important donc ils se chargèrent respectivement de ramener la technologie au service du citoyen et d'assurer le ravitaillement de toute la population.

Il y avait quelques pays en autarcie mais ils s'allièrent aux autres et finalement, les seuls qui ont refusé d'intégrer cette nouvelle société, c'était vous. Personne ne voulut revenir et les familles des soldats les rejoignirent. Les contacts avec cette île diminuèrent et ce n'est qu'il y a quatre ans qu'on a pu apprendre votre réelle situation : la privation de technologie, le culte d'une minorité ou d'autres choses dérangeantes.

Il s'arrêta, sans doute pris par quelques réflexions. Ce qu'il nous avait expliqué me laissait abasourdi. Face à l'ampleur des mensonges que j'avais appris, cette version paraissait plus logique, plus horrible... plus humaine. Un son étrange interrompit les pensées de chacun, une longue vibration. Machinalement, l'inconnu sortit de sa poche un petit objet couvert aluminium et jeta un coup d'œil dessus. Malgré tous ses efforts pour cacher sa réaction, je pus le voir avaler sa salive. Tour à tour, il nous dévisagea méticuleusement et raffermi sa prise sur son arme. Cependant mon visage encore stupéfait le désarçonna.

— Les Midnights ne seraient pas au courant ?

Le mot était apparu dans la discussion. Il connaissait nos fonctions, il était au courant de notre position. Nous étions officiellement des ennemis. Le temps de la discussion se terminait avec notre nom. Avant que je me mette en mouvement, Élixa prit la parole.

— Tout dépend comment on veut les utiliser. Dans son cas, il valait mieux qu'il en sache le moins. D'ailleurs je dois vous remercier de m'avoir épargné ces explications à mon ami même si vous omettez certaines informations. Enfin cela sera suffisant pour des personnes comme nous qui idéalement devraient connaître uniquement les différentes façons de donner la mort selon nos employeurs. Vous devez être au courant, je crois.

El' me confirma deux choses grâce à son intervention. Tout d'abord, je pouvais le croire. Ensuite, de ne pas attaquer. Son comportement me rendit perplexe mais je lui faisais confiance. Elle avait sûrement une idée.

— Sachant que vous faites de beaux dégâts dans nos rangs, je pense pouvoir le comprendre effectivement. Ce qui me fait penser... comment se fait-il que vous êtes toujours en train de discuter avec moi ? L'effervescence dans la ville est si grande que j'imaginais qu'un grand événement se...

— Quelle effervescence ? Qu'avez-vous vu ?

Je m'imposais dans leur dialogue sans avertissement. Nous n'avions rien vu qui indique une plus grande activité.

— Et bien, il y a eu une arrivée massive de troupes une petite heure avant vous qui se sont postées tout autour de la ville.

Autrement dit, nous étions pris au piège. Ce constat me laissa de marbre, il n'y avait aucune raison que l'on ne puisse pas nous retrouver. Un sourire sournois se dessina sur les lèvres de notre gardien.

— Dites-moi... vous ne seriez pas en fuite par hasard ?

Son amusement nous fut profitable. El' qui s'était éloignée subtilement de son champ de vision se jeta brusquement sur son bras et lui déroba sa mitraillette tandis que je plaçai ma fine dague sous sa gorge. D'un tour de main, nous le dépouillâmes de toutes ses possessions et je l'attachai du mieux que je pus avec ses vêtements. Affichant un air surpris, il ne nous opposa aucune résistance même si un claquement de langue s'échappa de sa bouche quand son portable lui fut pris. Sur l'écran de ce dernier, il y avait nos visages avec la mention « danger potentiel » au-dessus du mien et « risque avéré » pour la photo d'Élixa.

— J’aurais dû m’en douter, quelle négligence ! Vous n’êtes pas du genre à être maîtrisés par un gars comme moi. Bon par contre, vous auriez pu éviter ce genre de scène alors que je m’apprêtais juste à vous faire une proposition.

D’un mouvement rapide, je lui visai le menton pour y tracer une courte coupure. Il tenta tant bien que mal de retenir son cri d’effroi causé par ma réaction subite. La pointe se posa sur son front et je la poussais doucement pour qu’il relève sa tête. Ses yeux étaient redevenus inexpressifs mais je ne pouvais le laisser croire qu’il était dans une situation dont il avait le contrôle.

— Tu sais, des mecs comme toi qui nous supplie ou nous font des offres insensées, ce n’est pas vraiment original. Si tu es toujours prêt à gaspiller tes derniers mots continuent. Par contre montre-toi un peu plus convaincant.

Sans aucune hésitation, il ne laissa pas le silence s’installer dans la pièce et parla ouvertement.

— Vous savez, si vous êtes dans un cul-de-sac, il y a toujours une sortie quelque part toutefois elles sont plutôt rares donc autant négocier ensemble, non ? Vous n’avez pas grand-chose à perdre vu la situation de cette ville et moi je peux vous faire quitter ce pays.

Il précipitait les choses à une telle vitesse que je n’arrivais même plus à comprendre comment ce type pouvait raisonner. Pour ne plus avoir à y penser, je me concentrai sur sa dernière proposition et je lui souris. Sous le regard ahuri de l’étranger, je me moquai des failles dans ces paroles.

— Non mais franchement, il vous passe quoi par la tête ? Vous nous prenez pour des imbéciles peut-être ? On n’est pas désespérés au point de se fier au premier venu. Puis toutes ces conclusions hâtives que vous nous sortez.

— Hâtives ? Je ne crois pas. Le rapport avec vos photos indiquait un comportement suspect et une tentative d’éviter les gardes. Je devrais aussi te prévenir que ma présence ici n’est pas anodine: je surveillais quand vous êtes arrivés. J’ai pu vous voir fouiller de fond en comble une pièce que ce gouvernement connaît dans le moindre recoin et vous avez été attaqué par une de ses collaboratrices. Ça fait beaucoup de coïncidence pour des tueurs en train de d’opérer la chambre d’un révolutionnaire. Ah et j’oubliais un détail : Je ne suis pas mort alors que je fais face à deux tueurs professionnels.

Son ton était on ne peut plus sérieux et je perdis toute envie de répartie en entendant le dernier mot. Élixa ne m’accorda pas le temps de lui demander plus de précision.

— Vous voulez que l’on fasse quoi ?

Quand il eut fini de nous expliquer, après une courte concertation, El’ et moi décidâmes d’accéder à sa requête, ce qui lui arracha un petit soupir de soulagement.

CHAPITRE 13 : Sanglante retrouvaille

Cet échange avait été pour le moins obscur cependant la promesse de réponses supplémentaires et ses aveux sur l'histoire me poussèrent à croire un peu en cet inconnu. Une sensation renforcée lorsqu'il nous invita à reprendre nos armes. Dès lors il nous fit part de ces attentes. La « cible » évoquée lors de l'échange radio était un contact du monde extérieur avec la capitale et elle devait revenir pour donner plus d'informations ce jour. Malheureusement, elle fut appréhendée quelques temps après son arrivée en ville et les agents sur place n'avaient aucune idée de la façon de le libérer sans griller leur couverture. Deux de ses complices nous rejoignirent à ce moment de l'explication et ils embarquèrent la prisonnière avec eux en nous laissant quelques équipements. Le plan s'était déroulé le jour de la collecte des taxes afin que la « cible » se fonde à la population et à l'agitation omniprésente. Comme nous le disait notre guide tandis que nous traversions la foule agacée, c'est un jour où la sécurité se concentre sur le château et donc l'une des meilleures solutions pour ne pas être remarqué. Cela s'était bien entendu révélé faux par la suite.

Devant le lieu de collecte, il s'en alla après quelques conseils. Si nous réussissions l'évasion, son groupe nous retrouverait coûte que coûte pour nous extraire. Maintenant à nous d'agir ! Pendant que je transcrivais les derniers événements, Élisabeth revêtit l'ensemble de l'uniforme donné par nos nouveaux alliés. Son képi cache ses cheveux et le gilet renforcé vient élargir sa silhouette. Toute trace de féminité a disparu d'elle, elle ressemble à n'importe quel jeune enrôlé dans la garde.

(En caractère d'imprimerie)

Avec une violence non simulée, elle me fit pénétrer dans le bâtiment situé à côté du centre des impôts : la prison. C'était une scène très fréquente lors de ces jours horribles, nombre de citoyens tentant de frauder ou n'ayant plus les moyens pour répondre aux exigences. Si les gardes de l'entrée ne posaient pas de problème, la situation se corsait quand nous rentrâmes dans les quartiers pénitenciers. Elle me laissa là et feignit de repartir pendant ma fouille.

Il existe de nombreuses théories sur le combat rapproché mais il n'y en a qu'une qui trouve grâce à mes yeux. Toute l'intention qui guide les actions décisives se trouve dans le regard. Ces mêmes regards qui se dirigèrent vers le tintement métallique émit par la chute de l'épée d'apparat que portait Élisabeth. À peine ce son entendu, je laissais tomber les liens desserrés retenant mes mains. Le bruit beaucoup plus mat dégagé ne suffit pas à le priver le plus proche de se retrouver dans une prise d'étranglement. La réaction des soldats postés plus loin fut prompt : de leur gilet surgirent des neuf millimètres habilement dissimulés au milieu des plaques de protection. Mais El', postée à une dizaine de mètres, avait dégainé son arme durant la confusion et mes assaillants reçurent les premières balles de cet assaut. Je relâchais le pauvre type en train de suffoquer et lui envoyais mon poing dans le cou. Le dernier debout se tenait à deux petits mètres de moi. Il eut le malheur d'hésiter entre les deux cibles. Je parcourus la distance nous séparant et d'une clef de bras, retournais son pistolet dans son dos. Dans un réflexe salvateur, il le lâcha. Son immobilité permit à El' de le finir consciencieusement d'une balle dans la tête. Le silencieux n'avait toutefois sûrement pas suffi à étouffer le bruit car des bousculades se firent entendre dans l'escalier descendant vers les geôles.

Élisabeth me montra le mur encadrant la porte où un œil exercé comme le nôtre put remarquer un rond de verre. Ce palais contenait des caméras ! Cela expliquait aussi l'armement des gardes : tout le monde devait être au courant ici. Je repris mon pistolet et m'installai à la droite de l'escalier. À l'instant même où un ennemi en sortit, je l'y renvoyai d'un grand coup de pied dans le ventre, tout en attrapant l'arme qu'il avait lâchée par réflexe. Ainsi les suivants se retrouvèrent en mauvaise posture et je les arrosai d'une pluie de balles décochée par le pistolet mitrailleur du premier. Avant que je ne descende, El' me retins par l'épaule.

— Laisse-moi faire. Tu n'es plus obligé de participer à ces massacres.

Confus, je ne fis rien pour l'empêcher de passer. Me croyait-elle si faible ? Je savais qu'elle le faisait pour moi mais je ne pus l'accepter.

« Tu es un robot, tu peux tuer sans y penser, sans pitié mais aussi sans haine. Je suis devenu un démon quoique tu en penses, c'est mon rôle. Je ne veux pas te laisser continuer »

La pensée surgit du néant me réveilla. Je partis à sa poursuite et dépassai les premier cadavres. Je ne voulais pas qu'elle continue. Au détour d'un couloir, elle s'était mise à couvert et alors qu'elle s'apprêtait à retourner dans le feu de l'action, je la doublai et frappai son genou. Sans un regard en arrière, je continuai sur ma lancée et entrai en collision avec ses opposants. Mon couteau dans une main et le pistolet dans l'autre, je mis fin à leur jour. Aucun groupe ne put m'arrêter, chacun succombait sous mes coups ou mes tirs. Je ne ressentais plus rien. Malgré la précision et la vitesse de mes actions, j'avais l'impression que mon corps évoluait dans de la gélatine. Je perdais le compte, tous y passait dans ces boyaux sous-terrains. Ma vision se déformait, tantôt voyant trouble, tantôt précisément des choses inexistantes. J'entendais la couleur du sang. Je touchais les cris d'agonie. Je voyais l'odeur de la poudre. Mes jambes ne tenaient plus et pourtant j'avançai. Un groupe de gardes plus préparés que les autres me fit face pourtant...

Je voyais un homme devant eux, un homme qui me frappait.

Sous ses coups inexistants, je m'effondrais avant même qu'il ne m'attaque. Mon estomac se révolta quand ma main guida les six balles qui les achevèrent. Mon corps savait parfaitement quoi faire dans cette crise, entraîné pour de pire situation quel que soit les blessures. Sauf qu'un éclair bloqua tous mes gestes là où toutes les autres manifestations des troubles de ma santé ne m'avaient détourné de mon objectif. **Un homme qui m'empoignait pour me relever.** Mes bras s'agitaient sans aucune logique mais Élixa les intercepta. Juste après avoir tué les soldats, elle s'était portée à mon chevet pour me mettre en position latérale de sécurité. Mes poumons se vidèrent et évacuèrent la bile qui avait commencé à les pénétrer.

« C'est impossible, je ne peux pas être une telle larve... je sais bien qu'ils n'y peuvent pas grand-chose mais je ne devrais pas être aussi mal pour les avoir tués. »

El' me porta jusqu'à un mur. Avant qu'elle ne parte, je rassemblai mes forces et me remis tant bien que mal sur pied. Ma tête tanguait, mes jambes étaient faites de coton et mes sens ne répondaient plus mais je la rejoignis tout de même. C'était la dernière intersection, l'endroit le plus éloigné de l'entrée. Avant même de nous engager, des balles sifflèrent et arrachèrent au mur quelques bris de pierre. El' me lança un dernier regard comme pour me dissuader mais j'avais déjà fait bouger mes membres. D'un bond commun, nous nous positionnâmes, prêt à tirer... sans que cela soit utile. Le silence s'était fait et un seul homme demeurait encore debout au milieu d'un amas de cadavres. Le prisonnier nous faisait face et son visage pris la place du néant qui couvrait ma mémoire : ses cheveux d'or, un visage doux mais déterminé encadré par une barbe broussailleuse. Je le savais sans avoir d'autre indice que ce mot : « père ».

Avant même qu'un seul son ne puisse sortir de ma bouche, le hurlement de rage d'Élixa parvint à mes oreilles. Tout son calme l'avait quittée instantanément ne laissant en elle que haine et furie meurtrière. Elle lui fonda tout simplement dessus tête baissée alors que l'homme ne montrait aucune animosité.

« Ainsi toi aussi tu es capable de ressentir cela. »

L'idée d'utiliser sa carabine ne semblait pas lui avoir effleuré l'esprit, à mon grand soulagement. Entre les deux opposants, une lutte acharnée se mit en place et les armes que chacun portaient volèrent au loin. Tout d'abord profitant de son élan, il l'avait propulsée contre un mur et elle, sans que le choc n'ait d'autre conséquence que la chute de son couteau, avait arraché d'un coup de pied la mitrailleuse de ses mains. La réponse fut immédiate avec un coup dans les omoplates... dont il se servit pour faire passer la sangle retenant la carabine par-dessus sa tête. Ils étaient tous les deux désormais désarmés et je m'apprêtais à intervenir lorsque je ressentis une lame s'enfoncer dans mon dos. Un pouce au moins se trouvait dans ma chair mais si j'avais eu le malheur de me relâcher, elle aurait sûrement pu faire d'importants dégâts. Son porteur la remua un peu m'arrachant un gémissement. S'il lui prenait l'envie de l'enfoncer, l'hémorragie serait sans doute fatale. Une main se posa violemment sur mon épaule mais je me retins de sursauter. A cela se rajouta une voix mielleuse que je ne souhaitais plus jamais entendre, celle de l'homme que j'avais considéré comme mon sauveur.

— Ttt', pas de mouvement stupide s'il te plaît. Je préférerais récupérer mes trois midnights mais le combat entre un élève et son initiateur est bien trop captivant pour que je te laisse l'arrêter.

Les échanges de coups entre les deux personnes les plus importantes de ma vie redoublèrent d'intensité. De par sa petite taille Élisabeth arrivait à esquiver le plus dur de l'assaut mais chaque tentative de sa part pour reprendre l'avantage se soldait d'un échec cuisant. Se voyant acculée, El' recula de quelques pas et tenta de récupérer quelque chose à l'arrière de sa ceinture. Le gilet causa chez elle une seconde d'inattention dont mon père tira avantage. Il chargea et la bouscula de tout son poids. Élisabeth s'écrasa sur le sol et l'objet qu'elle cherchait fut projeté en arrière, vers nous. A mes pieds vint atterrir mon revolver que je lui avais confié avant de rentrer. De nouveau, je sentis ce souffle désagréable à mon oreille accompagné de paroles tentatrices.

— Vas y ! Récupère-le ! Sers-t-en si tu en es capable... Bien que je sois sûr que tu ne pourras rien en faire.

Piqué au vif, je me jetai sur l'arme d'une roulade et me l'accaparai. La sensation du fer qui sortait de ma chair remonta tout le long de ma colonne vertébrale. Tout juste le temps de me mettre debout qu'une douleur fit irruption dans ma tête. Ma vision vira au rouge et tout à coup... **Nous sommes dans un vieux hangar, face à moi mon père est en position de combat.** La souffrance était insupportable, mes sens se mélangeaient et saturaient. **Le même endroit, il est à terre.** Un éphémère retour à la réalité. **Je suis au-dessus de lui, mon poing droit prêt à frapper. Il me soulève par le ventre et me projette d'un coup de genou par-dessus sa tête.** Tout le reste est flou quand je recouvre une partie de ma vision mais ces scènes sont d'une netteté exemplaire. Malgré la douleur, je pointai le canon vers ce salopard. A ceci, il me répondit par un sourire carnassier et pointa son ventre du doigt.

— Tu ferais mieux de viser ici comme pour ton père.

Une nouvelle vague de souffrance m'envahit. On aurait dit que quelqu'un remuait un charbon ardent dans mon cerveau tandis qu'une image s'imposait. **Du sang qui gicle sur ma main.** Rien d'autre ne me revenait mais la douleur était plus violente que jamais. Les larmes me laissèrent juste voir une partie de la rixe qui se déroulait en parallèle. El' avait repris légèrement le dessus et l'agrippa par sa ceinture pour lui asséner un uppercut en plein ventre. J'y vis alors une effrayante cicatrice. **Je suis plus petit que lui et il s'apprête à me fracasser la mâchoire. En un éclair, j'attrape le revolver fixé à sa taille et le retourne contre lui. Du plus profond de ma mémoire remonte la sensation provoquée par la déflagration. Ses yeux qui se voilent. Ses yeux qui se radoucissent.** Totalement perturbé par ces souvenirs, je me recroquevillai les mains crispées sur le revolver. Le même que dans mes souvenirs ! Mes tremblements ne veulent pas cesser, je convulse sans arrêt.

— Rien ne vaut la connaissance. Celle de l'esprit, du corps et de l'histoire. Ce sont les plus grands outils dont nous disposons à ce jour. Tu n'imagines pas à quel point ils s'avèrent puissants selon les mains dans lesquelles ils sont.

Qu'il se taise ! C'était dans cette position d'impuissance la plus totale que j'apercevais par intervalle la scène de combat se déroulant à côté. Ils n'avaient pas encore vu ce qu'il s'était passé entre moi et l'autre enfoiré. L'intensité et la force dans leurs gestes montraient qu'entre eux, il existait un passé très fort. Un passé dont je n'avais aucune maîtrise. Totalement investis dans leur lutte, il leur était impossible de remarquer quoique ce soit. Pour ma part, rien ne me permettait de les prévenir : ma souffrance avait causé la tétanie dans chaque partie de mon corps. De simples mots étaient hors de ma portée et chaque crise me rapprochait un peu plus de l'inconscience. Les périodes d'obscurité se faisaient de plus en plus fréquentes et longues. A travers elles, je commençais à apercevoir d'autres endroits, d'autres temps où revenaient inlassablement les fois où j'étais le plus proche de la mort. Que ce soit alors que je la donnais ou quand elle était à mes trousses. Plus que mon corps, c'est ma volonté qui flancha. Peut-être valait-il mieux en finir ici tant que je pouvais encore regretter ?

Le bâtiment où l'on m'a séquestré. El' en face de moi. Lorsque j'allais la tuer. Ces phrases :

— Continue donc à te montrer plus bête que jamais. A esquiver ce que tu as fait et ce que tu es ou même ce que tu sais. Moi cela m'est égal car je sais que tout peut être abandonné mais toi tu le fais déjà pour trop de chose alors je ne t'en crois plus capable.

« Je suis plus fort aujourd'hui. »

— *Ça serait bien si c'était si facile, on a juste une raison supplémentaire pour nous battre.*

« Tu as raison... »

Ce dialogue mental insensé ne dura qu'un court instant mais à sa fin, toute sensation de malaise avait été balayée et mon esprit se focalisa sur le tiède objet que contenaient mes mains fermées. Le visage de l'autre marqué par un plaisir tout juste refréné me dégoûtait. Je le voulais mort ! Tous mes gestes se suspendirent. Mon souffle ne sortait plus et mon corps devint aussi rigide que la pierre. Constatant cela, il fut lui-même prit de court et un air inquiet se forma. Afin de mieux me voir, il s'approcha, la tête légèrement penché comme pour obtenir un examen plus minutieux de ma personne.

« Tu as fait de moi un démon, l'ami. Le problème c'est qu'il ne faut jamais oublier un détail dans leur cas: Le monstre se relève toujours une fois avant de dire son dernier mot »

— *Ce n'est pas ton rôle, je vais prendre le relais.*

« Tu crois vraiment ça ? Ne me sous-estime pas enfoiré ! »

A partir du moment où cette pensée me traversa l'esprit, plus rien d'autre n'existait à mes yeux que le revolver et son corps. Consécutivement quatre balles vinrent se loger dans son thorax. Son regard ne reflétait qu'incompréhension lorsque je tirai une dernière fois pour briser ses lunettes et sa dernière chance de survivre. Derrière moi plus aucun bruit ne venait troubler le silence laissé par la mort. Le cadavre qui me faisait face pouvait être décrit de bien des manières mais la première impression euphorique ne me quittait pas : ce visage ensanglanté était comique ! On voyait que la mort l'avait pris par surprise et ce mélange de doute accompagné par la stupeur changeait radicalement ce visage d'ordinaire guilleret. Une vision pour le moins rafraichissante... contrairement à ce que j'allais voir ensuite. Me retournant, je pus observer que mon père dominait El' et était sur le point d'en finir. Son ultime geste interrompu, il me regardait choqué. Cela aurait pu être mon meurtre toutefois ce n'était pas ça qui le pétrifiait. La façon dont je le transperçais du regard en avançant lentement vers lui était d'une bestialité que je ne pouvais comprendre moi-même. Le simple fait de penser « père » me donnait envie de frapper. Le voir sur le point de faire du mal à une femme qui prenait de plus en plus de place dans ma vie rajoutait encore à l'intensité à cette sensation. Il se savait être la cause de ce sentiment mais il ne fit rien. Aucune tentative de fuite, ses yeux rencontraient les miens sans faillir. Arrivé à sa hauteur, je posai une main sur son épaule pour le pousser légèrement en arrière avant de lui asséner un coup de poing magistral en plein visage. L'impact le propulsa suffisamment loin d'El'.

Enfin je pouvais reprendre le cours de mes réflexions. Jusqu'à ce que la brûlure d'une première balle vienne m'en arracher. La dernière chose que j'entendis avant de sombrer fut un double cri d'où surgissait mon nom.

Je ne revins à moi que deux fois durant ces événements mais j'avais pu en apprendre assez pour les décrire maintenant. Si c'était une unique balle qui avait soufflée ma conscience, mon corps avait été fauché par bien d'autres avant de toucher le sol. Mon père et Élisabeth avaient ramassé chacun une arme et, au prix de plusieurs blessures, ils réussirent à massacrer les troupes qui investissaient l'endroit. C'est alors qu'ils courraient que je me suis réveillé une première fois dans le château : mon père me portait et tous les deux vidaient avec animosité leurs chargeurs dès qu'un garde était à portée.

Nouveau trou noir. Ils s'étaient réfugiés en différents lieux mais inexorablement on les retrouvait. La seconde fois où je repris conscience, ils pansaient leurs plaies tant bien que mal. Partout sur eux, je pouvais observer les sillons laissés par des balles et en d'autres endroits un projectile était entré dans leur corps. A la façon dont ils se tenaient chacun souffrait mais tentait de le cacher. Le néant vint alors me reprendre pour m'emporter longtemps à ses côtés.

CHAPITRE 14 : Étrange jugement

— *Tu as encore fait un beau massacre.*

« Tu oses appeler cela beau ? »

Nous étions assis l'un à côté de l'autre dans l'abysse profond à revoir tous mes combats projetés sur le plan immatériel.

« Ca faisait un certain temps que l'on ne s'était pas vus alors pourquoi on doit regarder ces images-là. »

Une scène pour le moins inhabituelle me prit au dépourvu tout autant qu'elle me parut insoutenable : Mon sourire amusé qui exprimait toute la folie de cette personne.

— *Tout ce qui vient de toi m'appartient Jake, tes pires côtés, ton nom ou tes sentiments sont aussi les miens. C'est d'autant plus vrai aujourd'hui. Ah ... déjà ?*

Tout était trop brillant et l'air chargé d'un mélange de produit chimique et de sang. Une odeur que j'avais trop sentie ces derniers jours et qui suffit à faire accélérer mon souffle. Cela eut deux effets, celui d'engourdir mon cerveau et de déclencher un signal sonore rapide.

— Il se réveille ? Dépêchez-vous de le refaire plonger ! S'il bouge, on risque l'hémorragie interne.

Détachées dans la lumière, plusieurs personnes s'agitèrent autour de moi sans que je puisse distinguer de visage. Tout le bas de mon corps était hors de mon contrôle et j'arrivais tout juste à faire pivoter mon cou. Il y eu une chose que je remarquai immédiatement, El' n'était pas là. Un détail sûrement mais en absence de mes pleines capacités de réflexion, je tentais de chercher plus loin avec mon regard quand le liquide froid se répandit dans mes veines.

— Surtout pas de la morphine bande de fou !

— *Rien de tel qu'un retour d'acide pour halluciner, n'est-ce pas ?*

« Je pensais sincèrement en avoir fini avec ces histoires de drogue. »

— *On est peut-être assez étrange mais en aucun cas au point d'être si docile et irréfléchi. Sans drogue, tu n'aurais en aucun cas dérivé autant.*

Mes souvenirs qui ne cessaient de défiler, prirent une nouvelle tournure : ce n'était plus que des brides de séquences entrelacées et sautillantes. Elles avaient toutes un point commun, mon père y était.

— *Ah voilà ce qui me concerne.*

Toute gaîté malsaine s'effaça du visage de mon double, car c'est bien de moi qu'il s'agissait. Une illusion qui peuplait mes rêves lors des moments les plus agréables pour se moquer de moi quand j'étais plus jeune et n'était pas réapparu depuis trois ans. Un fantôme que j'aurais bien pu oublier s'il ne s'était pas manifesté de lui-même aujourd'hui. Une question de plus à se poser face à ce schéma qui se répétait inlassablement : un élément inconnu apparaît et aussitôt il trouve naturellement sa place dans les trous de ma mémoire en douceur.

— *La frontière s'amenuise, nous en saurons bientôt plus. Nous allons pouvoir redevenir un... Enfin moi.*

Les couleurs se fixèrent tandis qu'inlassablement, la séquence revenait : **Mon père me frappait sans que je n'ai les moyens d'éviter et après un coup plus fort que les autres, je me relevais pour foncer sur lui et puis... Blanc**

Rien ne paraissait plus dur que de s'éveiller à cet instant et pourtant il en était de mon devoir : j'avais laissé trop de choses en cours durant mon sommeil pour continuer à lambiner. En ouvrant les yeux, je tombai sur une scène particulière dans une chambre plutôt peuplée. J'étais sur le lit qui trônait dans cette pièce blanche et autour de moi, je ne distinguai pas moins de six personnes. A l'entrée étaient postés deux hommes en armes dans des uniformes sombres qui tranchaient avec les blouses d'une femme et d'un homme à mon chevet. Enfin au pied du lit, je vis Élisabeth menottée et accompagnée d'un autre garde. Quand je me levai un peu pour mieux la regarder, les hommes à la porte pointèrent subitement des pistolets vers moi. L'infirmière s'éloigna dans un coin de la pièce sans demander son reste et conserva les yeux baissés.

Le bruit d'une serrure vint briser l'immobilisme qui nous avait tous pris et une nouvelle personne entra dans la pièce. Âgé d'un peu plus d'une trentaine d'année, l'assurance dégagée par ses pas m'indiqua qu'il était le genre d'homme à qui on ne donnait pas d'ordre. Son visage respirait l'autorité et la dureté de ses traits montrait un côté extrêmement strict. Enfin sur ces vêtements brillaient plusieurs insignes désignant une position élevée. Sans aucune crainte, il vint se positionner face à moi m'empêchant ainsi de voir El' et d'une voix posée mais forte il commença à débiter son petit discours.

— Mon garçon, je vous souhaite la bienvenue dans l'alliance occidentale ! Je sais que vous ne nous connaissez pas mais ne vous inquiétez pas, ici il n'y a rien à cacher. Grâce à vos services, nous avons récupéré de nombreuses informations très utiles à notre organisation donc votre rapatriement et vos soins ont été acceptés. Bon en plus, notre source s'est avérée être votre père. Vous devriez lui être reconnaissants d'ailleurs car vu les difficultés que nous ont causé votre toxicomanie lors des opérations, nos chirurgiens auraient préféré lâcher l'affaire et ce n'est qu'en remerciement pour lui qu'ils se sont attelés à trouver les substances que votre corps pourrait assimiler. Maintenant que vous êtes rétabli, vous allez rejoindre votre amie dans nos quartiers de détention.

L'infirmière releva la tête à ses mots et tenta d'intervenir mais la seconde personne en blanc l'en dissuada d'un regard appuyé. L'autre reprit donc.

— Vous y attendrez votre jugement pour les multiples meurtres dont vous êtes inculpés à travers la milice parmiennne connu sous le nom de Midnight. En temps normal, cela aurait valu une exécution arbitraire, vous allez recevoir un privilège supplémentaire au travers d'un procès en bonne et due forme.

Le rictus dont il nous gratifia montrait son goût pour la solution habituelle. Que ce soit moi ou El' nous gardâmes le silence, c'était le genre de situation où il avait plus de poids qu'un quelconque mensonge ou la divulgation de certains détails mal venus.

Comme annoncé, nous fûmes accompagnés sous escorte dans les sous-sols de leur prison, un des gardes me soutenant par l'épaule. La sécurité n'avait rien à voir avec l'endroit où mon père avait été retenu. Les nombreuses caméras n'étaient pas dissimulées et couvraient entièrement le moindre recoin. Derrière chaque nouvelle section, on trouvait un vigile et une porte blindée qui ne se déverrouillait qu'après identification par badge. Au fur et à mesure que l'on s'enfonçait dans ce bâtiment, l'un de nos geôliers expliquait les différents systèmes. Cela passait par le blocage pur et simple des portes jusqu'à l'utilisation de gaz toxique en dernière alternative. Cette description devait être une demande de l'officier rencontré précédemment afin de nous signifier la futilité de toute tentative d'évasion mais c'était contrebalancé par le détachement visible de l'homme qui nous la donnait. Après avoir été enfermés, je me mis à rire, incapable de me retenir plus longtemps suite à ce mélange de pompeux et de ridicule lié au contexte. Toutefois il ne fut pas repris. El' me scrutait, les lèvres pincées, affichant un certain malaise malgré sa détermination habituelle.

— Eh ça va ?

— Déshabille-toi.

Je savais où elle voulait en venir mais je choisis tout de même de jouer l'imbécile par une surprise feinte et un commentaire déplorable.

— Tu es sûre que c'est le moment pour cela ?

Élisa ne fit pas attention à ma tentative d'humour et s'approcha de moi pour m'arracher mon T-shirt sans me laisser le temps de protester. Le haut de mon corps fut dévoilé et ce que recherchait El' avec. D'aucun dirait que mon torse était repoussant : ma condition physique renforcée par l'entraînement que j'avais subi m'avait offert des lignes encore plus marquées au niveau de mes abdominaux et une carrure plus large qu'auparavant. Il n'y avait pas de raison d'en être complexé mais j'aurais préféré ne pas le dévoiler. En effet, plusieurs « détails » venaient renforcer l'impact qu'il pouvait causer. A de nombreux endroits, les cicatrices caractéristiques de blessure par balle et des séquelles d'opérations marbraient ma chair. Mon arrivée dans ce nouveau pays n'était pas ma première expérience du bistouri. Lors de mes missions de meurtre, j'avais été ramené plusieurs fois sur des civières suite à un assaut échoué.

— Tu cherchais vraiment à mourir alors...

La vérité était sortie, personne ne reprit la parole même si Élisa continuait à regarder chacune des tares que j'avais infligé consciemment à mon corps de par mon inconscience au combat. Trois heures passèrent avant que je ne sois libéré de cette pression par le retour du haut gradé. Cette personne, visiblement peu disposée à nous tenir au courant, nous aboya de le suivre si nous étions prêts à travailler pour eux.

— Ne vous attendez pas à ce que l'on utilise chez vous autre chose que vos capacités à tuer. Il n'y a que là-dessus que vous êtes fiables.

Cette fois aucune aide ne me fut proposer et je ne voulais pas compter sur El' en appuyant contre la jeune femme la source de notre malaise. Ce fut donc d'un pas lent et mal assuré que je traversai l'endroit. Une fois sorti du complexe pénitencier, Élisa et moi nous retrouvâmes perdus et des interrogations plein la tête dans les rues de cette ville complètement inconnue. L'architecture n'y avait rien à voir avec ce que l'on connaissait. Si sa modernité la rapprochait de Vulton, les habitations n'avaient rien en commun avec les résidences que l'on pouvait voir là-haut. Tout était construit dans une volonté d'économie d'espace avec des blocs de bétons pointant vers l'infinité du ciel. Cela conférait aux rues une impression de confinement désagréable et austère. Une femme munie d'un registre s'approcha de nous alors que l'on s'apprêtait à explorer les environs. Consultait ses documents, elle s'adressa à nous en tapotant d'un doigt une ligne vers le bas.

— Élisa et Jake... d'identité indéterminée ? Vous avez été assignés à un logement des quartiers stratégiques. Veuillez m'y suivre.

En chemin, sans jamais réellement nous regarder, elle énonça plusieurs règles :

— Primo, quitter cet endroit sans autorisations vous vaudra de retourner aussi vite dans la prison que vous en êtes sortis. Deuzio, si l'alarme sonne vous devez vous rendre très rapidement au quartier général situé au rez-de-chaussée de votre immeuble. D'autres personnes fuiront car c'est ce que l'on leur a indiqué de faire, vous ne devez pas les suivre. Tertio, vous êtes sous les ordres directs de notre général mais étant donné que vous êtes nouveaux ici tout ordre non militaire que vous donnera un officier devra être exécuté.

Les règles suivantes étaient bien plus classiques et une fois devant notre appartement, la dame conclut en nous donnant les horaires des repas. Pour la première fois depuis bien longtemps, une possible paix se dessinait devant nous. Pour une fois j'allais pouvoir passer une porte sans appréhension. Sauf qu'en entrant, nous tombâmes sur mon père qui nous toisa tour à tour.

Élisa, après quelques instants de silence tendu, choisit de prendre la parole malgré l'inimité encore bien présente entre eux.

— J' imagine que l'on doit vous remercier de cette amnistie anticipée. Vu les dernières informations, vous avez joué un rôle important pour nous permettre de continuer à vivre.

— Faites ce que vous voulez, je ne sais pas encore si j'ai eu raison d'agir. J'aurais préféré ne plus avoir à faire à vous quitte à ce que vous disparaissiez. Enfin... ce n'est pas leur devoir.

Ce fut sa réponse. Cela devrait assurément me choquer et pourtant il en fut autrement. En quelque sorte, on pourrait dire que j'étais heureux de me voir confirmer mes soupçons. Pendant qu'il répondait violemment aux

attaques d'Élisa, j'avais pu voir qu'il ne cherchait pas qu'à se défendre. Il était réellement prêt à en finir avec nous deux ! Je me décidai à intervenir.

— Il me semble, père, que vous deviez nous expliquer certaines choses. C'est aussi ton cas Élisa, vous vous connaissez or je n'arrive pas à comprendre comment cela peut être possible alors que nous nous sommes fréquentés il y a moins de cinq ans, et je n'ai aucun souvenir d'une fille à cette époque.

A ces mots, El' et mon père se tournait promptement vers moi pour m'observer attentivement après cette révélation. Pendant un court battement de paupière, j'entendis ma voix, ou plutôt celle de mon alter-ego, faiblement protester.

— *Franchement après avoir fait comme si rien ne s'était passé, tu pourrais éviter de leur rentrer dedans.*

Ce petit message mental vint me déstabiliser car jamais encore il n'était intervenu lorsque j'étais conscient. C'était d'autant plus vrai que mes mots étaient sortis sans contrôle même si je les savais vrais. Je remettais en doute mes souvenirs les plus nombreux face à d'autres plus flous.

— Comment nos trois vies se sont-elles retrouvées liées si étroitement ?

Plus personne ne parla après que j'eus fini. L'ambiance dans la pièce s'était refroidie encore un peu plus ne laissant aucun son filtrer. Tous deux se regardaient comme pour demander à l'autre de commencer son histoire. Je ne savais si je devais y voir de la lâcheté ou juste une volonté de me protéger mais ces deux-là commençaient à m'énerver au plus haut point. Une telle colère m'étonna tout en me rassurant. Au final, j'étais plutôt satisfait d'être encore capable de ce type de sentiment. Toutes ces morts n'avaient pas réussi à totalement effacer mon humanité et je crois que c'est tout ce que je souhaitais véritablement. Retrouver ma paix était mon seul objectif. C'est au moment où je pensais cela qu'Élisa s'avança vers moi pour débiter son récit mais mon père d'une bourrade la repoussa puis annonça :

— Tais-toi ! Ce qui vous est arrivé à tous les deux est de ma responsabilité ! C'est moi qui doit choisir à quelles questions je souhaite donner des réponses.

Je devinai facilement que nous lui arrachions ses aveux contre son gré. Dans un soupir résigné, il déclara :

— Vous avez tous les deux été mes disciples, il y a douze ans. Pour des raisons que je n'évoquerai pas je suis devenu dix-sept ans auparavant un tueur aux ordres de l'Assemblée. Pendant une dizaine d'années, on m'a chargé de tuer toute personne critiquant le régime quelle que soit sa condition. Le même travail que vous, si l'on peut appeler ce genre de tâche ainsi. Le Parmien n'est pas un pays d'une stabilité exemplaire donc j'ai éliminé de nombreux opposants. Face à de tels massacres, je commençai à m'interroger du bien fondé de mes actes alors un jour, j'ai choisi d'épargner l'adolescente d'une des familles que je devais tuer. Je l'ai ramené avec moi dans le hangar qui me servait de base afin de la porter le lendemain dans un orphelinat. Il s'est avéré que, du haut de ses douze ans, elle m'avait préparé un guet-apens après avoir mis la main sur mes armes. Son culot réveilla une grande fureur en moi mais je choisis de lui faire voir : Si elle voulait me tuer, elle n'avait qu'à le faire. Je l'ai alors entraînée pour qu'un jour, elle puisse espérer le pouvoir.

A peine quelque mois plus tard lors d'une mission à Brolta, je te croisai, mon fils que j'avais abandonné. Tu accompagnais gaiement une ancienne connaissance. Sans doute dégoûté par cette vision de bonheur partagé, j'ai profité d'une ruelle sombre pour tuer ce dernier. Lorsqu'enfin tes larmes s'étaient à peu près calmées, je me présentais comme un agent de l'ordre et tu m'as confié vouloir te venger. C'en était trop, j'avais voulu te détruire et tu te montrais combatif. Décidé à te faire souffrir, je te fis subir les pires sévices pour « t'aider » à prendre ta revanche un jour. Tu subissais toute ma colère et chaque soir tout ce qui restait de toi n'était qu'une loque.

Au gré de mes missions, je rejoignais l'un ou l'autre pour m'occuper de lui. Chacun se débrouillait pour survivre en mon absence et se révélait plus fort à mes retours. Au cours des années, malgré votre handicap physique évident, tous les deux commenciez à me tenir tête durant nos luttes. Le garçon que je voulais briser montrait une volonté de fer et la fillette qui devait me tuer se rapprochait de son but. Toutefois lors d'un combat avec toi Jake, j'ai révélé être le meurtrier pour découvrir jusqu'où tu irais. D'une force qui m'était inconnue, tes coups m'ont frappé comme jamais et lorsque j'arrivais à te

maîtriser tu m'as tiré un balle en plein ventre avec mon revolver. Après ça, je ne sais pas trop ce qui m'est arrivé mais je suis tombé dans les mains de l'alliance occidentale que j'ai accepté d'aider en échange de ma vie.

Élisa prit le relais.

— Ensuite, j'ai été découverte et on s'est servi de moi pour les basses besognes auxquelles tu as échappées et j'ai dû divulguer tout ce que je savais sur Jake dont tu parlais comme étant supérieur à moi pour me provoquer. Dire que je pensais au moins m'être débarrassé de toi... il a fallu qu'il soit ton fils et qu'on te retrouve lors de notre fuite !

— Et pourquoi a-t-il fallu que tu parles de lui, hein ? Cela ne te suffisait pas de souffrir seule, tu voulais entraîner quelqu'un dans ta chute ?

Vers la fin de leur dispute, je m'étais dirigé vers le balcon n'écoutant plus. J'étais heureux : je me moquais de tout. Ces événements qu'évoquait mon père restaient obscurs et insaisissables mais je commence à me souvenir de plus en plus de détails sur mon ancienne vie, il suffisait de persévérer.

— *Tu ne veux pas savoir pourquoi c'est si flou ?*

Son ton sarcastique suffit à réprimer le sourire qui commençait à naître. Il pointait du doigt le principal problème que je tentais d'éviter de mon mieux.

— *Je te montre ?*

Il n'y avait aucun besoin de dire à cette autre partie de moi qu'elle était ma décision.

Un gamin de huit ans à genoux qui sanglote, un autre au contour flou penché sur lui. Les échos de cris de douleur et d'un unique coup de feu se répercutaient autour d'eux tel le tonnerre.

— *Pourquoi pleures-tu ?*

Peu étonné par la présence de cette autre personne fantomatique, le garçon secoué par ses tremblements hoqueta son explication.

— Papa,... il est mort... je ne suis pas assez fort... je dois me battre et pourtant je ne supporte pas ses coups... Ca fait trop mal. Je ne pourrais jamais venger papa.

Les traits de son interlocuteur se fixèrent peu à peu tandis qu'il s'asseyait et posait une main sur son épaule. Il lui confia doucement une façon de réussir.

— *Si tu continues à te laisser dominer ainsi, effectivement tu ne pourras rien faire. Si tu veux, tu peux me donner ce fardeau.*

— Pourquoi ? Pourquoi veux-tu prendre ma place ?

— *Est-ce que tu hais l'homme qui t'entraîne ?*

— Non...

Lorsqu'il lâcha un soupir de résignation, le corps du second personnage se fixa pour devenir identique à celui du gamin désespéré.

— *Alors tu seras incapable de te surpasser lors de ces combats. Tu as trop d'état d'âme et pas assez de ressentiment.*

— En quoi es-tu différent de moi ?

— *Tout simplement par mon absence d'existence. Je ne suis rien de plus que ta colère là où tu n'es qu'espoir de retour en arrière.*

L'original jeta un coup œil à sa copie avant de baisser les yeux et grommeler faiblement.

— Je suis déjà fou... fais comme tu veux.

A la fin de cette phrase, le premier enfant s'allongea et ferma les yeux sous ceux ,ternes, de l'autre.

— *Fais de beaux rêves, je me charge du reste.*

— *Et ton rêve a duré sept ans.*

« Donc tous mes souvenirs d'avant mes treize ans ne sont que le fruit de mon imagination ? »

Je levai ma main et la tendit vers le soleil. Bien entendu, rien n'apparut en transparence même si j'aurais souhaité le contraire.

« Qu'est-ce que je suis vraiment ? »

Derrière moi, les éclats de voix s'étaient calmés et la seule pensée que j'eue lorsqu'Elisa s'adossa à la rambarde à côté de moi, fut :

« Finalement, tu es la plus vieille de nous deux. »

PERIODE IV : Mes échecs



L'heure du bilan vient et je vais devoir m'excuser auprès de vous. J'avais promis de vous raconter une histoire réelle de notre monde, débarrassée de toutes contraintes gouvernementales mais je dois changer mes plans. Vous devrez vous contenter de celle remplie des intérêts des différentes parties. Les mensonges devraient être plutôt limités suite aux derniers événements. Je vais me concentrer sur ce que je vous décris depuis le début : ma vie. Car c'est bien mon expérience que je vous transmets depuis que j'écris mes journaux. Je vais donc continuer mon témoignage qui, s'il commence trop tard, va se finir à point nommé.

CHAPITRE 15 : Nouveaux éléments (Jake)

C'est environ une semaine après notre libération que nous assistions à notre première réunion du quartier général au grand dam de son leader, le général qui nous avait si bien accueillis... Ces derniers jours, j'ai pu finir de récupérer en toute tranquillité tandis que mon père se faisait harceler en permanence par ses supérieurs pour tenir cette réunion. J'ai eu une occasion d'écrire tout ce qui remonte à notre fuite et réunir mes mémoires tout en tentant de démêler l'utile de l'inutile. Étonnamment, rien de ce que j'ai vécu depuis la mort du professeur d'histoire ne me semblait vain contrairement à mes préoccupations antérieures qui me paraissent complètement ridicules. Cela venait sans doute de la réalité sur mon passé : Finalement, je n'avais rien. Même les bons souvenirs n'existaient que dans mon imaginaire. Aucun sacrifice n'est superflu face à la réalité semble-t-il. Tout à coup, le général interrompit le fil de mes pensées par sa voix hargneuse.

— Ils sont là comme vous me l'avez... demandé ? Ordonné je devrais dire.

Après un regard rapide sur nous, il continua sur un ton plus calme.

— Voyez-vous votre père a usé de chantage pour vous faire intégrer à ces rassemblements. Quitte à nous faire échouer, il a refusé de diffuser son rapport tant que vous ne pourrez pas être mis au courant de son contenu et de nos décisions. J'ai finalement cédé mais ne pensez pas que je vous porte une quelconque confiance. Alors...

— Il suffit ! Tout le monde ici connaît vos réserves sur ces jeunes gens et eux-mêmes l'ont compris sans avoir à supporter les derniers rendez-vous qui n'ont pas manqué de nous importuner.

Le visage brièvement défiguré par une colère peu contenue, le haut gradé tenta de reprendre le contrôle de la discussion mais mon père embraya plus rapidement.

— Passons à mon rapport plutôt que de continuer à créer des dissensions. Il y a trois mois, j'ai accepté de retourner sur l'île pour en découvrir plus sur les plans interceptés par vos services de renseignement. Grâce à d'anciennes relations, j'ai réussi à pénétrer dans le complexe de recherche. En fait, il se situait dans la montagne qui a été construite sur les centres de recherche militaire datant de l'ère des 200 nations. Ce que j'y ai trouvé confirme tous nos soupçons messieurs : les « appelés à la guerre » ne sont en fait qu'une minorité à intégrer leur rang, le reste est utilisé comme cobaye pour des tests médicaux et comme main d'œuvre dans leurs usines.

Cela j'ai pu le découvrir très facilement mais il y a des problèmes nous concernant. En effet, dans leur section agronomique, ils sont en train de créer des plants parasites. J'ai pu voir les résultats en action et c'est assez effrayant quand on connaît leur projet. Ces plants génétiquement modifiés ont la capacité de contaminer un champ entier, comme on en trouve en Orient, avant le début des récoltes. Ils se propageront extrêmement vite et leur besoin en sels minéraux est si important qu'ils rendront les terres stériles avant la maturité de la plante. Les essais qu'ils ont réalisés sur leur île mais aussi à l'Est ont démontré l'efficacité de cette technique. Durant l'année qui suit, ils vont les propager sur tous les champs orientaux ce qui nous enlèvera la majorité de nos ressources. J'ai demandé à nos experts de faire des simulations et ai obtenu les résultats ce matin : le monde entier étant encore à l'heure actuelle soumis au rationnement, la perte de nos récoltes sur ne serait-ce qu'une saison sera catastrophique. Selon leurs calculs, même en produisant en masse des compléments alimentaires, nos pertes pourraient s'élever à 20% dans les meilleures conditions. Le problème c'est que nous n'avons qu'une minorité de la production et la ligue orientale pourrait bien briser le traité pour se préoccuper uniquement de ses citoyens. Nous serions donc à la merci du seul pays qui est prêt à cette éventualité : Parmien.

Si cette conclusion laissa un froid parmi l'assemblée, le chef de l'armée ne fit paraître aucun sentiment et se leva pour faire part de son avis.

— Vous pouvez en convenir mes chers collègues que j'avais avancé la possibilité d'une attaque dans l'année malgré le scepticisme de la majorité. Leur inactivité ne pouvait qu'être une façade pour une tactique de grande ampleur. Mes manœuvres de préparation et la prudence que j'ai réclamée n'étaient

en aucun cas « une perte de temps et de moyen dans l'objectif de reconstruction ». Nous devons prendre l'initiative !

Plusieurs personnes sortirent des tablettes numériques, d'autres se tournèrent vers leurs voisins ou dégainèrent des téléphones pour obtenir précisions, pronostics ou enclencher certains plans. Pour ma part, un détail passé inaperçu avait retenu mon attention et refusait de laisser place aux problèmes de leur alliance internationale. Les « appelés » : Hommes et femmes qui partaient pour servir leur pays sans que l'on en sache plus. On savait juste qu'ils pouvaient prétendre aux avantages de haut rang une fois leur service terminé. C'était l'espoir de tous ceux dont la famille était de classe moyenne, une solution pour devenir un grand de ce pays... Un élément de plus sur lequel on nous floue depuis toujours. Ils n'avaient pas le droit de décevoir des générations de cette façon. De tout mon cœur, je voulais que les choses changent, El' et moi n'étions plus les seuls sacrifices pour la survie d'un système égoïste. Il fallait intervenir pour détruire cela au plus vite. Je me mis à souhaiter une guerre imminente.

— Cela aurait pu être la solution si je n'avais vu autre chose. Suivez-moi s'il vous plaît.

Les dix personnes présentes dans la pièce, bien qu'hésitantes, se levèrent chacune leur tour. Naturellement Élis et moi emboî tâmes le pas de mon père. Nous ne savions rien de ce qu'il pouvait préparer mais il méritait un minimum de notre soutien pour l'aide qu'il nous avait apportée et son obstination pour que je sois présent. Ainsi je découvrais des informations confidentielles qui reflétaient toute la nécessité des actions entreprises dans cet endroit. Le plus naturellement possible, celui qui me permettait cela vint se placer à ma droite pour glisser quelques mots à mon oreille.

— Fais très attention à ce que tu dis, je peux me permettre une liberté dans mes paroles mais toi tu ne possèdes rien qui te protège. Maintenant que ses soupçons ont été confortés, il va gagner en pouvoir.

Nous débouchâmes finalement devant une porte blindée et notre groupe s'arrêta comme pour attendre un signal. Bien qu' impatient, je restai debout sans comprendre quand un bruit aigu retentit, accompagné d'une lumière verte à droite de l'ouverture. Un par un nous rentrâmes alors dans une grande pièce où étaient alignés de nombreux hommes au garde à vous, les oreilles protégées par des casques et chacun faisant face à des armes de tout type. Mon père alla taper à l'épaule d'une des personnes en arrière du stand de tir et celui-ci sortit d'une armoire fermée par un code une longue valise. Prenant une clef autour de son cou, mon père l'ouvrit en dévoilant l'une des carabines qu'El' avait pris dans notre arsenal. Il se rapprocha alors de la zone de tir et deux soldats déposèrent à cinquante mètres un panneau de verre. Des murmures s'élevèrent parmi l'assemblée réunie dans le stand ainsi que quelques rires. Dans une impressionnante régularité, et en ne prenant que peu de temps pour viser, quatre balles fusèrent pour faire mouche. Les soldats de tout à l'heure ramenèrent la vitre auprès de nous, nous permettant de cette façon de constater que les tirs avaient traversés à chaque coin le matériau bien plus épais que ce que je croyais. Une découpe propre, ne présentant pas les brisures habituelles. Il récupéra alors une carabine déjà présente sur place et renouvela l'expérience sur un nouveau panneau. Cette fois la dalle était restée intacte hormis les traces d'impact en forme de toile d'araignée sur une faible surface.

— C'était une vitre renforcée que notre département Recherche et Développement a présentée la semaine dernière. Elle est censée résister à un tir de sniper. Voici la dernière chose que j'ai découverte avant de revenir parmi vous. Jamais je n'avais pu les observer il y a quatre ans, mais il semblerait que de nouvelles armes aient été développées et utilisées ces dernières années. L'alliage de leurs balles est plus perforant et l'utilisation d'une propulsion électromagnétique leur donne une vitesse bien plus importante que les armes standards.

Après plusieurs secondes de silence, le général intervint.

— En quoi ceci est censé nous dissuader d'attaquer ? Ce n'est pas l'armement léger qui fera pencher la balance de leur côté. Si vous vouliez vraiment nous faire peur, il aurait fallu faire un rapport précis comme nous vous l'avions demandé.

— On s'en moque de cela ! Nous n'utilisons des canons de ce type que depuis 5 ans et nous sommes encore loin de porter cette technologie sur des calibres légers. Imaginez l'avance prise sur un armement bien plus stratégique

Quelques doutes commencèrent à se répandre toutefois le personnage belliqueux ne se laissa pas démonter durant sa déclaration pour apaiser l'atmosphère. La véhémence qui transparaissait chez mon père l'y aida fortement.

— Nos forces sont bien plus importantes que les leurs mais je comprends vos inquiétudes messieurs, je vais réfléchir à une solution pour éviter une manœuvre trop périlleuse face à une menace inattendue.

Tout le monde appuya ses propos et, bien qu'affichant mon soutien envers mon père, je ne comprenais pas l'entêtement qu'il avait à décourager une guerre devenue obligatoire à mes yeux afin de libérer toute une population. Le lendemain, un message passa dans toute la ville : les décisions pour une attaque étaient entièrement mises dans les mains du général Scocker. Le nom du militaire que ces derniers jours nous avaient permis de fréquenter un peu trop à mon goût.

Dès lors qu'il obtint ce pouvoir, la ville entra dans une frénésie guerrière. Tout en restant parqués dans nos quartiers, nous pouvions entendre les lamentations des familles dont un membre recevait son attachement. Un bruit que l'on entendait si souvent à Brolta, celui des proches qui craignent de perdre à jamais un être cher. Sauf qu'ici, il n'y avait pas la confiance caractéristique des « appelés » mais juste un appel au devoir face aux combats approchants. Nous n'avions plus pris part à leurs réunions à la demande de Scocker. Leurs plans ne nous concernaient en aucun cas et mon père ne protesta pas. Tout cela n'avait plus rien à voir avec nous : ils voulaient se protéger et libérer une population dont ni Élixa ni moi n'étions véritablement des membres.

Sauf que cela ne pouvait pas être si simple. Trois jours plus tard, le général fit appel à nous pour monter une expédition visant à réfuter les hypothèses de mon père quant à la surpuissance parmiennne. Il va sans dire que le refus n'était pas autorisé si nous voulions conserver la tête sur nos épaules. Selon lui, il suffisait juste d'accéder à leur base avec l'aide d'infiltrés et de voler l'un des avions devant transporter les fameuses graines. Les raisons évoquées étaient simples, il fallait connaître le rayon d'action de ces engins et trouver un moyen de les détecter pour prendre des contres mesures. Pendant deux jours, ils nous formèrent au saut en parachute et nous firent étudier les plans de la zone à prendre d'assaut. Un pilote et un informaticien participaient à nos exercices en tant qu'instructeurs. Le jour J, nous dûmes communiquer notre plan d'attaque et subir un contrôle médical avant le départ. Un contrôle qui aurait pu se passer sans que je n'aie besoin de l'évoquer mais cette expérience eut un impact involontaire. Tout l'examen se déroula d'ailleurs de la façon la plus classique possible jusqu'à ce que le médecin complète mon dossier pour autoriser mon départ.

— C'est une sacrée liste de contre-indication que l'on a là. Vous avez déjà fait une overdose à un médicament ? A moins que... non. Ce n'est qu'une hypothèse mais... Vous êtes ce gars qu'ils ont failli perdre lors de l'opération suite à des blessures par balle ?

Qui ne dit mot consent dit l'adage et si cela faisait partie des informations que l'on m'avait demandé de ne pas divulguer, je ne fis rien pour nier. La réaction de cet homme de science n'était que de la curiosité et face à mon aveu silencieux, il eut clairement du mal à se retenir. Après avoir demandé ma permission, il souleva mon haut et inspecta chacune des cicatrices de mon corps, les effleurant, étirant la peau autour. Il eut un petit soupir avant de se reposer sur son bureau.

— Rien à faire la différence entre ce qu'ils font et le travail de nos chirurgiens est clairement visible. C'est vraiment plus fin, difficile de se dire qu'on y a fait entrer tous les outils nécessaires pour vous remettre en état. Ça ne vous a jamais gêné en manœuvre ?

J'étais clairement face à un professionnel mais il se comportait comme un enfant devant un nouveau jouet. Voir un regard pétillant n'était pas un privilège qui m'avait souvent été donné dans ma vie alors je le laissai faire mais ces derniers mots brisèrent mon admiration pour son insouciance.

— Excusez-moi, de quoi parlez-vous ?

Sans doute pensait-il avoir abordé un point plus confidentiel car tout en étant amusé, il eut un air penaud.

— J’oubliais. Hé hé. Et bien parlons de sport alors. Si vous faites, je ne sais pas moi... un footing un peu précipité ou que vous êtes dans des moments de grand stress, ça ne vous fatigue pas plus qu’avant ou votre corps n’aurait pas des réactions un peu moins naturelles ?

A ce niveau-là, je ne comprenais plus rien à ses sous-entendus surtout que les phénomènes qu’il évoquait m’étaient inconnus. Un signe négatif m’échappa tandis que je cherchais à comprendre de quoi il parlait et une fois encore, l’homme comprit de travers.

— Et bien dis donc. C’est donc vrai que vos organes artificiels sont aussi efficaces que les originaux. J’avais du mal à croire le rapport traitant de la réparation de vos systèmes endommagés et l’analyse de celui de votre amie avant la transplantation.

Mon envie de lui en demander plus mourut dès qu’il évoqua El’. Sans prêter attention à ses protestations, je récupérai mon dossier médical et sortis du cabinet. Élixa m’attendait dans le couloir et lorsqu’elle se leva, mes yeux restèrent dirigés en dessous de son visage. Plus précisément au niveau de sa taille. Là où son survêtement rejoignait son pantalon. L’endroit où ma main se glissa. Une main qui révéla délicatement une cicatrice au niveau de son rein gauche. Les paroles étaient peu utiles toutefois il aurait mieux valu qu’au moins une nous échappe quand je me souviens de ce pesant trajet jusqu’à l’aéroport militaire. Sans que je n’aie l’impression d’avoir retenu quoique ce soit de notre entraînement, on nous embarqua dans l’avion

CHAPITRE 16 : Une autre face

Le premier grondement m'arracha de mes pensées dans un sursaut soudain. L'île approchait et avec elle, les perturbations atmosphériques de la tempête en cours. La seule et unique raison qui avait tant précipité notre départ car c'était les meilleures conditions imaginables... pour le plan. Autrement dit un orage d'une violence stupéfiante... L'une de mes rares peurs. L'une de celle que rien n'a pu m'éviter, même le fait de devenir un tueur. Par les hublots, je ne voyais plus que les sombres nuages qui envahissaient le ciel. Cette obscurité était entrecoupée par les fourches étincelantes du tonnerre dont je ne pouvais plus détacher le regard, effrayé par cette vision apocalyptique du monde. Une main vint se poser sur mon épaule accompagnée de paroles rassurantes.

— Ne craignez rien jeune homme, les avions sont totalement insensibles à la foudre.

Le militaire qui venait juste de passer à mes côtés s'en alla aussi vite. Alors que je le suivais du regard, mes yeux croisèrent celui d'Élisa. Sans y réfléchir, je les détournai mais ce ne fut pas sans un pincement au cœur. Agir ainsi était ridicule mais l'heure n'était pas aux explications. Je me savais complètement ridicule à agir ainsi mais je ne pouvais m'empêcher de ressentir une certaine culpabilité. Je n'eus pas plus de temps pour y penser. Le copilote nous informa depuis le cockpit que le moment était venu de sauter.

— Aucun capteur ennemi ne peut plus nous accrocher dans cette masse d'énergie. Il y a un risque pour que votre atterrissage ne soit pas parfaitement aligné avec leur base aérienne mais la suite ne concerne que vous.

El', moi, le pilote et notre informaticien sautâmes chacun l'un après l'autre dans le sombre abysse mais quand ce fut au tour de l'escouade nous accompagnant, une nouvelle explosion détonna dans le ciel orageux. Une pluie de débris nous tomba dessus, derniers vestiges de l'avion qui nous avait emmenés. Par bonheur aucun de nous n'avait encore ouvert son parachute car ce dernier aurait été réduit en lambeaux par les bouts de métal. Pendant plusieurs longues secondes, nous restâmes le plus longtemps la tête tournée vers le ciel dans l'espoir qu'une silhouette se détache du noir au prochain éclat lumineux. Rien n'arriva. Pris par le temps, nous devions nous concentrer sur notre cible en contrebas même si l'issue de la mission devenait plus hasardeuse. En y repensant, vu le peu d'effectif, elle l'était dès le départ. Je n'étais même plus sûr que la volonté du général fût d'assurer notre survie. Voyant enfin notre objectif, je déployais la toile du parachute à l'instant où une bourrasque m'arracha de la trajectoire en me projetant vers la montagne. Le lieu d'atterrissage se situait bien plus bas, là où une route cimentée apparaissait sans raison à la racine de la montagne. Le pari du général était qu'à cet endroit se trouve l'extrémité d'une piste de décollage souterraine. Le choc contre la roche ne m'aida pas à trouver une logique dans la précipitation de cette opération tandis mes compagnons de chute dérivèrent au gré du vent, comme je le constatais dès qu'ils étaient illuminés par la foudre.

Sans penser un seul instant à la mission, je descendis le plus vite possible la pente anormalement régulière de la montagne. Suivant un instinct inconnu, je courrai en conservant mon cap malgré les difficultés causées par les terrains instables. Mon œil accrocha un clignotement bleu et rouge dans la pénombre de la tempête. Il me suffit de quelques secondes pour me souvenir du système de code que l'on nous avait appris pour préparer cette mission : bleu pour le lieu et rouge pour un problème. Cela pouvait se traduire comme un signal de recherche simplifié comme si celui qui le faisait n'avait pas l'habitude... Mon sang ne fit qu'un tour, quelqu'un qui n'en aurait pas l'habitude ou qui ne l'aurait acquis que trop récemment ! Les chances étaient maigres mais poussé par l'espoir, je pris cette direction. Je tombai alors sur un groupe armé et cagoulé. J'eus juste le temps de me mettre à terre lorsque l'un de ces personnages parla.

— Le détecteur chimique 2 s'affole, il ne doit pas être loin.

— Saloperie de temps, il pourrait être à deux pas qu'on ne le distinguerait pas. Commandant, vous êtes là ?

Comment connaissait-il mon grade temporaire ? La troupe reprit sa marche sans plus discuter alors je me relevai et me mis à les suivre discrètement en chaussant une paire de lunette infrarouge pour ne pas les perdre dans cette noirceur sinistre. Le premier locuteur portant un casque sur ses oreilles reprit la parole une dizaine de pas plus loin.

— Sergent, ça ne varie plus. Il doit y avoir un problème avec la balise.

Le second, le sergent, jura avant lui répondre.

— Il faudra remercier Scocker pour son plan débile. Je veux bien agir mais c'est encore plus mal organisé que ce que nous faisons dans la résistance.

Ces derniers mots réveillèrent mon attention. Il était temps de prendre une décision.

— Halte !

Mon ordre lancé, ils réagirent immédiatement en formant un cercle, l'arme à l'épaule. Leur chef, au milieu, se tourna approximativement vers moi

— Qui êtes-vous ?

En prêtant une attention toute particulière à mes pas, je me décalai vers la gauche avant de parler avec une voix différente. Il devait continuer de se croire encercler.

— Si je vous réponds Jake, que me dites-vous ?

— Dans ce cas, alors je dis : montrez-moi votre visage commandant.

A ces mots, j'allumai la lampe sur mon fusil après avoir enlevé mes lunettes pour mieux observer le groupe. Aucun insigne et un équipement clairement destiné à l'assaut mais surtout un visage connu dans le tas qui m'apporta un certain réconfort. Le résistant qui nous avait mis en contact avec nos actuels commanditaires me gratifia d'un bref salut à deux doigts

— Vous êtes bien un groupe de soutien ?

— A vos ordres mon commandant.

Tous se mirent au garde à vous, ainsi je pus enfin me relâcher.

— J'ai été séparé du reste de l'équipe, on part à leur recherche.

— Négatif mon commandant. Les ordres sont clairs, une fois l'un de vous trouvé, nous attaquons.

Sur le point de m'élancer, je dus me retourner vers mon nouvel allié pour obtenir des éclaircissements.

— Si jamais le vol était attaqué, nous avons pour ordre de partir commencer le plan le plus tôt possible pour éviter qu'ils prennent l'avantage. Cela même si nous sommes en sous-nombre.

— Vous avez un moyen de trouver les autres assez rapidement ?

Son acquiescement me suffit. S'il n'y avait pas de problèmes, je pourrais finir tout en vingt minutes ensuite il ne resterait plus qu'à m'occuper du reste.

« Attends-moi El' »

Une fois l'objectif en vue, ils s'arrêtèrent pour attendre mes instructions. Au pied de la montagne, une importante concentration d'hommes, de matériel et d'engins bordait les trois cent mètres de la fin d'une piste de décollage souterraine. Une énorme ouverture dans la montagne débouchait sur cette piste de tarmac illuminée de tout côté par des projecteurs.

— On respecte le plan, on est beaucoup moins que prévu mais avec de la coordination tout se passera bien.

La vague de protestation à laquelle je fis face me pris au dépourvu. Dépassé par le nombre fou de qualificatif peu élogieux, je restai planté devant incapable de gérer une équipe devenue tout d'un coup indisciplinée. Pour mon plus grand bonheur, le sergent s'avança et tous se turent.

— Commandant, vous devez comprendre qu'avec nos effectifs ce serait une mission suicide.

— Qu'est-ce qui vous dérange ?

— Mais... tout ! On est censé causer une confusion monumentale chez eux, ce n'est pas avec aussi peu d'homme qu'on le pourra.

— 9.

La rumeur prit fin avec ma déclaration.

— Avec 9 hommes, on peut prendre cette endroit à partir du moment où tout le monde sera capable faire son travail.

Ce que je ne pouvais pas leur dire, c'est que mon assurance était fictive. En réalité, j'aurais préféré en avoir au moins 20 mais dire un nombre au-dessus de nos effectifs ne représentait pas la technique la plus fiable pour motiver des troupes. D'ailleurs si on y pensait, il y avait d'autres soucis...

— D'accord mais dans ce cas qui est celui qui doit prendre la charge ?

— Vous avez trois tireurs précis ?

Visiblement agacé par mes réponses-questions, il me regarda pendant quelques secondes avant d'hocher la tête.

— Parfait !

C'est ainsi que je me retrouvai sur le flanc droite de la fracture par laquelle passait la langue de béton, une mitrailleuse lourde entre les mains et mon regard rivé à l'opposé du lieu de décollage. La pluie s'était encore intensifiée et pourtant en contrebas de nombreux soldats continuaient de circuler avec les techniciens. Étrange paradoxe que de voir travailler ces hommes alors que tout indiquait que la vigilance était renforcée, comme si ce n'était qu'une formalité pour rassurer les employés. Ils ne pouvaient deviner qu'un professionnel de ce genre de situation était à la manœuvre. Trois clignotements verts, le second groupe était prêt. Avec mes jumelles, j'inspectai leur position pour vérifier qu'on ne pouvait les distinguer au sol. C'était le cas. Pour la forme, je bloquai mon souffle lorsque je pris position.

Le choc de la première salve me mit immédiatement en situation. En bas, l'agitation apparut avec la chute de plusieurs corps dans les rangs et les multiples impacts au sol. A cette distance et avec cette arme, je ne pouvais être sûr de tuer ou de d'épargner mais j'essayais d'éviter les hommes en bleu de travail. Je pus finir mon premier chargeur sans qu'aucun tir ne vienne dans ma direction mais malgré cela, je dévalai le terrain boueux sans perdre pied en même temps que je préparai les 80 prochaines balles. La majorité d'entre elles se perdraient sur le champ de bataille mais mon objectif n'était pas d'éradiquer tout le monde. De leur côté, l'éclairage du lieu et le mauvais temps rendaient ma détection difficile là où je les distinguai parfaitement sur la piste. Quand je relançai la machine meurtrière, une anomalie se glissa parmi les morts : certains basculaient à l'opposé de la direction des tirs les plus bruyants, les miens. Cette diversion me permit d'arriver au bout d'une nouvelle réserve même si une dizaine de balles sifflèrent proche de moi. Les flammes de mon arme avaient fini par me trahir mais les trois snipers en face remplissaient leur office en les coinçant entre deux feux. Mon emplacement renouvelé et cette fois accroupi, je repris mon opération et visai en priorité ceux qui me tournaient le dos : soit ceux qui cherchaient nos tireurs. Mes fenêtres de tirs se raccourcirent mais que ce soit moi où les tireurs à longue distance, nous leur laissions le minimum d'occasion pour riposter. Après plus 300 balles, mon épaule s'engourdit douloureusement et mon esprit dériva doucement.

« Est-ce vraiment si facile ? »

Facile de tuer, facile de tirer dans le tas sans penser au nombre de mort, facile d'organiser un plan mettant en jeu tant de vie. Une réflexion qui n'arrêta pas mes tirs mais elle ne me permit pas de réagir à temps au moment d'une sortie imminente du hangar. 3 hommes au pas de course qu'accompagnait un halo de lumière qui remonta et m'aveugla. Avant même que je me rende compte de ce qui m'arrive, j'étais déjà en train de me précipiter vers la pente tandis qu'une longue flamme naquit en bas suivi tout promptement par une explosion à moins de six mètres de moi. Le souffle et le tremblement du sol me déséquilibrèrent alors qu'une douleur cuisante me consuma. Incapable de me retenir sur cette surface glissante, je me retrouvai dans une course folle tantôt sur le dos, tantôt sur ventre. Plusieurs fois, ma mitrailleuse me heurta mais ce fut finalement en l'utilisant comme appui que je pus m'arrêter. Mon dos me brûlait affreusement et je dus me retenir d'y passer ma main : il y avait plus urgent. Des projecteurs balayaient l'autre côté de la Montagne à la recherche de mes tireurs et en bas, quatre hommes munis de lance-roquettes suivaient les ronds de lumière. Si jamais... j'assurai ma prise sur un objet à ma taille quand ils tombèrent. Tous les quatre. En même temps. Un seul détail changeait par rapport à ce que j'avais prévu. Trois corps basculèrent en arrière et le dernier sur sa droite. Ce dernier tir ne pouvait correspondre à mes troupes. La personne que je vis à la place la plus probable au vue de la projection du corps et de ce qu'il y avait en bas était El'.

Cela n'échappa aucunement aux soldats sur la route toutefois Élisabeth s'était déjà mise à couvert. Un poids sur mon cœur remplaça celui de ne pas avoir suivi mon désir de la retrouver. Un poids bien moins lourd car cette fois je pouvais la protéger directement. J'enclenchais le mode semi-automatique et le plus calmement possible, je mis fin aux jours de ceux qui se déplaçaient vers mon ancienne entraîneuse. Il n'y avait plus de doute, plus d'inquiétude pour me perturber. Juste une bête en moi qui s'était débarrassée de sa muselière. Me souvenant d'un geste oublié, je remis la main à ma ceinture et après avoir imprimé 3 révolutions au lourd objet au bout de sa lanière, je jetai de toutes mes forces ce qui y était accroché. 3... 2... 1... Mes yeux clos laissèrent passer une douloureuse clarté. L'effet sur les troupes fut immédiat avec une absence totale d'ordre dans leur réaction. Le reste des résistants descendit en rappel devant l'entrée et l'écho de leur tir ne cessa de résonner à mesure qu'ils s'y enfoncèrent. Élisabeth, moi et les trois rebelles, sans se concerter, ouvrimus le feu le plus longtemps possible sur le moindre opposant qui montrait signe d'une reprise de conscience. Sur la centaine de personnes présentes au début, moins d'une vingtaine était debout. C'était ça Midnight : une seule présence réellement mise en avant et d'autres qui assuraient tout le travail en restant dans l'ombre. Car rien n'avait changé, j'avais pu avoir l'idée de ce plan. Car rien n'avait changé, son exécution se déroulait parfaitement. Le plan... J'eus le souffle coupé au souvenir de son apothéose programmée.

Je survolai les obstacles, m'affranchissais du relief et plus rien ne m'importait. Mon arme était restée là-haut sans que je n'éprouve de remord. Je devais descendre, je devais la sauver. Je jaillis dans la lumière des installations et le petit nombre d'hommes restants tenta de m'arrêter. Quelques balles me dévièrent lorsqu'elles touchaient mon gilet pare-balle mais je ne devais pas les en prendre compte, pas si près. Un choc affreux traversa toute ma poitrine. Mon corps s'envola avant que je n'atteigne mon objectif, la violence de l'impact me fit faire deux tours sur moi-même. J'avais l'impression de m'être pris en mur de plein fouet et mon épaule me lança quand je voulu m'aider du bras gauche pour me relever. Les tirs de couverture m'évitèrent d'être achevé au sol mais l'impression d'avoir mon épaule totalement disloqué me coupait entièrement de ce monde.

— *C'est ton combat alors finis-le !*

Plus que cette phrase, c'était un énorme grondement qui m'arracha aux affres de la douleur. Il n'y eut plus un seul tir, tout le monde ayant entendu ce bruit sortant de la bouche de la montagne. Le monstre s'extirpait de la gueule béante de sa grotte en rugissant. Sans prêter attention à ce vacarme, Élisabeth essayait d'éponger mon sang et de bander la plaie nette qui traversait mon épaule.

« Mais fuis ! »

Oublier la sensation que mon corps pèse des tonnes, réfléchir uniquement à ce qui pourrait arriver. Dans un hurlement d'effort, je me relevai vivement et agrippai Élisabeth. Le temps était contre nous, déséquilibrée par ma réaction soudaine elle avait trébuché. Je la soulevai et la posai sans ménagement en travers de mon dos pour échapper au souffle maudit de la bête. Les premiers cris retentirent dès que la tourelle de l'avion qui débouchait lentement du complexe souterrain se mit en marche. Les hommes devant l'engin étaient pris dans un déluge de feu et de fer. Les munitions destinées au combat aérien déchiquetaient brutalement les corps. Suffisamment éloigné je l'observais, emportée par sa masse. L'horreur en contrebas était si grande... Pour m'arracher à ce spectacle macabre, je compriais de toutes mes forces la blessure jusqu'à voir rouge. Je ne me détournai pas, je

n'en avais pas le droit. Quand bien même mon flux vital réchauffait la main le long de laquelle il s'écoulait, le reste de mon corps était frigorifié. Se rependant depuis mes tripes, la sensation contraignait ma chair à l'immobilisme.

L'effroyable besogne terminée, l'horrible machine freina et avec elle la tourelle ne cracha plus rien. Elle s'immobilisa doucement en tournant de façon à ne pas obstruer le tunnel alors qu'une tornade semblait s'y déchaîner. A peine deux secondes passèrent, tandis que le son devenait toujours plus assourdissant, puis on distingua une forme grise foncer à une vitesse fulgurante sans toucher le tarmac. Tous ce que nous pûmes voir ensuite, étaient les deux tuyères enflammées qui s'éloignaient. Quand enfin mes oreilles s'arrêtèrent de bourdonner, nous étions comme seuls avec les râles des quelques victimes encore en vie. Derrière nous, gisaient de trop nombreux cadavres et hommes grièvement blessés que les tirs avaient perforés ou que le souffle brûlant de l'avion dérobé avait balayé. Les voir me donna la nausée et cela me fit aussi prendre conscience des choses. Si la guerre survenait alors ce seront ces personnes qui mourront, des jeunes que l'on avait arrachés à leur foyer et qui s'étaient vu obliger de protéger un pays dont ils ne connaissent rien en réalité. C'est à peine si je me rendis compte que j'étais maintenant à genoux. Il n'y avait que ce mélange de bile et de sang que je ressentais. J'en avais tué bien plus avant ceux que je regarde et pourtant...

— *C'était plutôt violent.*

Je n'avais pas changé.

— *Non effectivement. Tu n'as jamais changé d'ailleurs.*

Qu'est-ce que cela signifiait.

— *Quelle est la différence entre Jake et Sloan selon toi.*

« Jake ne se pose pas de question lui »

— *Pourtant c'est le propre de l'homme de s'en poser.*

« Alors qu'elle est-elle ? »

— *Sloan est vrai alors que Jake n'est qu'un mensonge.*

CHAPITRE 17 : Brisé (Élisa)

Un puissant vacarme vint m'arracher des limbes. Je dormais encore lorsqu'un cri effrayant a empli la pièce suivi du bruit du verre qui se brise. En me tournant dans le lit, je pus voir que Jake n'étais plus à mes côtés. Il y avait de grandes chances qu'il soit à l'origine de ce son. Je me dirigeai lentement vers la salle de bain emportant avec moi un drap pour me couvrir et, exactement comme je l'avais deviné, il était ici. Prostré sur le sol, effacé et pourtant en larmes, il tenait sa main ensanglantée. Le miroir de la pièce gisait en morceaux par terre. Je me rapprochai de lui et lui pris sa main pour l'examiner. De nombreux éclats restaient plantés près de ses phalanges. Un à un, je lui enlevai sans que la douleur ne le perturbe. Tout son être était concentré sur autre chose, sur une autre souffrance que je ne pouvais voir et ni même soulager... Pendant que je tentais d'éponger le sang qui s'écoulait de ces plaies, il me regarda et tout à coup m'interrogea.

— A quoi ça rime toute cette merde ?

J'éludai sa question avec une autre.

— Tu souhaites tant ne plus pouvoir rien faire ? Abîmer cette main ne te mènera à rien vu que tu ne peux plus te servir de l'autre.

Jake était terrifié et souffrant. Je le savais complètement perdu depuis notre mission mais j'avais espéré que cette autre atmosphère et ma présence l'aiderait à se retrouver. Une utopie.

— Les sacrifices que va faire cette organisation ne sont pas un moindre mal, ils n'ont pas le droit...

Il ne s'adressait à personne en particulier comme j'en avais pris l'habitude. Aucune de mes réponses ne pourrait le satisfaire. Consciente de cela, je le laissai me dépasser sans me retourner. Il ouvrit la trousse à pharmacie et en sortit des bandages qu'il enroula avec hargne autour de sa blessure. Cela fait, il se dirigea vers le vestibule, prit son manteau et sortit de notre studio. Ce départ me soulagea : même si je ne savais jamais où il déambulait, il valait mieux qu'il sorte. Cinq jours après le vol de l'avion, nous étions toujours au Parmien sur une décision de Jake. Il n'avait pas voulu repartir au centre de commandement et grâce au groupe de résistants, nous avons été logés dans une ville juste à côté de la capitale. J'avais eu beau m'y opposer, il avait ignoré mes protestations et au final nous étions ici. Son épaule était bloquée dans un plâtre mais le médecin qui s'en était occupé, nous avait prévenus : le choc lui avait explosé une grande partie de son omoplate et la guérison n'était pas assurée dans ces conditions. Il avait déjà la chance de ne pas l'avoir reçu cinq centimètres plus bas car aucune plaque de téflon n'aurait pu protéger son cœur de cette balle propulsée magnétiquement.

Depuis ce temps Jake n'avait pas lâché ses journaux, reprenant ce qu'il avait écrit, rajoutant des détails et transcrivant nos derniers actes. Il n'y avait que ça qui le préoccupait et le second jour de notre vie paisible, je me rendis compte qu'il avait passé toute la journée le crayon à la main sans se soucier de manger ou de dormir. Ce constat fait, je m'installai dans le même appartement que lui pour le surveiller nuit et jour. Je passais mon temps avec lui ce qui me poussait à rester en permanence enfermée et je devais être dans la même pièce la nuit pour vérifier qu'il ne se relevait pas pour écrire. Comme il n'y avait qu'un seul lit dans la pièce, cela sous-entendait que nous dormions ensemble. Dans une autre situation, ç'aurait été loin de me déranger car Jake était devenu après notre rencontre, une ancre pour moi, un pied dans le monde réel et une image du sens commun. Pour la première fois, j'échappais entièrement à mon ancienne vie et était capable d'imaginer un futur différent.

Seulement, je n'arrivai pas à trouver cet homme maintenant. Jake essayait aussi de fuir cette partie de sa vie et pourtant ses journaux ne se concentraient que sur celle-ci. Dans un élan de lassitude et portée par l'espoir qu'il reprenne une autre activité, je lui avais conseillé de tout reprendre au commencement. A partir de ce moment, il avait recommencé à s'intéresser à ce qui l'entourait et sortait dehors au moins une fois par jour. Je voyais qu'il ressentait toujours ce besoin maladif de tout noter mais il avait d'autres choses. La goutte qui avait fait déborder le vase ce matin était parvenue hier. Le message d'évacuation. Tous les agents en rapport avec le monde extérieur avait reçu par téléphone le message codé annonçant le début des hostilités.

Lors de notre dernière rencontre avec le général Scocker, il nous avait expliqué la suite des opérations si rien ne venait bouleverser ses objectifs. Je me souviens encore de Jake en train de hurler, les deux mains sur la table.

— Comment pouvez-vous imaginer faire ça ! Êtes-vous si peureux que c’est la seule solution qui vous paraisse être la bonne ? Pensez à toutes les vies que vous allez prendre bordel !

Dans le dos du chef des armées, on voyait le plan qu’ils avaient prévu d’appliquer lors de l’invasion : le premier assaut serait une diversion, des chasseurs qui attaqueront la ville de Brota puis arriverait la véritable attaque. Des missiles tirés par la flotte pilonneront Vulton. Une attaque aérienne de grande importance serait détectée sur l’instant et accompagnée d’une réponse trop rapide pour faire des dégâts suffisants. L’alliance occidentale voulait donc en finir au plus vite, signe qu’elle craignait réellement la défense ennemie.

— Trouvez autre chose avant de vous lancer dans des massacres aussi horribles et inhumains !

En disant cela, il les suppliait presque. Il était perdu face à la violence de ces projets. Le général après une réflexion assez longue avait déclaré :

— Il y aurait bien une alternative... Mais nous maintiendrons nos plans. A vous d’agir à temps.

Ce temps était arrivé. L’armoire ouverte devant moi contenait tout l’arsenal que nous avions pu réunir grâce à nos contacts. Midnight disparu, les réseaux de rebelles s’étaient développés à une vitesse folle et il avait réussi à se mettre en relation avec les organisations internationales. Malgré cela, il n’était pas au courant du massacre qui allait avoir lieu : on leur avait juste conseillé de quitter la capitale et de mettre à l’abri tous ceux qu’ils pouvaient sans obtenir de précision. Nous ne leur dûmes rien non plus... du moins je ne le fis pas. Jake n’était sûrement pas au courant de cette omission et je n’allai pas lui révéler au vue de son état. La porte d’entrée s’ouvrit sur le jeune homme au visage dur.

— On y va.

— Tu te rends bien compte que tout va trop vite.

— Je préfère ne pas y penser. Il y a une chance pour que ce que l’on fasse ne soit pas inutile alors on va devoir s’en emparer. Il faut mettre ce type face à la justice.

C’était la raison de notre présence sur ce territoire, nous devions trouver le troisième et actuel chef de l’Assemblée. Le tyran qui avait prévu de mettre ce monde sous sa coupe par la faim. Si on le prenait alors nous pourrions essayer de négocier leur reddition. Ce pays tombé, nous sauverions des milliers de vie. Comment le faire ? Jake avait son idée, à lui de la mettre en œuvre avec mon soutien. Je ne voulais pas l’abandonner même si ma volonté s’affaiblissait à chaque vie que je devais prendre après avoir réussi à échapper à ma collègue la plus fidèle : la mort.

Dans la capitale rien n’annonçait l’apocalypse qu’allaient vivre tous ses habitants. Je comprenais très bien les raisons qui motivaient Jake : tous ceux qui résidaient ici ne méritaient pas de mourir à cause d’un conflit où ils n’étaient pas impliqués. Nous nous rendîmes dans la maison de l’ancien membre de l’Assemblée, Manuel. La résistance avait contacté sa famille pour qu’on nous laisse la maison libre. Selon le général, cette personne réunissait un maximum d’informations sur le fils Vulton et ses collègues de l’Assemblée, l’une des raisons pour laquelle ils avaient voulu l’intégrer à leur réseau et aussi la raison pour laquelle notre ancienne organisation l’avait pris pour cible.

L’unique petit-fils d’Éric Vulton était au pouvoir depuis une dizaine d’années. Le second chef de l’Assemblée avait été assassiné et sa succession faillit déclencher un conflit entre ses membres. Le descendant du premier Pacifiant fut désigné pour éviter que tout ne dégénère. C’est le père de Jake qui m’avait confié cette histoire en ajoutant que la faiblesse des Pacifiants était leur divergence. Dans le bureau de l’homme décédé, les différents dossiers évoquant les points de pression possibles sur chacun vinrent renforcer ce constat. Les documents que consultaient Jake le firent écarquiller les yeux et commenter les trouvailles de celui qu’il avait tué il y a juste quelques semaines.

— C’est incroyable ! Cet homme aurait vraiment pu nous empêcher de faire tout ceci s’il avait pris le commandement. Rien qu’en se basant sur ses conseils pour l’économie de son pays, il aurait pu ramener la justice dans ce système pourri ! Dire que je l’ai tué...

Comme cela lui arrivait de plus en plus souvent, il prit sa tête dans ses mains et des larmes coulèrent le long de ses doigts.

— Qu'ai-je fait...

— C'est vous ? Vous l'avez tué ? Vous avez tué mon mari !

Une femme d'une quarantaine d'années venait de dire ça d'une voix ahurie et se précipita sur nous un couteau de cuisine à la main. D'instinct, Jake leva son pistolet et la mit en joue toutefois, dans un sursaut, il perdit sa cible. Elle allait lui planter la lame en plein ventre aussi je me jetai sur elle et la maîtrisai tant bien que mal. Je ne pouvais rien faire de plus face à sa haine. Dans un effort hors du commun, elle me fit basculer et posa son couteau sur ma gorge. C'était fini.... Un coup sourd résonna et le regard emplí de sa furie vira au blanc. Jake l'avait assommée avec la poignée de son arme. Il m'empoigna et me releva sans difficulté.

— Je ne peux pas te laisser mourir à ma place. Tous les deux devons finir notre mission. On sait où aller.

C'est ce qu'il m'annonça un papier à la main. Ce document contenait toutes les informations nécessaires à la réussite de cette mission : photographie du président, coordonnées de sa maison ainsi que ses plans. En quittant la résidence, nous avons laissé la femme évanouie dans la cave digne d'un bunker. Cela restait le mieux pour elle et pour nous. Enfin ragaillardi et déterminé, Jake nous menait vers le lieu où vivait notre cible. Cette maison se situait en périphérie de la ville, bien loin de l'endroit où avaient l'habitude d'habiter les plus riches. En à peine cinq minutes, il trouva le meilleur point pour couvrir la zone pendant un attentat.

Alors qu'il allait observer la zone, de l'agitation survint en bas et des véhicules s'alignèrent dans la cour pour s'immobiliser devant l'entrée de l'habitation. Plusieurs dizaines d'hommes en sortirent et se positionnèrent pour protéger la place. Tout à coup, tout ce beau monde s'agita et une silhouette encapuchonnée sortit de l'encadrement. Jake m'arracha sur le champ l'arme que je portai et s'allongea en m'expliquant.

— Nous n'aurons jamais d'autres chances de l'abattre s'il sort. Laisse-moi en finir.

J'entendis sa respiration s'accélérer là où il devrait plutôt la ralentir. Il était bien trop tendu pour pouvoir faire mouche surtout avec un seul bras valide. Une détonation sonna la mort de l'homme en contrebass. Toutefois ce n'était pas Jake qui avait tiré, le tir venait de plus haut. Soudain mon compagnon visa quelques degrés au-dessus faisant exploser une fenêtre de la propriété sur le coup. De l'étage supérieur, des voix surgirent.

— Pourquoi as-tu tiré une autre fois ?

— Ce n'est pas moi ! répondit une autre personne.

Observant toujours la direction dans laquelle il avait tiré, Jake se mit debout et m'agrippa le bras violemment pour me tirer hors du balcon où nous étions postés. Dévalant les escaliers sans un mot, il nous amena dehors où régnait la terreur. Il continuait de me pousser le plus rapidement possible vers l'origine de toute cette cacophonie. Dégainant une arme de poing, il tira sur un véhicule sortant de la propriété, ce dernier nous fonça dessus et je fus obligé de pousser Jake sur la droite pour lui éviter une rencontre mortelle avec la voiture. Je pris sa tête entre mes mains et lui hurlai :

— Mais bon sang, tu veux mourir ? Que se passe-t-il ?

— Tais-toi et subtilise une autre bagnole !

Son ordre sec me prit de court mais je ne pus le reprendre alors qu'il se précipitait déjà dans la cour. Plus rien ne paraissait le retenir à cet instant et à de nombreuses reprises, il ouvrit le feu sur les gardes que la confusion prenait. Autour de lui tous s'effondraient et un chemin se forma au travers la foule me permettant de lui emboîter le pas. J'aurais voulu l'y aider, j'aurais souhaité lui enlever une partie de ce fardeau mais quand bien même je tenais mon arme levée, je fus incapable de faire feu. Car j'avais vu un autre mode de vie et parce que je cherchais à sauver ces gens, je ne pus m'y résoudre. Pour autant, je ne restais pas tétanisée. Ainsi qu'il me l'avait demandée, je m'emparai d'une des berlines et la conduisit vers la sortie. Je le cherchais des yeux lorsque tout à coup, la portière s'ouvrit. Il rentra en m'exhortant de mettre les gaz.

— Retrouve-le. Avec le bordel qu'on a foutu, il n'a pas pu aller bien loin. Ce fourbe ... Se cacher et mettre une doublure à sa place. Ici ! Dépêche-toi !

En effet la voiture de tout à l'heure venait de se faufiler dans une rue à droite, obligée de faire demi-tour à cause du remue-ménage. J'avais l'impression d'avoir un démon à ma gauche. Un sentiment des plus désagréables se réveillait en moi mais le temps n'était pas aux questions et encore moins aux hésitations. Pied au plancher, je propulsai notre voiture à la suite de notre cible.

CHAPITRE 18 : Culpabilité

Si l'autre véhicule avait déjà pris une avance considérable, son conducteur fit l'erreur de quitter la capitale pour les plaines. Son allure en fut grandement ralentie et ils nous étaient impossibles de le perdre de vue. Son niveau de pilotage sur les surfaces inégales était inférieur au mien alors je rattrapai mon retard petit à petit. Deux kilomètres me suffirent à revenir au contact mais la situation semblait inextricable, il fallait être sûr de l'identité du passager. Si je le percutais, il restait un trop gros risque qu'il perde totalement le contrôle et que la voiture soit détruite en même temps que le corps qu'elle contenait et notre seul moyen de faire pression. Loin de ces pensées, Jake passa la tête par la vitre et sortit la moitié de son corps ainsi que son fusil. Comment pouvait-il imaginer le faire à cette vitesse et en ne s'appuyant que sur un seul bras ? Lui qui était un fonceur ?

Tout simplement car il le voulait. Un unique coup de feu. Le pneu arrière droit se déchiqueta petit à petit, cependant notre fuyard continua sa route sans relâcher l'effort. L'inévitable arriva, au gré d'une bosse la voiture fut déséquilibrée et elle l'envoya en un tête-à-queue qui fut enchaîné par plusieurs tonneaux. Devant les morceaux de carrosserie volant ci et là, j'écrasai les freins et nous observâmes effarés le véhicule se stabiliser dans un bruit de tôle.

La portière du conducteur, bien qu'endommagée, fut entrebâillée. Immédiatement, Jake sortit de notre voiture et se positionna fusil en joue devant l'ouverture. Cette dernière pivota un peu plus et un homme de soixante ans s'extirpa difficilement de la carcasse. Son crâne était en sang et il n'arrivait pas à se relever. Sa chute révéla son visage : le descendant d'Éric Vulton. Une fois qu'on put l'identifier, mon compagnon l'attrapa et le plaqua contre l'épave avant de lui enfoncer le canon de son arme dans le ventre. Le temps qu'il fasse ceci, je m'étais aussi préparée pour assurer notre position mais je continuai de les garder à l'œil. Un soupir douloureux suivi d'un toussotement provint de notre objectif.

— Allez-y ! Finissez ce que vous avez commencé il y a dix ans. Vive les efforts inutiles...

Surprise, je voulu demander des éclaircissements mais Jake lui envoya un coup de crosse dans l'abdomen en éructant.

— Des efforts ? C'est comme ça que vous appelez la mort de milliers d'innocents pour le pouvoir. Combien succomberont avant que ces stupides gouvernements ne se soumettent à vous ?

Ses yeux exprimèrent son atterrement à ses propos toutefois le sang qui encombra sa bouche l'empêcha de parler. Lorsqu'enfin il réussit à vider ses poumons, il s'exclama :

— Comme si c'était votre problème ! Ce n'est que pour éviter une telle situation que j'ai développé tous ces stratagèmes. Tout ce qui vous intéresse depuis le début, c'est mettre au commandement vos représentants. C'est pour ça que mon père est mort !

Cette fois, je pris Jake de vitesse et demandai au président de ce pays ce qu'il entendait par là.

— De quoi parlez-vous donc ? Le but de l'alliance occidentale est juste de libérer cette île... et ils n'ont jamais agi ici jusqu'à aujourd'hui.

— Occidentale ? Vous êtes de ceux qui vont attaquer dans moins de deux heures ?

Un espoir naissant se dessina dans son regard alors qu'il nous interrogeait.

— Oui. Nous sommes là pour négocier la paix en échange de votre vie et pour tuer cette guerre dans l'œuf... Une seconde, vous êtes au courant pour l'assaut ?

Il me fallut un certain temps pour comprendre l'ampleur de ses déclarations.

— Vous ne l'avez pas compris ? Pourtant le prototype que vous nous avez pris était équipé des sonars que nous avons utilisés pour détecter votre flotte et les escadrons qui se dirigent vers Brolta en ce moment. Ah, et pour information : m'utiliser ne vous servira strictement à rien. Je n'ai plus aucun pouvoir dans ce pays, ils ont tenté de me tuer tant de fois et ils viennent de recommencer. J'ai préféré

rester malgré les menaces sur ma vie. Je croyais pouvoir sauver ce monde mais maintenant je ne peux plus rien faire par votre faute !

— Ferme-la !

Cette injonction, Jake la ponctua d'une balle dans sa jambe. L'homme hurla une seule fois et serra les dents. Jake le maintenait par la gorge pour l'empêcher de s'affaler. Chacun se défiant du regard malgré les efforts de l'autre pour ne pas trembler. Rarement, il avait pu être aussi effrayant et pourtant le président de ce pays le toisait sans difficultés. Le feu qui couvait en mon ami tentait de prendre d'assaut cet arbre vénérable mais c'était en vain. Ce fut mon compagnon qui craqua la premier.

— Tu vas me dire que tu veux sauver le monde en le passant sous ton commandement ? Ne te fous pas de moi ! C'est des personnes comme toi qui ont mené cette île dans un système totalitaire.

Le visage du chef l'Assemblée était défiguré mais ce n'était pas tant la faute de sa blessure.

— Que crois-tu que je fais jeune imbécile ? C'est pour le faire tomber que j'ai mis en place ce plan mais il semblerait que vous en ayez eu la même vision que celle que j'ai donnée aux autres de l'Assemblée.

Se rendant compte de ce que cela sous-entendait, il se renferma derrière un visage placide tout en murmurant :

— Laissez-moi tout vous expliquez.

— Attendez.

Je repoussai Jake d'une bourrade, bandai les plaies de notre ennemi et l'aidai à s'installer. Face à sa rage vacillante, j'avais saisi ma chance pour briser ce comportement qui m'était insupportable. Son humanité ne devait pas disparaître si facilement. Tout le long de leur empoignade, j'avais pu voir notre prisonnier grimacer au moindre appui sur sa jambe et le plaisir que semblait en prendre mon compagnon me révoltait.

— Ce sera sûrement mieux ainsi n'est-ce pas ?

Je crachai à Jake qui me contemplait plein d'interrogations dans le regard :

— Remballe un peu ta haine. Te rends-tu au moins compte par quels extrêmes tu es passé ? Si tu ne veux pas perdre totalement ta raison. Écoute-le.

Mes arguments le frappèrent. Il prit une grande inspiration et s'effondra à terre. Il devait commencer à voir que son comportement se rapprochait dangereusement de sa limite. Le meurtrier qui sommeillait en lui n'était plus refoulé. Je ne voulais surtout pas qu'il redevienne comme ça.

— Votre ami est originaire de cette île ?

A cette question du blessé, j'acquiesçai.

— Il doit avoir de nombreuses raisons de vouloir ma mort... C'est pour cela qu'à mon arrivée au pouvoir, j'ai décidé qu'il était de mon devoir de mettre fin à ce pays qu'a créé mon grand père. Si vous connaissez tous nos projets, je dois vous le dire : cette mission est basée sur un énorme mensonge. Le but des recherches que nous faisons mener est effectivement de rendre toutes les terres stériles. Par contre, ce ne sont pas vos champs que je compte contaminer mais les nôtres.

La vérité, c'est que nous ne possédons pas les moyens matériels pour disséminer les graines sur de telles surfaces. Avec la complicité des jeunes qui sont obligés de travailler dans la Montagne, j'ai caché ces données et nous avons préparé un « imprévu » dans les opérations. Les différents transporteurs contenant les plants exploseront au-dessus de nos cultures. Ainsi c'est nous qui serons victimes de cette catastrophe et le pays ne pourra plus s'en relever. La seule solution sera de nous ouvrir au reste du monde pour répondre à nos besoins, l'importante production de technologie de ces dernières années pouvant servir de monnaie d'échange. Je subirais sûrement les représailles mais le peuple tentera de se

révolter face à la pénurie. L'Assemblée pourra bien entendu les menacer avec la puce toutefois mes informaticiens ont presque réussi à implémenter leur programme dans le serveur...

A ces mots, Jake sembla se réveiller et d'une voix lasse demanda :

— De quoi est-ce que vous parlez à la fin ? C'est quoi cette puce et cette histoire de serveur ?

Pour ma part j'avais bien d'autres questions en tête : pourquoi cette personne souhaitait à ce point détruire tout ceci au dépend de sa vie ? J'avais encore du mal à concevoir le but d'un tel sacrifice avec tout ce que j'avais fait. Pourtant je les avais sauvés tous les deux... étais-je faible ou au contraire avais-je obtenu le courage d'écouter les autres ? La réponse qui surgit de sa bouche vint nous stupéfier.

— N'êtes-vous pas au courant ? Vous ne savez même pas ça alors que vous vous apprêtez à attaquer ! Chaque habitant de ce pays est muni d'une puce prévue pour libérer un poison mortel si le signal approprié l'active... Je suis soulagé que vos assauts soient déjà compromis.

Jake fouilla alors dans sa poche et en déploya une antenne avant de dire dans l'émetteur accroché à sa combinaison :

— Annulez la mission ! Je répète, Liberté, annulez la mission. L'ennemi sait déjà tout de nos tactiques et est prêt à riposter.

Dans le téléphone satellite, une voix crachota :

— C'est trop tard... les navires ont été détruits, c'est pareil pour nos escadrons. Des obus ont coulé toute la flotte à 200 km des côtes et les forces aériennes ont été contrées par des drones. On ne pourra jamais bombarder avec ce qu'il nous reste. C'est trop...

La communication se rompit suite à un court-circuit. L'appareil avait grillé dans les mains de Jake qui le regardait avec des yeux ronds. Une raie lumineuse se propagea en altitude au même moment. Chacun d'entre nous regarda dans cette direction sans savoir réellement qu'elle en était la nature.

— En haute atmosphère ?

C'est la question que se posa le président avant de se pétrifier en entendant ce « Bang » qui se répercutait tout autour de nous.

— Ne me dites pas qu'ils vont...

A peine avait-t-il prononcé cela que l'on vit un petit point noir s'élever dans les airs dans une course effrénée juste avant d'atteindre la ville que nous venions de quitter.

— Vous savez quel était le cahier des charges de cet engin ? Furtif, insensible aux attaques électromagnétique et capable de transporter tout type de charge explosive.

Sa voix haletante nous obligea à prendre en considération la gravité de la situation. Sous nos pieds, le sol trembla avec une intensité telle que nous étions prêt de chuter. De la capitale, une lumière froide est blanche nous aveuglait douloureusement. Les diverses tours et bâtiments disparurent sous un opaque panache de fumée blanche qui s'élevaient toujours plus haut dans le ciel. Quand enfin le son de la déflagration nous atteint, je me rendis compte que nous avions échoué.

Tout ceci avait pour origine une frappe nucléaire. J'ai pu comprendre toute l'histoire une fois de retour dans notre base. Deux ogives furent utilisées par l'armée pour ramener la paix. Un premier, celui que Luc (l'ancien président parmién et petit-fils d'Éric Vulton) appela une E.M.P. par la suite, consistait à saturer tous les systèmes électroniques de l'île avec les radiations et des vagues d'électrons. Grâce à elle, le signal ultime, qui devait causer la mort des habitants, ne pouvait être lancé. L'électronique militaire parmiénne était capable de résister à ces explosions nucléaires en haute atmosphère mais cela les bloquait au moins dix minutes avant que leurs émetteurs soient recalibrés et les plus vieux composants réparés. A la suite de cela, l'avion transportant la seconde bombe

put entrer dans l'espace aérien de Vulton et largué son colis mortel. Toute la population de Vulton périt sur le coup et le complexe scientifique de la Montagne reposait maintenant dans l'océan. Cette installation se basait sur les fondations d'une ancienne base off-shore et la bombe les avait tout simplement réduites en pièces, ruinant sur le coup des années de travail et d'innovation. Juste après ces événements, Jake s'est retrouvé dans un état semblable à cette ville : totalement détruit. Je peux encore me rappeler le désespoir dans son regard à cet instant. Notre échec le démoralisait au plus haut point. Son état n'était pas sans me rappeler l'époque où il cherchait à se suicider.

Quand le souffle grandement diminué de l'explosion nous est parvenu, le président Luc Vulton prononça quelques mots avec difficultés.

— Au moins c'est plutôt localisé...

Échouant à refréner plus longtemps sa tristesse et sa colère, il s'effondra.

— Emi ! Je ferais chuter les responsables pour toi, crois-moi.

Avant qu'il ne finisse, je l'ai assommée et Jake et moi avons échangé un regard peiné. Nous savions que bien d'autres allaient connaître cette douleur aujourd'hui. Une douleur capable d'emporter votre raison. Une douleur qui pourrait pousser à n'importe quels actes. Le plan reprit son cours et le dirigeant fut appréhendé. Plusieurs dizaines d'hommes s'occupèrent de cela accompagnés par un convoi de nombreuses automobiles. Tous les agents qui avaient été mis au courant et qui avaient pu fuir la capitale à temps avec leur famille. Tous avaient l'air harassés et leurs yeux, perdus dans le vague, paraissaient refuser ce qui venait d'arriver. Plus d'une fois, l'un d'eux se retourna vers Vulton pour observer les ruines dans la poussière en suspension et le large cercle formé par l'herbe carbonisée entourait la capitale d'une barrière malsaine.

Une fois rentré, Jake passa beaucoup de temps en prison pour parler avec Luc. On le laissait faire même si nous étions assignés à nos quartiers. La plupart des gardes était au courant de notre histoire et affichait une réelle peine à nos visites. Un jour, il lui posa une question qu'il pensait sans réponse.

— Pourquoi les hommes acceptent-ils tout ça ? La politique de votre père ou ces attaques ?

La réponse que l'on reçut fut claire et concise.

— La peur jeune homme, la peur. Sans elle, personne ne pourrait supporter l'idée de telles exactions. Distille la haine, cultive la peur, saupoudre un peu de mensonge et tu auras le monde dans ta main. Rien n'est plus facile que de manipuler un peuple quand le contexte mondial est instable. Mon grand-père en se laissant porter par ses craintes a parfaitement réussi à mobiliser les autres face à la société surarmée qu'ils ont découverte lors de cette terrible guerre, il y a soixante ans.

Plus sa position devenait assurée, plus la folie le prenait. Il fallait trouver la « terre promise » puis il a commencé à penser que la faute en revenait à la technologie. La société devait retourner à son état primitif, elle ne devait pas pouvoir se révolter. Cela l'a même persuadé qu'il fallait que certains se sacrifient pour le bien de ce système rêvé par la conservation d'une part contemporaine du monde. Les Pacifiants s'en chargeraient. Après, les plus extrémistes l'accompagnèrent et son héritage a survécu dans l'Assemblée. Pour ce qui est de vous... il y avait un risque de retomber dans des conflits mondiaux alors tous ont accepté l'idée qu'un coup de semonce perdu avait percuté une centrale nucléaire.

Mes souvenirs de cette conversation prirent fin lorsque des coups de feu retentirent dans le hall où je déambulais. La rumeur me parvint tout aussi vite que le son des balles. Le général était mort. Les affrontements se rapprochèrent et je mis la main sur l'arme dans mon holster. Deux pistolets en main, Un homme arriva en tirant sur chaque garde qui s'interposait et sur tout son corps, le sang coulait. Par réflexe, je mis le tireur en joue et comme guidé par un fil invisible, je visai et fis feu. Pourquoi ? Je ne savais pas ce qui m'avait poussé à appuyer sur la détente. Il avait beau avoir tué mes parents et être la cause de ma condition, il n'en reste pas moins que j'avais choisi de repousser ma vengeance. Tuer le père de Jake n'était plus ma seule raison de vivre depuis que j'avais rencontré son fils. Qu'est ce qui m'avait poussé à tirer sur lui alors ? Pour quelle raison avais-je pu tirer cette balle quand bien même j'étais devenu incapable de tuer.

La balle avait touché sa poitrine de plein fouet ne lui laissant qu'un court sursis. Jake, surgit du même couloir que lui et se porta à son chevet le regard fiévreux. Ils échangèrent quelques mots et mon unique compagnon s'en alla en courant. A ce moment, je ne le savais pas encore mais je ne le reverrais qu'une seule fois.

CHAPITRE 19 : A travers mes yeux (Jake)

Après avoir rendu une dernière visite à Luc, le garde qui me raccompagnait me fit faire un détour. Le fonctionnaire regardait autour de lui nerveux alors je ne lui demandai pas où il m'emmenait. De plus en plus de militaires montraient des signes de rejet des ordres depuis la prise de Parmien. Personne n'en parlait mais les informations sur l'attaque atomique avaient filtré parmi eux. Quand il s'arrêta, je vis une personne que je ne m'attendais sûrement pas à découvrir. Derrière les barreaux une silhouette de mon passé se tenait debout.

— Salut Sloan.

Une torsion familière du cou sur la gauche me ramena au temps où j'étais étudiant. Lorsque j'habitais à Brolta, ce garçon suivait les mêmes cours que moi. Il avait été le dernier à me parler avec amitié avant d'être appelé. Il se moquait de notre différence de classe sociale mais je ne pus le côtoyer longtemps. A quatorze ans, il était le premier de notre classe et aussi le premier de notre génération à recevoir la convocation. A l'époque j'avais perdu un camarade mais après tout il était promis à un destin glorieux.

— Qu'est-ce que tu fous là Laurent.

— Je suis soulagé de te voir en un seul morceau. On n'a pas eu l'occasion de se voir lors de la prise de la base où je travaillais mais c'est moi qui pilotais l'avion.

Les résistants nous avaient expliqué après le décollage que l'un des techniciens avait été capturé pour pouvoir découvrir les secrets de ce transporteur mais jamais je n'aurai cru à une telle coïncidence.

— Avoue que tu croyais que j'avais été désintégré comme les autres.

— Ne blague pas avec ça !

A peine avait-il parlé que je sentis le feu monter en moi. Le bruit causé par mon accès de colère et l'impact de mes poings sur les barreaux inquiétèrent mon accompagnateur officiel mais les autres geôliers ne firent que regarder ce qu'il se passait avant de repartir à leur poste.

— Désolé... Tu as raison ce n'est pas une source de plaisanterie. D'ailleurs j'aurais dû crasher cette merde volante si j'avais su.

Forcé de reprendre mon calme pour continuer cette discussion, je me sentis soudainement faible. Par la suite, il m'expliqua qu'après son départ de Brolta, il avait passé une évaluation dans la capitale et on décida qu'il prendrait part à la recherche aéronautique. Comme il me le confia, il découvrirait un monde passionnant et si différent de celui que l'on connaissait. Par contre, comprendre l'utilité des véhicules sur lesquels il avait travaillé le gênait, aussi il profita de l'occasion offerte par l'attaque pour aider mon équipe. Il se rendit et leur proposa de s'occuper de la dernière partie du plan.

— Tu es bien traité au moins ?

— J'ai beau être dans une situation peu enviable, il n'y a pas de soucis. Je ne manque de rien. Il est normal que leur confiance soit plutôt faible. Maintenant qu'ils ont pu confirmer mes renseignements et que je ne sers plus à rien, je vais peut-être pouvoir sortir qui sait.

Une pointe de suspicion commença à poindre au fond de moi.

— Des renseignements ?

Il me regarda avec un drôle d'air, comme si j'étais en train de le charrier.

— Bah à ton avis. Ceux qui leur ont évité de s'écraser sur les défenses parmiennes trop brutalement. Crois-moi ils auraient perdu bien plus d'homme face aux escouades de drones et sous le feu des batteries anti-navales avant d'annuler l'invasion et à partir de ce moment personne n'aurait accepté de continuer.

Il venait de me confirmer exactement ce que je craignais. Le général était au courant de tout. Il s'agissait de la seule solution aux mystères qui entouraient le « plan de secours ». Bien sûr qu'avec un tel précédent dans l'histoire aucun organisme militaire ne pouvait espérer déclencher un conflit à moyen terme. Ils feraient tout en leur pouvoir pour le raccourcir. Une puissante vague de haine naquit dans ma poitrine et se propagea dans toutes les fibres de mon être. Sous les yeux perplexes de Laurent, je ressortis de sa cellule et assommaï le garde en fonction. J'avais pu récupérer son arme : plus rien ne pouvait m'arrêter. Je parcourais tous les couloirs à une vitesse hors du commun. La veille encore, j'avais dû demander de l'aide pour retrouver mon chemin mais là tout est différent... J'avais un but ! Une dernière mission à effectuer, uniquement guidé par mes ressentiments. Le genre de mission pour laquelle se poser des questions est futile.

La salle de commandement était juste face à moi. Je savais qu'il y était, séparé de moi par une simple porte. La fin m'attendait après cela, j'en étais persuadé. Serait-ce aussi la mienne ? Profitant de l'élan, je me jetais sur la porte qui pivota sur ses gonds sans aucune résistance ce qui me propulsa au milieu de la pièce. A cet instant, mon cerveau s'arrêta de fonctionner : je me retrouvai face à mon père qui tenait un couteau écarlate à la main. Il avait agi avant moi. Le général était sur le sol, agonisant, révélant toute mon inutilité. Le coupable s'enfuit tout à coup mais je le suivis oubliant l'arme tombée à mon intrusion: il avait fait mon travail alors je devais l'aider à sortir d'ici au péril de ma vie. Des troupes commencèrent à se mobiliser et la radio annonça la mort de l'autre. Mon père et moi avons été immédiatement identifiés comme les coupables de cette haute trahison. On nous pourchassa mais personne ne pouvait mettre la main sur nous. Tous ceux qui nous voyaient échouaient dans leur mission. J'avais perdu tout contrôle de moi-même. Nulle modération me retenant, je pouvais tuer sans remords. La paranoïa du général était telle qu'il avait interdit la possession d'armes à feu dans l'enceinte de ce bâtiment stratégique après son ascension au pouvoir. Leur seul moyen de défense était des tasers et malheureusement pour eux un bon assassin ne quitte jamais ses couteaux. Trop confiant en leur nombre, ils se retrouvaient bien vite avec une lame dans la gorge ou assommé par l'arme retournée contre eux. Dans ces étroits couloirs, nous n'avions qu'à nous faufiler dans leur rang pour engendrer le désordre. La confusion aidant, ils furent nombreux à électrocuter leurs camarades avant de sentir leurs jambes balayer par nos coups de pied. Au détour d'un couloir, un officier visiblement peu soucieux des ordres dégaina deux pistolets. Avant même qu'il ne puisse tirer, je lui lançai mon poignard qui le frappa à l'épaule nous offrant le répit suffisant pour l'éliminer. Mon père récupéra prestement les faibles calibres sans cesser de courir ni prendre la peine de m'en donner un. Une fois arrivé près du hall d'entrée, il déclara :

— Attends-moi ici. Ils sont trop nombreux, toi tu restes là.

Sur ces mots, il s'engagea dans le combat me quittant troublé et déboussolé. J'allais désobéir et le rejoindre mais, comme un crochet planté dans ma chair, quelque chose me retenait. Au plus profond de mon esprit, son dernier ordre résonnait tandis que je le voyais avancer et apporter la mort sur son passage. Alors que je venais de faire la même chose, je commençais à entrevoir le ridicule dans cette action. Je pouvais me rendre compte que tuer pour sa vie était pathétique. Ce fut dans l'incapacité d'esquisser le moindre mouvement que je vis El' mettre fin à la vie de mon père en un seul et unique tir. Exactement comme il l'avait prévu au commencement, El' était celle qui le tuerait. Il était son dernier rempart vers un avenir libéré de la mort. **Un autre homme. Il me tient la main. Une main bien plus petite. Un coup de feu. Il chute et les larmes me montent aux yeux.** Les cris autour de moi m'arrachèrent à cette vision. Une fois qu'il toucha terre, je fus libéré de l'étreinte glaciale qui m'immobilisait et me précipitai vers lui le regard humide. Partagé entre haine, découragement et une morbide satisfaction, je n'arrivais tout simplement plus à suivre le fil de mes sentiments.

— Pourquoi as-tu fait cela imbécile ! Je n'ai pas plus de raison que toi de vivre ! Tu as pris ma tâche alors...

Mes reproches vides de sens affrontèrent son absence de parole. Son souffle coupé ne lui permit pas de s'expliquer mais il posa un petit carnet contre ma poitrine. El' tétanisée me regardait, choquée. Tout autour, l'activité redoublait donc je m'enfuis, incapable de m'arrêter. Il ne fallait surtout pas que nos actions soient assimilées à elle. Je ne permettrais pas qu'elle paye pour nous !

CHAPITRE 20 : En finir

Une fois suffisamment éloigné de toute trace de civilisation, je pus enfin l'ouvrir et en découvrir la nature : c'était le journal du professeur d'histoire. Grâce à lui, je réussis à tout remettre en place.

Cette personne était en réalité mon oncle du côté maternel. Une grande partie de ce journal racontait sa petite vie d'étudiant, ses histoires de cœur ou ses difficultés. A travers cette lecture, je me rendis compte à quoi ressemblait une vraie vie. Mais ce qui m'intéressait se situait vers la fin. Il y expliquait que ma mère était morte en me mettant au monde et qu'il avait dû empêcher mon père de mettre fin à mes jours dans son chagrin. Pour son accouchement, on lui avait proposé une nouvelle technique soit disant plus sûr et avec moins de séquelle sauf que tout alla de travers. Incapable de pardonner cette bavure mon père perdit la raison et tua tout le personnel médical qui s'était occupé de sa tendre et douce avant de s'échapper. Totalement perdu avec un enfant à gérer, mon oncle préféra me confier à un ami. Il partit étudier l'histoire à la capitale et en apprit même la vraie version par l'intermédiaire d'un révolutionnaire. Environ 12 ans plus tard, un jour où il aurait dû voir cette personne, il n'en trouva que le cadavre. Craignant pour sa vie, il fuit retrouver son ami et là-haut, il découvrit que j'avais disparu depuis la mort de celui qui m'avait adopté.

Rattrapé par le remord d'avoir abandonné sa tâche, il me rechercha sans relâche pendant un an. Enfin un jour dans un vieux hangar de la périphérie, il nous mit la main dessus : mon père grièvement blessé et moi évanoui. Selon ses estimations cela faisait au moins une demi-journée que je lui avais tiré dessus mais aucun de nous deux n'avaient bougé depuis. Dans la suite, il expliquait que c'est en échangeant un regard avec mon père qu'il comprit que ce dernier souffrait toujours de la mort de sa femme à un point que peu de gens serait capable de supporter. Après qu'il ait repris conscience, mon oncle ne put le retenir. Mon père s'était éloigné en murmurant qu'il devait réparer toutes ses erreurs. Si mes calculs sont exacts, cela correspondrait à l'époque où il a rejoint l'alliance occidentale.

Après ceci, il n'écrivit rien pendant un certain temps sinon qu'en trafiquant mon dossier et mon identité, il avait réussi à me faire rentrer dans son école sous le prénom de Sloan. A plusieurs reprises, il émettait des doutes face à la facilité avec laquelle il avait pu manipuler des données qui concernait les progénitures des puissants mais ses principales interrogations tournaient autour de mon comportement. Comment un gamin qui avait visiblement été lynché et qu'il avait retrouvé sur une telle scène pouvait affirmer avec aplomb qu'il était un écolier comme les autres ? Tout ce que lui répondit le psychologue chez qui il m'avait emmené fut que, si j'avais réussi à me construire une carapace face à des événements déstabilisants, on devait à tout prix éviter qu'elle ne se brise.

La dernière page parlait de ce jour où je lui ai montré l'arme. Il avait retrouvé le coffret emballé en même temps que nous dans le hangar avec noté « Pour Jake ». A ses yeux, une telle chose ne pouvait que contenir des indices sur mon géniteur. Comme il le disait à travers ces pages, il voulait me laisser le choix et ne pas m'influencer. Pour cette raison, il m'avait donné cette boîte dont il ignorait le contenu et ce fut un choc pour lui de découvrir l'arme. Il a ainsi compris que cela ne pouvait venir de mon père, d'autres personnes tiraient les ficelles dans l'ombre. Il était surveillé et ne pouvait donc me dire toute la vérité. D'ailleurs il préféra mentir sur tout le long par la suite. La vérité telle que je la lis ne m'aurait certainement pas plu à cette époque.

La dernière phrase écrite dans la précipitation était : *« Je me rappelle maintenant tous ces gestes qu'il a fait. Sa mémoire est toujours scellée mais il en a gardé des traces. Impossible de tenir naturellement cette position de tir quand on ne connaît pas même ce que l'on tient dans la main. Un jour, il brisera ses chaînes... »*

Il n'y avait rien de plus mais cela n'aurait pas servi. Ma vie était basée sur les mensonges du monde entier. Il ne tenait plus qu'à moi de choisir ma propre vision de la réalité. A divers endroits, j'avais laissé des traces manuscrites de mon passage et afin de pouvoir me construire, j'allais toutes les rassembler. Alors que je rédige ce résumé des informations tirées de son journal, un nouveau souvenir remonte à la surface pour annihiler le trou noir entourant le dernier combat contre mon père alors qu'il tentait de me briser.

Nous sommes tous deux essoufflés par la bataille que nous menons. Par sa force, mon entraîneur me domine mais chacun de ses coups, je les connais. Profitant de ma rapidité, je les esquive un à un tout en le frappant dans le ventre et les jambes. Du haut de mes treize ans, ma puissance ne me permet pas de lui causer de réels

dégâts mais il est tout de même coupé dans son rythme et perd petit à petit confiance. Une nouvelle charge de sa part, totalement irréfléchi. Les bras grands ouverts, il veut m'attraper et me broyer dans son étreinte mais cette prise va l'obliger à se baisser. Une fois à proximité, je m'avance vers lui dans un mouvement contraire à toute logique de défense et lui assène un coup de poing en pleine mâchoire. Légèrement sonné, il pose un genou à terre et, moi, d'un coup de pied je lui frappe la tempe. Enfin j'ai réussi, je le maîtrise, je l'ai envoyé au tapis !

— Alors qu'attends-tu pour te venger de la personne qui a tué ton père ?

C'est ce qu'il me déclara tout en ouvrant son blouson où je peux voir un objet singulier. Il le tire de sa ceinture et tend le bras vers le plafond. Une détonation semblable à celle qui a mis fin à la vie de mon père retentit dans la pièce. J'ai tiré des milliers de fois avec des armes de tout type mais le doute n'a pas sa place en moi. Juste face à moi se trouve ce meurtrier qui m'observe ironiquement... La sérénité que j'ai toujours eue pendant ces combats se mue en tempête. Le contrôle de mon corps que j'ai acquis si douloureusement disparaît face au tumulte de sentiments.

— *Il est tant que je tire ma révérence.*

Plus de Jake, plus de Sloan. Sans faire preuve de quelconque réflexion, je me jette sur l'homme à terre dans le but de l'étrangler. Mais avant même que je puisse le toucher, il m'envoie son poing en plein ventre ce qui me fait atterrir derrière lui. Le temps que je reprenne mes esprits, il m'a attrapé par le cou et me soulève. Une première fois son poing percute ma poitrine me faisant cracher le sang. Sa main serrée se lève à nouveau pour viser ma tête. Cela ne doit surtout pas arriver ! L'origine de l'effroyable bruit se trouve à sa ceinture, il me suffit de le prendre. Tout juste cette pensée a-t-elle effleuré mon esprit que j'agis sans tarder. Mes tendons se crispent et l'éclair apparaît près de son ventre. Ses yeux s'obscurcissent, se radoucissent. Nous tombons tous les deux mais je suis le seul à pouvoir me relever. Tout en le contemplant, je perçois des applaudissements dans mon dos. Près de l'entrée se tient un homme vêtu d'habits blancs et aux yeux dissimulés par de sombres panneaux de verre.

— Félicitations mon jeune garçon ! Réussir à mettre hors d'état de nuire un homme aussi dangereux... On dit tel père tel fils mais dans ton cas il semblerait que tu te révéleras bien meilleur que lui.

En disant cela, il désignait ma victime.

— Ah oui parce que j'oubliais : c'est lui ton vrai père ! L'autre qui t'a élevé n'était qu'un imposteur.

J'encaisse toute la portée de ses paroles alors qu'un feu liquide semble se déverser en moi depuis mon bras. De ma combativité, il ne reste plus rien face à ces sensations qui imprègnent mes membres. Dans la brume que me laisse la douleur, deux rires semblables à ceux des hyènes se font entendre. Celui de l'inconnu et celui d'une femme dans mon dos. Il s'adresse à cette dernière :

— Cela devrait suffire à le paralyser quelques instants et à effacer une partie de cette scène. Il est encore trop tôt pour qu'il soit parfait. Sa dernière action a du bien le perturber, on ne pourra l'utiliser pour le moment. En attendant, on se contentera de la fille qui montre bien plus d'intention meurtrière. J'aimerais que tu restes ici pour le surveiller et faire en sorte qu'il déteste cet endroit. Je pense qu'à un moment ou un autre un stimulus approprié devrait suffire pour le faire sombrer alors fais attention. Je ne veux pas d'une loque.

Juste après, je perds pied et sombre.

— *Ça ne va plus du tout.*

Le rêve désormais classique des jumeaux est revenu.

— *Dans cet état-là, tu ne pourras plus rien.*

Le contour des deux est brouillé, comme pris dans la brume. La voix n'a plus d'origine, l'un et l'autre se tiennent de façon identique et sont raide comme des piquets.

— *Ce n'est pas possible...*

— *On peut dire ça mais tu n'es pas prêt.*

Ils deviennent aussi nette l'un que l'autre et je prends corps. J'ai beau observer tout autour de moi, il n'y a rien pour se raccrocher. Mon double semble instable : il serre et desserre ses poings, tremble et prends parfois des inspirations plus violentes. Je veux trouver quelque chose... je ne veux pas y penser !

« Ça ne peut plus marcher, je m'en suis rendu compte. »

— *Non ! C'était juste un égarement.*

« On l'a partagée cette haine. Je ne peux pas tenter de m'en cacher, ce n'est plus vrai. »

— *On va trouver un moyen. Il y en a forcément un.*

« Et lequel ! Quel stratagème bidon pourrais-je encore utiliser pour me déculpabiliser ! »

Si ma vision se précise, lui semble de moins en moins matériel. Je sais que je vais tout me prendre de plein fouet.

— *Oublie tout. Ausculte mon existence et persuade-toi que ce que l'on imaginait est la réalité.*

« Les mensonges ne sont pas les choses les plus faciles à oublier. »

Le tonnerre grogne avec force autour de nous. Ce n'est pas Jake qui a tenté de tuer mais bel et bien moi.

Ces souvenirs viennent enfin compléter le puzzle de ma mémoire me permettant de comprendre le début de ces affaires. Tout cela m'est revenu alors que l'étiquette à mon nom que mon oncle avait arraché du coffret était dans mes mains. Sans le savoir durant la libération de mon père, je me suis vengé de ces événements mais je n'en retire pour autant qu'un mince soulagement. Au vue de mes actes, avais-je simplement le droit de me venger ? De poser toute la responsabilité sur les épaules de cet homme qui s'est chargé de faire de moi une arme ? Certainement pas mais cela m'apporte l'impression d'avoir au moins pu offrir une sentence pour ce qu'a subi El' pendant sept années.

— *Il vaut mieux que tu penses ainsi.*

Jake me rejoignit dans mon antre psychique, le teint pâle et l'air fatigué. Création de mon esprit qui m'avait servi à décharger les émotions qui m'effrayaient. Un double à qui je donnais tous mes mauvais penchants alors que la haine ne venait que de moi.

« On en a fini n'est-ce pas ? »

— *Oui c'est un adieu. Tu n'as plus besoin de moi pour assumer.*

C'est à peine si on peut distinguer autre chose qu'une masse de fumée noire quand on le regarde.

« Je ne sais pas si j'en suis vraiment capable. »

— *Moi non plus mais avec la vérité remise en place, ta logique ne pourra plus m'utiliser. Qui sait, tu deviendras peut-être fou pour de bon.*

Je souris en sachant qu'il ne plaisantait pas : les barrières n'étaient jamais très loin. Sans attendre de réponse, je jetai une dernière question en l'air.

« Si je n'ai pas déjà perdu l'esprit, comment se fait-il que j'ai pu faire de telles choses après m'être échappé de Midnight »

Les dernières particules qui flottaient avec moi dirent :

— *Peut-être quelque chose de bien plus noble.*

J'ai réuni tous mes journaux, ce mémoire et suis en train de finir d'écrire la description de ma vie. Il manque encore plusieurs parties à mon histoire mais j'avais demandé à Élisabeth d'en écrire aussi. Si je ne me trompe pas les quelques blancs restants, elle peut les compléter. Cela fait près de trois mois que je suis revenu sur l'île parmiennne pour constater par moi-même les évolutions qu'a apportées le retour de la paix. Je dois dire que je n'en espérais pas autant. Après la mort du général, les états de l'autre supra-nation ont donné la priorité au rétablissement de l'égalité. La prospérité ne pouvait s'installer aussi vite mais dans Parmien des infrastructures ont été construites afin de dissiper le désert technologique laissé par la société précédente. Ils sont aussi en train de déterminer les limites des zones de radiations mais pour l'instant, ce qui est derrière la barrière est considéré comme sain et tous les habitants y ont été déportés.

Luc aurait dû redevenir le dirigeant de Parmien après avoir été entendu par les divers responsables mais à peine deux jours avant son retour, il a été assassiné. Sans doute la rancœur du peuple était-elle trop forte. J'ai envoyé un message à Élisabeth afin qu'elle me fasse parvenir secrètement ses journaux. Je n'ose pas la revoir en face. Je pourrais dire que j'ai peur des souvenirs qu'elle ferait remonter en moi, que je ne veux plus influencer sur sa vie ou que c'était une part de mon existence que je souhaitais laisser en arrière mais la réalité est tout autre : j'ai peur de ce qu'elle pense de moi et je crains ce que je ressens pour elle. Les conditions dans lesquelles nous nous sommes quittés sont horribles : elle venait de tuer mon père. En déclinant sa demande d'une rencontre, je refuse peut-être à ses yeux de l'excuser or c'est loin d'être le cas. J'aurais voulu aller la voir, lui révéler ce qu'il m'avait dit après notre retour, lui faire comprendre qu'il ne souhaitait que mourir. S'il était mon père, il ne fut rien de plus qu'un homme qui a pris ses responsabilités et embrassé son destin. Je savais que je faisais une grossière erreur en l'évitant mais je suis un lâche... Tuer est en soit un acte lâche, c'est un moyen expéditif d'en finir avec un problème, qu'elle qu'en soit sa gravité. Une solution pour échapper aux plus dures conséquences ou aux plus fortes obligations. On n'affronte rien en tuant, on ne fait pas face.

Le jour que je lui avais indiqué était arrivé et, avec impatience, j'attendais devant l'aéroport. Je me mettais en danger en venant ici : aux yeux des parmiens, je suis le tueur de leur héros (le général qui, après tout, les avait libérés) et pour les anciens de l'alliance orientale, je suis celui qui a causé de nombreuses polémiques dans leurs pays. Le meurtre de masse n'avait pas encore été révélé mais l'utilisation d'une E.M.P. fut dévoilée après le meurtre de Scocker. Autant dire que briser le traité des 200 nations en possédant des satellites lanceur de missile n'aida pas le climat international houleux à s'améliorer. Mes craintes s'envolèrent bien vite. A l'instant où je la vis, mon cœur se remis à battre. Je me figurais encore la jeune fille en combinaison qui m'entraînait... Elle avait tant changé.

Si elle ne portait toujours pas de robe, elle avait quitté ces vêtements sombres pour un pantalon en tissu blanc et un gilet bleu clair. Elle avait même laissé pousser ses cheveux. Je l'observai, cherchant quelque chose. Moi. Mes jambes étaient tellement tendues... Je rêvais de me lever et d'aller la serrer dans mes bras mais je restais dehors. Par les vitres, je pouvais la voir mais de moi, elle apercevait tout au plus une silhouette. Si c'était le cas, de toute façon le soleil cacherait mes traits. Je restais enfermé dans mon passé. Je l'avais compris en la regardant, elle allait de l'avant alors que je m'occupais de ce qui était derrière. Nous étions maintenant trop différents et je souhaitais lui permettre de continuer sa vie sans y interférer. Abandonnant, El' laissa les dossiers dans un casier puis s'en alla après avoir inspecté une dernière fois les lieux. Toujours attentif à ne pas me dévoiler aux caméras et aux vigiles, je rentrais plus profondément dans cette structure toute neuve. Attendant que son avion décolle, j'allai les récupérer et pu y lire un petit mot :

« Si je ne te vois pas ce jour, j'arrêterais de te chercher. Si tu ne veux être retrouvé alors je vais respecter ta volonté. »

« Je ne veux pas »

Cette note réveilla ce besoin : celui d'être à tes côtés en tout temps, de te protéger. Pourtant ton affection pour moi (j'ai peur de dire un mot plus fort, plus significatif...), tu savais qu'il ne fallait pas trop t'y accrocher. Plus que n'importe qui, tu m'avais toujours compris. Même dans les moments où moi-même je ne pouvais me justifier. Cette envie me porta jusqu'au hall d'embarquement. Or à cet endroit, il y avait plusieurs militaires. Ni une ni

deux, j'agrippais ce que cachait la poche central de mon sweet-shirt. Seulement, juste avant que la crosse n'apparaisse :

« C'est exactement pareil. »

Mes jambes s'alourdirent. J'avais encore agi sans réfléchir. Car El' était dans l'équation, j'avais tout occulté pour y aller. A partir du moment où j'avais El', je ne pouvais plus me retenir si jamais elle était en danger de près ou de loin. Tant que j'étais conscient, je devais fuir.

« C'est cette folie là... »

Une passion ardente et dangereuse. Un amour retenu, dissimulé et nié. Il était pourtant si fort. C'est avec cette pensée que je me retournai et rabattis ma capuche. Finalement je n'avais rien réussi dans cette vie, j'aurais même fait des choses terrifiantes et pourtant je souriais. Pour rien au monde, je ne voudrais la recommencer ou la modifier. Je ne sais pas combien de temps je pourrais me raisonner mais je ne pouvais pas la revoir. Je n'en avais pas le droit car j'étais prêt à détruire le monde pour le faire. Il est temps de me débarrasser de cette ombre qui suit chacun de mes pas même si pour cela, je dois couper tout lien avec le soleil.

C'est en repensant à ce moment que je termine de relier mon ouvrage, ma noire compagne encapuchonnée me tend les bras mais je dois encore finir. Vous deux m'avez offert tant de choses et j'ai été incapable de vous les rendre. Tout ce que je pourrais laisser dans ce monde est écrit ici. Mes motivations sont différentes maintenant : quand j'ai commencé à écrire, mon unique but était d'affirmer mon identité puis c'est devenu un besoin compulsif lorsque je me suis rendu compte de l'horreur de mes actes. Je rêvais d'oublier mais renier la mort de mes victimes était impossible. J'ai honte mais je ressens ce devoir de partager mon expérience, aussi extrême soit-elle. J'ai sans doute fait encore pire depuis toutefois mes actes avaient un but dont seule la faiblesse grandissante de mon corps avait pu être un obstacle. Grâce à ce témoignage, j'ai pu me libérer et ma mort y apportera le point final. J'aurais tant aimé te revoir avant la fin, au moins pour te dire que si mon père n'avait pas tenté d'entrer en contact avec moi, sans doute jamais tu ne te serais retrouvé à me pourchasser cette nuit-là. Que s'il ne nous avait pas suivi dans notre fuite, jamais il n'aurait été capturé à Brolta et nous ne nous serions retrouvés pris dans ce maelstrom de conflit.

EPILOGUE (Élisa)

Sauf que tout cela, il me l'avait appris. Tu ne pouvais le savoir mais avant notre mission, il m'avait révélé sa culpabilité dans tes tourments. Jamais je n'avais vu un homme si désolé du mal qu'il avait causé par sa faiblesse. Que ce soit pour notre entraînement ou ces faux pas qui l'avaient mené à se faire repérer et donc donner envie à ceux qu'il avait trahi de le faire souffrir.

Il y a deux jours dans la matinée une femme est venue chez moi m'apporter ton livre. Elle a dit s'appeler Evangeline et être celle qui t'hébergeait depuis quatre ans. Evangeline m'expliqua que lorsqu'elle t'avait trouvé dans notre ancienne base plusieurs années auparavant, tu étais par terre souriant avec du sang maculant tes lèvres. La chance était vraiment avec toi ce jour car le bâtiment devait être réduit en miette et elle était chargée de vérifier qu'il n'y avait plus rien digne d'intérêt à l'intérieur. Tu lui devais donc ta vie.

D'après un docteur, tu avais cancer déjà bien trop avancé et il ne pouvait que soulager la douleur. Ceci ajouté aux dégâts irrémédiables causés par les fusillades où tu avais été blessé te mettait dans un état précaire. Ceci expliquait la réaction qu'avaient eue les infirmières lorsqu'elles te soignaient quand nous étions encore ensemble. Tu semblais invincible en ces moments où les projectiles fusaient de toute part mais à chaque fois tu avais dû passer plusieurs jours en convalescence après de multiples opérations. Alors que tu étais condamné et qu'elle connaissait tout de ton histoire grâce à tes journaux, elle soulagea tes douleurs et te recueillit. Je n'aurais pas pu en faire plus pour toi mais une autre s'en était chargée. Le jour qui suivit l'arrivée de la jeune femme, j'étais à ton chevet. Tu étais pâle et proche de la fin. Pourtant tu as rouvert une fois les yeux et un éclatant sourire est venu faire disparaître toute trace de ton échéance. A plusieurs reprises, tu tentas de parler mais rien ne sortait de ta bouche. Pour finir tu as articulé un seul mot qui te permit de te lancer dans ta pensée.

— Désolée... je n'aurais pas réussi à m'affranchir de mes craintes. J'ai voulu tant de fois te rejoindre mais au final je n'aurais jamais pu et c'est toi qui es venu... Tu ne peux imaginer mon bonheur de te voir même si c'est pour la dernière fois. Puis-je t'offrir une dernière bombe à poser ?

Sans pouvoir finir, tu t'es alors tu. La respiration douloureusement sifflante qui agitait encore ta poitrine ne durerait plus longtemps. Je ne pus que détourner les yeux craignant que cette sensation de vide que je ressentais soit visible. De son côté avec les yeux brillants de larmes, Evangeline prit une clef de stockage dans sa main pour me la tendre. Quand enfin sa douleur s'estompa suffisamment pour regarder de l'avant, elle me remit aussi ton livre que j'avais abandonné à ton chevet et me dit :

— Fais-en ce que tu veux. Malgré tout ce qu'il a pu dire, Sloan n'était plus cet homme quand je l'ai rencontré. Toi seule as connu celui qui a écrit ces lignes. Toi seule peux décider comment honorer sa mémoire.

C'est pour cette raison que je conclus tes écrits avec difficulté. Même si il est trop tard pour te le dire, tu dois comprendre que ce qui compte réellement, ce n'est pas les actes que tu as réalisés, les traces de ton passage sur terre mais tout simplement la douleur que nous cause maintenant ton absence... Le temps passé avec toi fut bien trop court pour qu'aujourd'hui, je me sente déchirée comme elle peut l'être mais cela ne m'empêche pas de regretter de n'avoir finalement qu'effleuré l'être que tu étais.

C'est à mon tour de disparaître de la scène. En effet, il y a une autre raison qui a poussé Evangeline à me contacter : Sloan n'a pas reçu de soins, ils ont précipité sa mort ! Il a refusé de prendre les médicaments qu'on lui prescrivait mais c'était trop tard : lors de son premier séjour à l'hôpital, on lui avait administré un agent qui accélérerait l'implantation de la tumeur. Même s'ils arguent être des pacifistes, nous effrayons les dirigeants des deux supra-nations et ces derniers ont décidé d'en finir avec tous ceux qui pourraient s'élever par leur connaissance sur les vraies circonstances de la contamination de l'île. Ces informations, si elles venaient à être divulguées, auraient le pouvoir de renverser l'ordre actuel. Craignant pour la paix, leurs gouvernements ont décidé de perpétuer une tradition très ancienne : quiconque gêne doit être éliminé. Les plus grands maux de l'humanité ont toujours une origine bénigne et pour prévenir cela, ils nous élimineront avant que trop soient au courant. Le premier fut Luc et d'autres suivront.

Aujourd'hui je fuis mais la précédente guerre l'a prouvé : tout système à une fin. D'autant que ce que tu m'as légué possède ce pouvoir dévastateur. Témoignages de membres des gouvernements orientaux et occidentaux, rapports prouvant la transgression du pacte des 200 nations, liste des personnes exécutées pour avoir divulguées

ces informations. C'est une bombe dont le bruit durera assez longtemps pour que plusieurs générations l'entendent. Un explosif qui selon son utilisation pourra créer la terreur ou le renouveau.

La dernière partie contenait des éléments que nous ne connaissions pas mais qui pouvaient être la clef expliquant la façon dont les événements s'étaient enclenchés. Quelle ne fut pas ma surprise de trouver les noms de ceux auxquelles Jake avait arraché la plupart des aveux : Une grande majorité appartenait à des fonctionnaires dans les instances les plus proches de l'Assemblée. Des personnes que l'on aurait crues annihilées avec la capitale avaient fui, prévenues de l'attaque. Or leurs informateurs étaient contre toute attente originaires de la partie orientale. Ceux que mon compagnon mort avait visités possédaient des documents tout à fait officiels, mais néanmoins secrets, concernant les accords entre la Ligue orientale et le Parmien. Des accords d'échanges aux objectifs pour le moins clair : la Ligue fournissait les matières premières nécessaires à la survie du pays tout en ralentissant les actions à son encontre et le Parmien devait rester une base militaire avancée avec un centre de recherche capable de rivaliser face à l'Alliance occidentale. De même les plants parasites étaient une commande qui allait servir à renforcer la mainmise de l'orient sur les productions alimentaires en supprimant les dernières parcelles occidentales saines.

Forte de toutes ces données, je ne pouvais que me rendre compte de l'instabilité du monde dans lequel j'avais vécu plusieurs années sans crainte. Même si les crimes de l'Alliance restaient impardonnables, il est compréhensible que celle-ci ait souhaité arrêter de telles actions le plus vite possibles quitte à fragiliser sa position. Que ce soit l'ascension fulgurante du général Scocker, les risques pris lors des missions ou l'utilisation d'arme aussi cauchemardesque, tout prenait un sens.

La complexité de la situation est tout simplement ridicule. Mais je le sais: Ce que je possède est vraiment une arme qui peut faire bien du mal à l'humanité. Pour la compléter tu t'étais sacrifié, livrant ta destinée aux ténèbres. L'obtenir avait dû demander des méthodes déviantes dont mon futur aurait été rempli sans toi. Avec elle, le début d'une nouvelle histoire viendra même si la tienne se finit ici.

FIN

Derniers mots

C'est ainsi que j'achève une histoire qui m'aura apporté une certaine paix. Si cela ne m'a pris que trois mois pour la rédiger la première fois, vous devez comprendre qu'elle revêt pourtant à mes yeux une grande importance d'où ma volonté de la repenser un an après.

A l'aide de Myriam, MPX sur le forum Plume d'argent, j'ai pu reprendre ce récit et l'améliorer grandement ce pour quoi je l'en remercie. Elle a su s'impliquer et me fournir conseils, encouragements et corrections.

Que ce soit ma mère, ma sœur ou ma tante, ma famille m'a poussé à continuer dans cette aventure que j'espère finir uniquement lorsque j'en saurais satisfait.

Quentin Gras

Commencé en mars 2013

Réécriture fini en juillet 2014

Dernier check le 14^r mai 2015